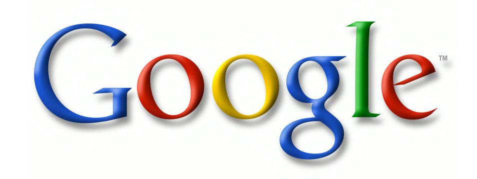
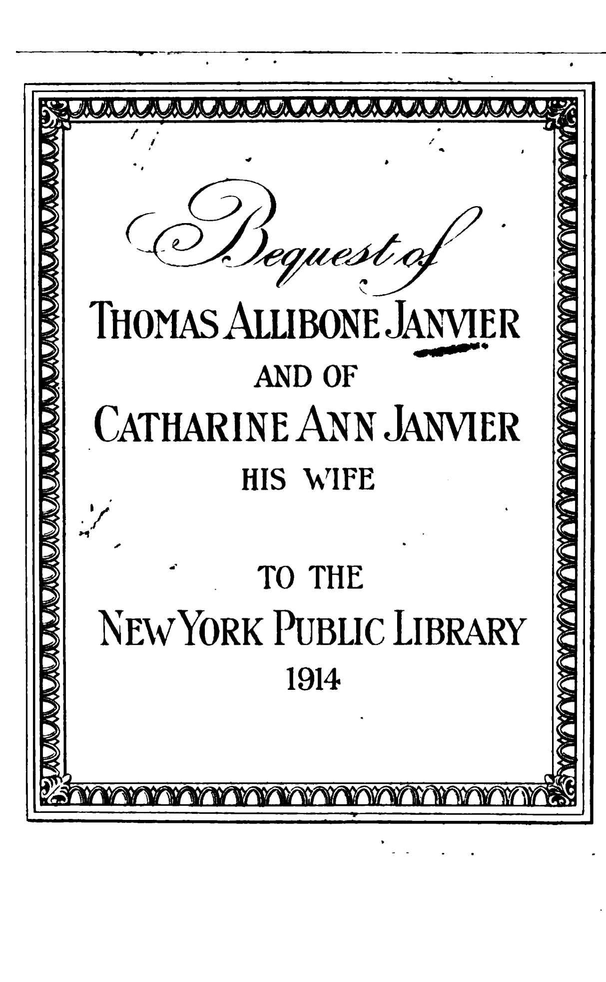



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07596738 4



1,25

[illegible]

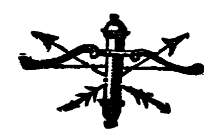
L'ART DE RENDRE LES FEMMES FIDELLES;

Ouvrage imprimé à Paris en 1717,

Remis au jour & commenté avec des Anecdotes tant anciennes que modernes.

Necnon libelli stoici inter sericos
Jacere puvillos amant.
HORAT. ÉPOD. LIB. OD. VIII.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,

Et se trouve A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, F. S. Germain.

M. DCC. LXXIX.

TABLE

Des Chapitres & Anecdotes contenus dans cette premiere Partie.

ANECDOTES.

TABLE.



AVERTISSEMENT.

LA Comtesse d'Armansai était à sa toilette, Milord R * *, si connu dans Paris, était venu lui faire sa cour. Savant comme un Anglais, grand philosophe, & l'un des Démosthenes du parlement de Londres, il avoit aussi la prétention de bien parler le français ; cependant il faisait dans la conversation un grand nombre de ces fautes que les hommes ne remarquent pas toujours, mais qui manquent rarement de faire rire les Dames, & de contraindre à rougir celles qui le peuvent encore : c'est ce qui lui arriva chez Madame d'Armansai.

Vous connaissez la Comtesse, quoique jeune & jolie, elle a la fureur d'être habile ; elle est même

devenue grammairienne depuis qu'elle lit le Journal politique. Ah! Milord, s'écria-t-elle, on ne parle pas ainsi, cela ne peut se pardonner! Il faut que je vous corrige. J'ai vu l'autre jour dans le cabinet de mon mari un nouveau Traité des agréments de la prononciation française (1); je veux vous en faire présent. Elle se leve avec la vivacité de l'éclair. L'Anglais confus la suit... L'Abbé venoit d'entrer: c'est l'homme nécessaire dans la maison; il joue fort bien de la harpe, & fait la partie de Madame; c'est lui qui prie les Auteurs à dîner; il a fait un joli recueil d'airs tendres à l'usage des voix foibles & contre la migraine. Comme il est

(1) A l'usage des Compositeurs de musique Italienne, avec des exemples tirés de M. M..., en ses corrections sur Quinault.

aussi le bibliothécaire, il se hâte de chercher avec la Comtesse le livre desiré; tous les livres élémentaires sont sur la même tablette chez M. d'Armansai; le premier qui lui tombe sous la main c'est le Dictionnaire de la raison. Madame d'Armansai le rejette, & court en prendre un autre: elle ouvre tour-à-tour des mémoires sur les longitudes, la définition du cœur & de l'ame, la théorie du mouvement perpétuel. Elle alloit s'impatienter, lorsqu'elle ouvre un petit livre intitulé, *l'Art de rendre les Femmes fidelles*. Qu'est-ce donc, dit-elle à l'Abbé, que cette mauvaise plaisanterie? M. d'Armansai a bien besoin de ce livre... Le titre piqua la curiosité de l'Anglais: j'en donnerais cher, dit-il, ce livre me paraît rare. — Oui, Monsieur, reprit l'Abbé;

mais, ce que Madame aura peine à croire, c'est que l'Auteur a traité la chose au sérieux. — En vérité, mon cher Abbé; bon, quelle folie! Cela est-il joli? Il y aura sûrement de bonnes histoires. — Non, vous dis-je, Madame, ce sont des préceptes sérieux que l'on donne aux maris pour s'assurer de la fidélité de leurs femmes. Ce livre fut composé au commencement du siecle, par un Président de Grand'Chambre; à peine eut-il le temps de le faire paraître, que l'édition fut épuisée, & sans doute les maris d'alors en retirerent une grande utilité. Mais quelques événements survenus dans la famille de M. le Président, le déterminerent à ne point faire de son vivant d'autres éditions de ce précieux ouvrage; il est ainsi devenu très-rare, & vous

fávez combien l'oubli de l'art qu'il enſeigne a porté d'atteintes à nos mœurs. Mais, dit la Comteſſe, ce ſeroit un livre à réimprimer; d'abord les femmes l'acheteront pour s'en amuſer. Les jaloux, dit l'Abbé, l'acheteront auſſi, afin d'en ſuivre les leçons. Et les galants, dit l'Anglais, pour déconcerter les jaloux. Liſons donc, dit la Comteſſe; & elle lut :

« Parmi les biens que la nature » a rendus communs aux hommes, » elle n'a point compris la femme ».

Ces mots donnerent lieu à bien des réflexions. L'Anglais cita un canton de l'Afrique où les femmes ſont communes entre les habitants, & où l'enfant reçoit pour pere celui vers lequel il porte ſes premiers pas (1). L'Abbé dit les plus jolies

(1) Hérodote, Liv. IV, p. 330, dit que cette

chofes du monde, & la Comteffe éclatait de rire : elle difait que la nature devait plutôt aux femmes, de leur laiffer les hommes en commun, afin qu'elles puffent changer quelquefois, mais que l'orgueil des hommes avoit tout dérangé. « Cet orgueil n'a pas prévalu par» tout, dit encore gravement le » Milord, car au Royaume de Ca» licus, les femmes de condition » ont pour efclaves autant d'amants » ou de maris qu'elles en veulent » prendre ». Et la Comteffe rougit. » Madame, dit tendrement l'Abbé, » il y a de la bizarrerie dans nos loix;

---

coutume eft établie dans un certain détroit de la Libie. Ailleurs, dit Montaigne, les vieux maris prêtent leurs femmes aux jeunes gens pour s'en fervir; & ailleurs elles font communes fans péché : voire en tel pays elles ont pour marques d'honneur autant de belles houpes frangées qu'elles ont accointé de mâles.

» mais il eſt des mortels qui con-
» ſacrent leurs jours à en diminuer
» la rigueur : ceux-là ſans doute ne
» méritent point de reproches ; ils
» ne pourraient les ſoutenir ». Non, non, dit-elle en rougiſſant une ſeconde fois, & lui tendant la main. Je crois en vérité que l'Abbé aurait baiſé cette main charmante, ſi dans le moment même on n'était entré pour annoncer que l'on avait ſervi.

J'étais dans la chambre voiſine ; je voyais & j'entendais tout cela. Je me gliſſe rapidement dans le cabinet d'où ils ſortaient, j'ouvre la bibliotheque, je m'empare du livre, perſuadé que le ſervice que je vais rendre aux honnêtes gens m'obtiendra le pardon du vol que je fais au Comte. Il ne peut pas y avoir de mal à enlever un pareil tréſor à

des gens incorrigibles & frivoles, pour le multiplier dans les mains de ceux qui doivent le faire ſervir à la tranquillité de leur ménage, & à la reſtauration des mœurs.

Ne pouvant me diſſimuler toutefois, que l'eſtimable Auteur dont je fais réimprimer l'ouvrage, en donnant d'excellents préceptes aux maris, a paſſé ſous ſilence une grande partie des dangers auxquels la fidélité de leurs femmes eſt ſans ceſſe expoſée, & qu'il aurait pu arriver que, peu préparés à ces accidents imprévus, ils euſſent oublié quelqu'une des méthodes qui les écarteraient, j'y ai ſuppléé par d'utiles commentaires.

Malheur à qui voudrait induire de ces commentaires & des exemples qui y ſont rapportés, qu'il eſt impoſſible de compter ſur la fidé-

lité des femmes ! ce n'eſt point là mon intention, & je le déclare d'avance, afin qu'il ne puiſſe s'élever dans la ſuite aucun doute à cet égard.

On aurait tort de m'accuſer encore d'avoir voulu alarmer les maris, les détourner de l'apprentiſſage de leurs devoirs, & des tendres ſoins qui doivent ſervir à conſerver l'honneur de leur chef dans une union ſacrée.

S'il eſt quelque mari aſſez puſillanime pour s'effrayer du grand nombre d'embûches qui peuvent être tendues à la vertu de ſa femme, & pour abandonner au haſard le ſoin de maintenir cette vertu dans toute ſa pureté ; il en eſt auſſi de courageux qui me ſauront gré d'avoir mis ſous leurs yeux tout ce qu'ils ont à prévoir & à crain-

dre. Les autres n'ont pas besoin de leçons, ils n'en sauraient profiter; ce sont des esprits nonchalants, livrés à la contagion publique; la sagesse elle-même courrait des risques à les épouser, & s'amollirait à leur exemple dans les plaisirs trompeurs de la dangereuse volupté.

Ce livre est fait pour les hommes sages & les femmes respectables, qui veulent, en s'aimant d'une chaste tendresse, s'instruire des déréglements qui les environnent, & s'en séparer à jamais par l'égide impénétrable des mœurs.

Si par hasard & contre mon premier dessein, il tombait en d'autres mains, puissent ceux-là même qu'il parviendrait difficilement à corriger, y trouver de l'agrément, & se sentir entraînés à sa lecture par le charme du plaisir!

La raiſon, qui ne ſait pas commander ſans rudeſſe, qui n'enſeigne point les hommes par d'aimables leçons, qui nous veut mener à la félicité par des chemins ſans fleurs, ne ſe fait point obéir : telle eſt notre foibleſſe, que la vérité, la ſageſſe, que les vertus que nous adorons enfin, ne peuvent nous fixer ſans être accompagnées par les illuſions flatteuſes, par les douces erreurs des plaiſirs & des graces. Minerve n'avait pas toujours un front ſévere ; elle oſa diſputer à Vénus même le prix de la beauté.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

La nature porte les hommes & les femmes de tous les climats, à s'unir quand il leur plaît & de la maniere qui leur est la plus convenable à l'objet de leurs desirs.

La nature ne leur prescrit point de contenir ces desirs si souvent condamnés dans nos mœurs; l'intérêt de chaque société a voulu seulement qu'ils fussent resserrés à proportion du climat, du tempérament des femmes, ou de la témérité des hommes : mais ces desirs ardents respectent rarement la barriere des loix; ils la renversent d'autant plus souvent, qu'elle leur est opposée avec plus de rigueur, & leur

force s'accroît toujours à proportion de sa résistance.

Ces vérités écrites en caracteres de feu dans tous les cœurs amoureux, ont pénétré jusqu'aux plus insensibles, & ont engagé plusieurs écrivains, d'ailleurs fort estimables, à considérer le mariage sérieux, tel qu'il est établi parmi nous entre les gens qu'on appelle hommes rangés & femmes honnêtes, comme un joug insupportable que les sages ne doivent jamais subir, & que les fous ne sauraient porter trop impatiemment.

D'autres, excités par des motifs différents, ont beaucoup loué les conventions du mariage, & les femmes qui respectent ces loix saintes & sacrées; mais corrompus par les vices de leur siecle, par la contagion du luxe & des méprisables voluptés, fléaux des grands empires, ils ont

insisté sur ce qu'il ne fallait pas trop dédaigner les autres femmes, même qu'il fallait les tenir encore en honneur & les traiter avec ménagement.

Ils ont rempli leurs livres de contes galants sur les agressions des jeunes gens & les écarts des belles, ainsi qu'ils auraient fait de choses utiles à retenir pour s'en garder à l'aventure; comme si le mauvais génie n'étoit pas là tout prêt à profiter de l'occasion de pareilles lectures pour tendre ses embûches & empoisonner le cœur.

D'autres enfin, & ceux-là sont dignes de blâme, ont exalté la foi matrimoniale, afin, dit-on, que beaucoup y fussent pris, & leur tinssent à dévotion grand nombre de jeunes & charmantes beautés dont ils se promettoient de faire joie aux dépens des pauvres maris (1); *mais les philo-*

(1) On dit qu'il n'y a plus que 194 mille

sophes du siècle ont été fâchés de voir ainsi maint riches & joyeux célibataires, rentés pour vivre sur le commun du peuple, & n'avoir point de femmes à eux.

Ils ont attaqué nos usages, & ont allégué que tout le monde devait être marié à mesure qu'il était grand & gaillard autant qu'est à tel point nécessaire ; & cependant eux ne se mariaient point, mais attaquant sans égard les conciles & délibérations de la sainte Eglise, & faisant gloire de leur latin, ils ont remontré que chez les vieux Romains on se mariait, & qu'aussi l'on se démariait au moyen du divorce, ce qu'ils ont soutenu être bon, comme si nous n'étions dans cette terre que pour mortifier nos

Moines ou Ecclésiastiques en France, c'est-à-dire le vingt-unieme seulement des hommes en état d'être citoyens & peres de familles.

goûts & contraindre nos desirs.

Ils ont été chercher aussi les voyageurs qui ont parcouru l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, & jusqu'au bout du monde, & ont dit, les uns que les femmes devaient planter le mahis & travailler comme au royaume de Congo (1); ceux-là qu'elles ne devaient rien faire du tout, & s'appliquer seulement à plaire & à paraître belles, comme dans les serrails de l'Orient; ceux-ci qu'elles devaient être reines, courant dans les charriots dorés, comme des Parisiennes; les autres esclaves à la maison, comme

---

(1) Les anciens habitants de l'Espagne, avant d'être subjugués par les Carthaginois, s'occupaient uniquement de la chasse, & laissaient à leurs femmes les travaux paisibles de l'agriculture; elles formaient tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étaient le plus distinguées dans ces travaux, recevaient des éloges publics.

au fond de la Chine : enfin tant il y a d'hommes, tant il y a de ſentiments ſur tous ces cas.

Notre auteur, plus ſage & ſans rechercher ces vains propos tendants à la ruine de la vertu & à l'égarement des jeunes filles, aſſure que de tous les états de la vie, le mariage eſt celui qui nous eſt le plus naturel & le plus propre (1).

Mais comme nous vivons à l'heure qu'il eſt parmi de hardis eſprits entichés de vice & prompts à citer les

(1) Et ſi au lieu de demeurer comme il faiſait en la bonne Ville de Paris, il eut demeuré chez les Turcs ou dans le Royaume de Calicus, aurait-il aſſuré de même que l'état le plus naturel & le plus propre à l'homme & à la femme, eſt d'avoir une centaine de concubines ou deux douzaines de ſerviteurs ?... Je n'en ſais rien, mais cela aurait ſans doute paru judicieux & raiſonnable à ceux qui diſent qu'il ne faut jamais tranſgreſſer les loix nationales, ni attaquer les uſages reçus.

exemples qui peuvent les excuſer un peu, duſſent-ils les faire venir des pays froidureux du Groenland ou des déſerts de l'Afrique, il eſt néceſſaire d'ajouter au livre original que nous préſentons au public, ſur la véritable conduite à tenir entre le mari & la femme, quelques réflexions ſoutenues d'autorités reſpectables & d'exemples connus, dont les maris ſe puiſſent aider la mémoire à propos & quand l'occaſion le requiert, & auſſi les vertueuſes & bonnes gens réfuter ſans replique les licencieux diſcours des ennemis de la perfection des mœurs ; en ſorte que ce livre, avec les ſuppléments, anecdotes & annotations qu'il renferme, pourra former un traité complet de la fidélité des femmes dans l'état du mariage.

Si quelquefois on les rencontre en faute, il convient d'avoir égard à la

multitude des causes qui peuvent les engager à faillir. Quelqu'un qui a fait des recherches sur la population du royaume de France, estime que les célibataires forment actuellement plus de la moitié de l'humanité. Si cela était exactement vrai, jamais il n'aurait été plus indispensable de renouveller l'art de rendre les femmes fidelles, & le juste dédain que l'on a pour les femmes qui ne trouvent pas à se marier bien réguliérement diminueroit tous les jours; mais ces idées de population sont de vains calculs de la politique auxquels il ne faut pas s'arrêter.

S'ils étaient vrais, les devoirs des femmes mariées deviendraient aussi plus difficiles à remplir à proportion du grand nombre des assaillants dont elles auroient à se défendre.

Un commandant soutenu par un

petit nombre de soldats dans un fort attaqué par des cohortes d'ennemis, se vit forcé de se rendre; on lui fit néanmoins des reproches de ce qu'il s'était rendu, & sur ce qu'il répondit que ce fort étoit indéfendable, *on lui repliqua que cela n'était pas français. Le mot est bon, mais il n'en est pas moins vrai que quand on est attaqué par une force majeure, il n'y a point d'amour du devoir, si grand qu'il soit, qui puisse tenir lieu des moyens de résister.*

Parmi les anciens, les athletes & les lutteurs se privaient des plaisirs de l'amour, pour conserver leur vigueur belliqueuse; mais dans nos peuples policés, la force du corps n'est pas la plus éminente & la plus nécessaire des qualités guerrieres. Les anciens partageaient leur culte ou choisissaient entre Pallas & Vénus, & les forces

qu'eût exigé des jeunes-gens la derniere de ces déesses, se dissipaient dans les exercices de la gymnastique. Ceux qui se livraient assiduement à ces exercices violents, avaient même rarement des desirs; leurs forces trop divisées ne pouvaient se réunir assez aisément pour leur causer les vives agitations de l'amour; leur caractere contractait même une certaine rudesse ennemie de la volupté, & que la musique seule pouvait tempérer. Mais parmi nous quelle différence! les luttes de nos jeunes français sont les jeux de l'amour; ce sont en ce genre de terribles atlhetes, & les femmes les plus courageuses ont bien de la peine à se maintenir contr'eux.

Le devoir de chasteté a une bien grande étendue; il comprend non seulement les actions, mais encore la vo-

lonté : cependant si c'est la volonté des femmes que nous voulons retenir, il paraît impossible de la contraindre & de l'arrêter, puisque les songes les égarent quelquefois au point d'égaler les effets de l'illusion à ceux de la réalité. Il n'est pas en leur pouvoir de se défendre des desirs, & si c'est de ces desirs que nous sommes jaloux, combien de sortes d'infidélités n'avons-nous pas à craindre ! Quand j'entends, disait un vieillard, les femmes se vanter d'avoir leur volonté intacte, je ne puis m'empêcher d'en rire, & l'on pourrait regarder ce serment inconsidéré comme une preuve du contraire.

Cette matiere a beaucoup de difficultés, car si l'on ne peut pas contenir l'imagination des femmes, que veut-on exiger d'elles ? Veut-on seu-

lement empêcher leurs actions ? Il en est qui savent si bien cacher leur égarement, que les actions ne laissent pas plus de traces que la volonté, & des hommes pleins de subtilité sont toujours prêts à dire que si la volonté est excusable, les péchés muets le sont aussi.

Mais comment leur circonscrire précisément les actions défendues ? Est-il raisonnable de vouloir qu'elles s'en tiennent à des devoirs généraux & incertains ?

Il me semble que la partie essentielle de ces devoirs gît en la volonté; car les faits sont souvent involontaires. Des maris n'ont-ils pas éprouvé le dernier affront sans avoir lieu de faire aucun reproche à leurs femmes ? Telle qui aimoit mieux son honneur que la vie, l'a vu dévorer à l'appétit

forcené d'un mortel ennemi, & n'a pas eu le choix.

Mais la volonté d'une femme est un bien qui ne peut, ni se garder, ni se vendre. Ainsi, disent les galants, quand une femme accorde à son mari le devoir, & à son amant le desir, les regles sont observées. S'il falloit choisir entre ces deux lots, j'aimerais mieux celui de l'amant; malgré les privations, il est bien préférable; mille faveurs arrachées ne valent pas le moindre des baisers donnés par le plaisir. Le culte de l'hymen n'est point un témoignage suffisant de l'affection d'une belle; il y a souvent de la trahison, disoit un de nos ancêtres:

C'est bien Damon qui lui donne un baiser,
Mais c'est pour Licidas que l'ingrate soupire (1).

---

(1) *Tetenet, absentes & alios suspirat amores.*

Cependant

Cependant il est assez généralement reçu, même dans toute l'Europe, qu'une femme est quitte envers le devoir, quand aucun fait ne dépose contr'elle. En Italie, les femmes disent qu'elles ont engagé le faire, *mais non pas la volonté, aussi ont-elles des soupirants qui les accompagnent, & que l'usage autorise à leur faire une cour assidue, pourvu qu'ils n'obtiennent aucune des faveurs dont les maris sont seulement jaloux.*

En France il est très-rare que des hommes aimables soient assidus auprès d'une femme pour le seul plaisir de la voir & de se trouver en public avec elle; cependant il est possible d'en trouver d'assez délicats pour ne pas exiger la derniere faveur d'une femme qui n'aurait pas juré de n'en point accorder, mais ils ne font aucun quar-

tier aux femmes mariées ; on dirait qu'ils n'en veulent qu'au serment qu'elles ont fait. C'est ce serment qui les irrite & qu'ils aiment à faire violer : tel est l'attrait des choses défendues, qu'on emploie les plus grands efforts pour s'en rendre maître (1) ; *plus le sacrifice est grand, plus ils ont de tyrannie à l'exiger.*

Ne devraient ils pas plutôt imiter ce jeune grec épris d'un amour si pur, qu'étant, à force de soins, parvenu au moment de jouir de ce bien que les amants passionnés appellent le bien suprême, il ne le voulut pas, de peur de diminuer l'ardeur dont son cœur étoit nourri, & d'éprouver ces moments de langueur qui suivent la jouissance (2).

---

(1) *Transvolat in medio posita & fugientia captat.* Hor. lib. I, Sat. ij.

(2) Diogene Laërce présente sous un autre

Et vous qui faites le bonheur ou le tourment de nos jours, femmes! apprenez que plus vos devoirs sont difficiles à remplir, plus la gloire doit vous engager à ne les oublier jamais; que le luxe, pere de la mollesse, n'est point né du plaisir, & que les présents sont un tribut de la bassesse & non pas de l'amour, au contraire ils l'excluent.

La galanterie n'est pas, comme on veut vous le persuader, une conciliation entre le plaisir & les mœurs, les graces & la vertu; ce n'est qu'un voile séduisant sur le visage d'une furie; un tapis de fleurs étendu sur des serpents qui s'abreuvent de fiel.

---

aspect la continence de *Thrasonides*; c'est que sa maîtresse ne cédait qu'à son importunité, & qu'il craignait que ce moment de complaisance ne fût le dernier pour sa félicité.

La paix du cœur, qui naît de la pureté des desirs & de l'accomplissement des devoirs, est la véritable félicité. S'il est des beautés fameuses par leurs attraits & par le nombre de leurs amants, il en est de plus illustres par leur chasteté, par leur amour conjugal, & sur-tout par leurs sentiments maternels, elles doivent vous servir de modeles dans les occasions difficiles où vous pouvez vous trouver.

L'incontinence n'est point un instinct de la nature, qui au contraire a placé dans le cœur des hommes, avec le desir d'attaquer, le dédain d'une conquête facile, comme dans celui des femmes, l'adresse nécessaire pour se faire obéir, & sous une apparente foiblesse de puissants moyens de résister; & si la plupart des nations,

dans leurs loix, se sont accordées à attacher du mépris à l'intempérance des femmes, c'est que la nature elle-même leur a manifesté les siennes : ayant établi l'attaque d'une part, & de l'autre la défense, elle n'a pas voulu qu'une femme cédât sans effort, & elle a inspiré un mépris général pour toutes celles qui allant sans cesse au-devant du danger, ne se conforment pas à ses regles si propres au bonheur.

Ces principes, plus conformes encore à l'intérêt des femmes qu'à celui des hommes eux-mêmes, sont développés dans toute la suite de ce livre ; si quelques traits ou quelques anecdotes paraissent les contredire au premier coup-d'œil, il ne faut qu'un jugement sain pour voir dans quel esprit ces traits ont été rassemblés. Il y a des distinctions à faire entr'un

traité & une apologie : l'apologiste se borne à exalter ce qu'il a pris pour objet; mais le sage doit balancer les objections & les préceptes, c'est le seul moyen de faire triompher la vérité ; & si le vice n'était pas mis en évidence, il ne serait jamais possible de discerner la vérité.





L'ART DE RENDRE LES FEMMES FIDELLES.

PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Du dessein de l'ouvrage.

PARMI les biens que la nature a rendu communs aux hommes, elle n'a point compris la femme ; la possession singuliere en est due à chaque particulier, c'est un fruit indivisible (1), & qui

(1) La nature, en formant les femmes, a pris plaisir à rassembler en elles tout ce qui pouvait faire notre bonheur ; elle leur a donné la beauté, parce que nous avions la force, &

par conséquent ne doit point souffrir de partage ; cependant nous sommes

---

que c'est en les servant, en diminuant pour elles le fardeau de la vie, que nous devons nous en faire aimer. Elle leur a donné les graces de l'esprit, parce que nous avions auparavant le jugement & la mémoire qui devaient nous servir à sentir la douceur de leurs discours & à en garder le souvenir. C'est du langage des femmes que les chants amoureux, qui sont la seule poésie des peuples heureux & simples, tirent leurs accents & leurs charmes. Elles ont reçu de la nature l'art de nous persuader, parce que notre raison devait servir à les convaincre; & nous devons sans doute les attraits de l'éloquence aux efforts d'un amant, qui ayant bien écouté sa maîtresse & voulant la persuader à son tour, joignit à sa raison le doux enchaînement des paroles qui l'avaient séduit. C'est pour elles, c'est en joignant encore notre application à leur adresse, que nous avons inventé tous les arts, & nous ne perfectionnons ces arts qu'en cherchant à leur plaire.

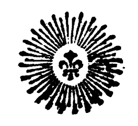
Je ne sais si, comme le dit notre admirable auteur, la femme est *un fruit*, je sais seulement qu'elle fait éclorre toutes les fleurs que nous cueillons au printemps de la vie ; & si c'était

convaincus par l'expérience, que les femmes peuvent fruſtrer leurs maris de ce privilege ; & comme ils ſont juſtement ſenſibles à cette diſgrace, je veux leur apprendre quelles en ſont les cauſes & les moyens d'en empêcher les effets.

---

un fruit, il ſerait bien malheureux que ce fût le fruit défendu. Je ne ſais ſi *c'eſt un fruit indiviſible*, mais je ſerais au déſeſpoir de partager un moment celle que j'aime ; je préfere qu'un autre la poſſede toute entiere quand elle ne m'aimera plus.

Cet objet divin n'aura jamais un maître contre ſa volonté : tout change autour de moi, les arbres, les ſaiſons ; elle pourra changer auſſi, & je ne la ſoumettrai point à des regles dont rien dans la nature ne nous offre l'image.



LE BON MARI.

ANECDOTE PREMIERE.

O MA DÉLIE, diſait à ſa jeune épouſe l'aimable Célicour, écartons l'idée pénible du devoir, ſoyons nous-mêmes ces honnêtes gens, qu'un ancien Philoſophe diſait être au-deſſus des conventions & des loix populaires, & qu'il voulait en diſpenſer. C'eſt ton cœur qui ſera la loi.

Ce n'eſt point le mariage, c'eſt ta beauté, c'eſt ton eſprit, ce ſont tes vertus qui m'ont fait ton amant, le mariage ne me rendra pas ton maître. Je te donnerais ſujet de me hair! va, ne crains rien de moi. Ton amour pourra me délaiſſer; mais on n'aime bien qu'une fois dans la vie, & nos cœurs ſeront épuiſés de tendreſſe lorſque tu changeras: rien avec toi ne peut m'être une diſgrace; & ſi le haſard enfin te donnait un amant, mon partage vaudrait mieux que le ſien. L'amitié, les égards, peut-être les regrets

d'une femme comme toi, font bien au-dessus des faveurs qu'abandonne en tremblant une femme infidelle.

Célicour éprouva dans son mariage tout ce que son excellent naturel avait prévu, & dans ce siecle de passions & de troubles on le citait au nombre des heureux.





CHAPITRE II.

Du mariage, & de l'infidélité de l'un & de l'autre-sexe.

De tous les états de la vie il n'en est point qui nous soit plus naturel & plus propre que le mariage (1), les hommes

(1) Si l'état de la vie le plus naturel est le mariage, comment donc se fait-il que dans les pays où le mariage est établi, sur mille personnes en âge de se marier, il y en ait à peine la moitié qui se marie?

A l'égard des peuples qui errent & se dispersent dans les pâturages & dans les forêts, ils ne peuvent conserver dans les mariages aucune des regles que suppose notre auteur; leurs liaisons ne peuvent pas être soumises à des loix, comme parmi nous où la femme tient à une maison, à une famille: ils peuvent aisément changer de femmes, en avoir plusieurs, & quelquefois se mêler indifféremment comme les animaux. En général le mariage des peuples qui ne cultivent pas les terres ne peut pas être indissoluble; on y a plusieurs femmes à

& les femmes sont comme des êtres imparfaits, qui se demandent réciproquement pour la perfection d'un tout (2), & la nature intéressée à cette union, les y convie par tout ce qu'elle a de plus séduisant, de plus charmant & de plus doux; en effet, la satisfaction des desirs les plus tendres & les plus pressants; la douceur de la société, les conseils fideles, le secours dans les affaires, la réjouissance dans la prospérité, le support & la consolation dans les disgraces, sont les attributs du mariage, on s'y délasse de

la fois, ou bien personne n'a de femmes, & tous les hommes usent de toutes : tel est leur état naturel.

(2) Les hommes en général peuvent se rendre heureux dans le mariage, & y trouver de la *perfection*, car le plaisir y est le but & le fruit de leur sagesse; mais il n'en peut pas être de même des femmes, le plaisir n'est ni le but, ni le fruit de leur vertu, lorsqu'elles se trouvent mariées, comme il arrive souvent, à des hommes qu'elles ne peuvent aimer, & que quelquefois même il leur est impossible d'estimer.

tous ſes travaux, dans une aimable tranquillité : on y confie ſans crainte ſes jours & ſa fortune (3) ; enfin l'homme y trouve

(3) On objecte que tout cela peut ſe trouver dans l'amour, & que les charmes de la plus belle union ſont augmentés encore par la liberté

Je conviens qu'il y a eu un très-petit nombre d'hommes trahis ou immolés par leurs épouſes, & l'exemple en eſt rare ; mais auſſi depuis la fable d'Hercule, ou l'hiſtoire de Sanſon, aſſez peu de héros ont éprouvé la cruauté de leurs maîtreſſes. Des femmes éperdues ont été trahies par leurs amants ; mais combien de maris perfides & barbares ! Et ſi beaucoup d'hommes ont été ruinés par leurs maîtreſſes, combien de maris ne l'ont-ils pas été par les folles dépenſes de leurs femmes !

Le luxe & la cupidité de nos femmes galantes, & tous les vices qu'on leur attribue, trouvent leur ſource dans la honte de leur état, & il faut que les femmes aient en général un cœur auſſi facile, auſſi compatiſſant, auſſi bon que celui qu'elles ont reçu de la nature, pour que, maîtreſſes d'elles-mêmes & d'une troupe d'amants, elles conſervent de la décence dans les jeux de l'amour, & ne ſe livrent pas à de

un autre lui-même dont rien ne peut le ſéparer dans la vie, qui a ſoin de lui ren-

---

plus grands excès. Je ne crois donc pas devoir adopter entiérement les principes de ceux qui diſent que quand une femme a manqué à l'un de ſes devoirs, il ne faut nullement compter ſur ſa probité. Des femmes, avilies par le préjugé, ont donné quelquefois, non ſeulement de grandes preuves de probité & de déſintéreſſement, mais encore de pluſieurs vertus très-épurées & dignes de l'eſtime publique.

Mais quelles femmes peuvent être comparées aux dames romaines? Où trouverait-on des exemples d'un auſſi grand courage, & de tant d'épouſes s'immolant pour leurs maris?

Sextilia, femme de Scaurus; Aria, femme de Pétus; & Paxea, femme de Labeo, voulurent mourir avec eux par un ſublime effort de leur affection conjugale, & pour les encourager à ſe ſouſtraire par la mort aux dangers dont ils étaient environnés, la femme de Séneque, au printemps de ſa vie, ſe fit ouvrir les veines pour ne pas ſurvivre à ſon mari, déjà ſexagénaire, & dont le tyran ne hâtait la mort que d'un petit nombre d'années. Bien auparavant dans le premier âge de la Grece, Alceſte, reine de Theſſalie, leur avait donné l'exemple, &

dre les derniers devoirs, de recueillir ses cendres, & de faire après son trépas vivre & révérer sa mémoire.

D'ailleurs, puisque c'est au mariage que l'homme doit sa naissance, il est obligé de se prêter au mariage pour restituer au monde ce que le monde doit perdre un jour à sa mort (4) : ce qui a déter-

---

était descendue aux enfers pour sauver les jours de son mari.

Ces modeles d'héroïsme ne sont point cités pour humilier nos dames; il ne serait peut-être pas impossible de trouver dans nos annales des faits aussi glorieux pour elles : d'ailleurs la vraie religion n'était point encore venue leur enseigner que c'est un crime de se donner la mort; il faut observer aussi que le divorce étant établi chez les Romains, le mariage était une liaison qui pouvait conserver avec la sagesse de l'hymen la force du plus violent amour.

(4) Je connais à Paris une famille où il y a eu six générations de bâtards sans interruption; il y a aussi beaucoup de gens qui ont la modestie de croire que le monde ne perdra rien à leur mort. D'autres sont éloignés du mariage par les grands travaux & l'amour de la gloire. Le maréchal

miné les plus ſages républiques à faire des loix contre le célibat (5); parce qu'elles prévoyaient que non ſeulement il arrêtait la multiplication de leurs enfants; mais qu'il laiſſait dans leur ſein des citoyens indifférents, toujours prêts à les abandonner, & qui cherchent à s'épargner

---

de Saxe, Voltaire & J. J. Rouſſeau n'ont point eu d'enfants légitimes; mais quels ſeront les peres qui nous donneront de pareils fils?

(5) A Rome, par exemple, il y avait des loix contre les célibataires; par la même raiſon il y avait des privileges dont les gens mariés jouiſſaient toujours. Ils avaient au théatre une place particuliere; ils étaient préférés pour les charges & les honneurs lorſqu'ils avaient un grand nombre d'enfants.

Les mages avaient fait plus, ils avaient fait du mariage un article de religion. « Planter » un arbre, faire un enfant, bâtir une maiſon, » diſaient-ils dans leurs préceptes, ſont les trois » actions les plus agréables à Dieu ». Fonder un couvent, doter une abbaye, diſaient au contraire nos moines au douzieme ſiecle, c'eſt mériter une place au paradis; ils donnaient des conceſſions dans le paradis pour autant de terrein qu'ils en recevaient dans le monde.

les chagrins du mariage aux dépens du trouble & du déshonneur de leurs voisins, (6) & le Christianisme ne devrait excep-

---

(6) Il n'est pas vrai qu'il puisse exister sur la terre une séparation continuelle entre les deux sexes; & le célibat rigoureux, tel que celui que les statuts religieux supposent, contrarie la nature. Cependant en général ceux qui se sont consacrés au célibat peuvent se faire sur leur condition une illusion journaliere, s'ils ne peuvent se procurer des dédommagements réels. Le plaisir de voir du moins les individus du sexe dont ils se sont interdit les caresses, rend leur état moins dur; & si les accès de l'amour les tourmentent dans la solitude, l'imagination, mere des douces erreurs, leur prodigue ses bienfaits: les objets qu'ils ne voient plus, qu'ils ne peuvent plus voir, sont encore devant eux; la passion les trouve palpables là même où ils ne sont plus. Un confesseur suffit à charmer les ennuis de vingt religieuses; toutes leurs attentions se réunissent sur cet homme saint; sœur Ursule lui fait un *souvenir*, sœur Angélique lui travaille une bourse; elles brodent avec délices, & sont heureuses à chaque point; c'est lui qui les occupe aussi pendant le jour; c'est peut-être lui qui fait pendant la nuit le

ter que ceux qui par un véritable esprit de religion, & pour se rendre plus agréa-

---

bonheur de leurs songes. A l'égard des moines sortants de leurs couvents, ne rencontrent-ils pas dans les familles le sexe charmant dont il leur est défendu de chercher les regards? Ils le retrouvent à l'église; les douceurs de la confidence enchantent leur ennui, & les privations qu'ils se sont imposées rendent peut-être leurs jouissances plus actives; les molles ondulations d'un vêtement léger peuvent avoir pour leurs sens aiguisés les attraits d'une gorge nue. Les sons flatteurs d'une voix exercée sont pour des oreilles accoutumées au plain-chant, & pour des imaginations exaltées par d'immenses desirs, les concerts angéliques du paradis. A peine un moine vient-il les écouter, qu'il touche au moment où l'homme, transporté hors de lui-même, jouit du bonheur céleste & croit lui-même être un Dieu. Si ses doigts se trouvent innocemment pressés par une main délicate, son cœur est là qui s'échappe malgré lui, & devance son bonheur par une ivresse prématurée.

Si de pareilles consolations manquaient aux hommes les plus fideles au vœu du célibat, ils périraient presque tous dans les accès du désespoir.

bles à Dieu, veulent se consacrer à son service, libres de tous les engagements

---

Mais un tourment bien plus grand encore, est celui des hommes ou des femmes qui ne voient que rarement, & dans la jouissance d'un moment, le sexe que la nature leur commande d'aimer; c'est celui, par exemple, des femmes esclaves dans les serrails de l'Orient. Je consens, disait à son vieux tyran une femme éplorée, à être privée de la jouissance des hommes, mais que votre jalousie ne m'ôte pas le plaisir de les voir & de les entendre; ne m'enlevez pas à leur société.

En effet cette société est d'une grande douceur dans la vie; c'est une multitude de jouissances délicates & sans regrets qui se succedent mille fois en un jour, & dont on ne sent jamais si bien le prix que quand on les a perdues.

Le marin, par exemple, exposé souvent à cette perte, n'a pas toujours le caractere complaisant & les dehors polis qu'exige la société des femmes; mais il s'y plaît au retour du voyage; il aime à leur raconter les dangers qu'il a courus; presque toujours il se réjouit d'avoir été conservé pour elles, & il les avait en vue dans tout ce qu'il a entrepris & souffert.

Comment concilier avec ces vérités l'idée si

terreſtres, & à qui l'avant-goût du bonheur qu'ils auront de le poſſéder un jour éternellement, peut tenir lieu des douceurs temporelles que leur promet le mariage (7).

ſouvent rebattue d'une république de femmes guerrieres, de ſuperbes amazones qui ne vivaient pas en ſociété avec les hommes, & qui ne les admettaient parmi elles qu'une fois l'année, par la néceſſité de ſe perpétuer? Si quelques préjugés bizarres ont formé, au milieu des nations éclairées, des congrégations de l'un & l'autre ſexe qui vivent ſéparés, il n'eſt pas poſſible que le haſard ou la politique aient jamais pu compoſer, en dépit de la nature, des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins de femmes ſans hommes, & l'on n'en a jamais apperçu aucune trace dans l'ancien monde ni dans le nouveau.

(7) Quels que ſoient les mauvais bruits qui ſe répandent ſur l'incontinence des moines, & les contes plaiſants que l'on en fait tous les jours, je ne crois pas qu'ils apportent dans le mariage autant de trouble qu'on le dit; il en eſt de même des prêtres, & ſi l'on voit des abbés qui ont été les héros des aventures galantes les plus renommées, ces abbés étaient

Il eſt ſurprenant que les perſonnes qu
ſont dans cette poſſeſſion légitime, ne

ſûrement du nombre de ceux à qui notre auteur voudrait que l'on défendît le célibat; ils n'avaient que l'habit eccléſiaſtique. Malheureuſement il en eſt trop de cette eſpece; nos boulevards, nos jardins publics & nos vaux-halls en ſont remplis. Ils font profeſſion de connoître toutes les femmes dont on ne dit pas le nom; ils leur parlent librement en public; il en eſt un ſur-tout qu'on y voit quelquefois conduiſant un aveugle : cet aveugle n'eſt pas l'amour, mais le petit dieu reſte caché ſous le manteau de l'abbé, pour diſtribuer furtivement à l'entour le nouveau tarif des femmes les plus galantes, des mineures les plus jolies qui ſe ſoient émancipées dans ſon empire.

Un pareil ſcandale, qu'il ſerait facile de réprimer, ne doit pas rejaillir ſur les eccléſiaſtiques dont la morale eſt pure, & qui n'emploient qu'à des devoirs pieux les courts moments de la vie. De tout temps quelques mains impures ont eu la hardieſſe de s'approcher des autels, par-tout il y a des parjures.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ceux qui oſent s'annoncer au peuple comme conſacrés au ſer-

s'y renferment pas entiérement, & qu'elles

---

vice des temples, font en possession du métier de proxenetes. Leurs titres de messagers remontent à la plus haute antiquité; il n'est guere moins ancien que celui du plus éloquent des dieux. Faut-il s'étonner que parmi nous de faux abbés veuillent imiter les prêtres de *Sérapis* qui tromperent si affreusement la chaste *Paulina*, femme de *Saturninus*? C'était une matrône de la plus grande réputation à Rome, & la plus sincere dévote de toute l'Italie. Pensant coucher saintement avec le dieu *Sérapis*, elle se trouva entre les bras d'un de ses amoureux que les prêtres avaient introduit dans le temple [*].

Les prêtres des faux dieux employaient souvent le même artifice pour leur propre compte. Le sacristain du temple d'Hercules, s'il en faut croire Varon & S. Augustin [**], jetant au

[*] Ces prêtres-là n'avaient point d'accès au temple de Flora; ils auraient été capables de déshonorer le plus beau sanctuaire : elle était à la fois la prêtresse & l'idole; il fallait être au moins pontife pour l'aborder, & les pontifes ne s'abaissent pas à prier pour des amants vulgaires; ce n'est que pour eux-mêmes, si ce n'est pour des Rois.

[**] *De civitate Dei.* Liv. VI, chap. 7.

aillent chercher à travers le crime &

ſort, d'une main pour lui, & de l'autre pour Hercules, joua contre ce dieu un ſouper & une fille, s'il gagnait, aux dépens des offrandes, & s'il perdait, aux ſiens; il perdit, & ſe trouva en conſcience obligé de payer le ſouper & la belle, qui ſe nommait *Laurentina*; mais pendant la nuit elle crut ſe trouver entre les bras d'Hercules, qui l'ayant accointée comme le plus robuſte des dieux, lui dit que le premier qu'elle rencontrerait le lendemain dans la rue la paierait céleſtement de ſon ſalaire. En effet elle rencontra ce jour-là un des plus riches citoyens de Rome, qui en devint amoureux, & par la ſuite lui donna tout ſon bien.

La même aventure ne lui ſerait point arrivée dans l'Inde: les Brames y ſont jaloux des balladieres, dont ils partagent avec leurs dieux & le culte & les vœux; mais ces prêtres, dit l'hiſtorien du *Commerce des Indes*, n'ayant pas fait le vœu artificieux & impoſteur de renoncer à tout pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que d'attenter aux droits d'autrui, & de corrompre tout à la fois le célibat & le mariage. Les loix des Indes ſont ſi ſéveres à cet égard, qu'elles con-

la

la peine une félicité imaginaire (8). Les hommes font, fans doute, beaucoup plus criminels dans leurs égarements que les femmes, parce que leur infidé-

damnent à une ignominie perpétuelle & ineffaçable tout brame furpris en adultere; elles veulent que l'on grave fur fon front, avec un fer chaud, l'empreinte des parties naturelles d'une femme. Cette punition, qui a paru à quelques auteurs ridicule & indécente, eft falutaire dans fon effet, car le refpect que les brames ont pour leur front, empêche qu'ils ne foient ardents à outrager celui des bons maris de l'Inde [*].

(8) L'infidélité des hommes envers leurs femmes engage ces dernieres à la vengeance, & l'on doit juger de l'excès de celle à laquelle ces femmes méprifées peuvent fe livrer, par ce qui eft arrivé dans les pays où la nature n'étant point contrainte par des loix, a laiffé voir leur caractere vindicatif tel qu'il eft par lui-même & quand la crainte ceffe de les retenir.

Avant l'arrivée des efpagnols au Mexique, les américains fe livraient à la débauche & à l'inconftance de leur goût : ils méprifaient la foibleffe de leurs femmes; & fi-tôt qu'elles

[*] *Voyez* le code des Gentous, traduit de la langue famskrete, imprimé à Paris, 1778.

lité est plus volontaire que celle des femmes (9), cependant elle ne paraît pas

étaient enceintes, ils se croyaient dispensés de s'en approcher ; mais l'arrivée des européens fit luire un nouveau jour pour elles ; elles se précipiterent dans leurs bras, & tandis que ces hommes sauvages fuyaient dans les déserts, les femmes qu'ils avaient négligées foulant audacieusement les cadavres de leurs époux massacrés, allaient chercher les exterminateurs jusques dans leur propre camp, & partageaient avec eux les excès de l'ardeur dont elles étaient dévorées. Cette fureur des américaines est comptée parmi les causes qui contribuerent le plus à la conquête du nouveau monde ; elles servirent souvent de guides aux espagnols, leur procurerent des vivres, & leur découvrirent des conspirations.

(9) Les femmes, disait Montesquieu, n'ont pas tort du tout quand elles refusent les regles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles.

Il n'y a point de passion plus pressante que celle à laquelle nous voulons qu'elles résistent sans cesse, non seulement comme à un vice dangereux, mais encore comme à un crime abominable, & cependant nous nous y livrons

si odieuse à nos yeux, soit que la liberté vagabonde des hommes & leur effronterie

---

sans regrets & sans reproches. Les hommes & les femmes qui, pour accomplir quelque vœu ridicule ont essayé de triompher de leurs sens, y ont rarement réussi. On cite tout au plus un saint roi de Pologne & la reine sa femme, qui d'un commun accord ayant consacré à Dieu leur chasteté, & couchant ensemble, la maintinrent, dit l'historien, à la barbe des commodités maritales [*]. Mais cet exemple ne peut faire loi, parce que ces deux époux étaient visiblement soutenus par la grace. N'est-il pas insensé d'exiger que nos femmes soient belles, vigoureuses & remplies de desirs, & non seulement chastes, mais encore fidelles à des maris qui ne le sont pas? Si nous voulons qu'elles ne manquent pas à leurs devoirs, observons les loix, non pas celles que notre injustice & notre tyrannie ont faites contre ce sexe charmant, mais celles que les femmes les plus sages ont faites lorsqu'elles en ont eu le pouvoir.

Une femme se plaignit des efforts trop assidus de son mari, non pas qu'elle en fût incommodée, il ne faut pas croire les merveilles, mais pour le contredire & par méchanceté. Le

[*] Cramer *de rebus Polonicis*, L. VIII, page 204.

naturelle, détachent quelques circonstances honteuses du crime, *ou qu'ils ne soient*

---

mari, véritable Hercule, répondait qu'aux jours même de jeûne il ne s'en pouvait passer à moins de dix : sur quoi intervint ce notable arrêt de la reine d'Aragon, par lequel, étant en son conseil, & après avoir oui le rapport, cette bonne reine, pour donner à l'avenir *l'exemple de la modération & modestie* requises en un juste mariage, ordonna le nombre de six par jour, relâchant beaucoup, disait-elle, du besoin & du desir de son sexe *pour établir une regle aisée, & par conséquent permanente & immuable.*

La reine Elisabeth d'Angleterre trouva cette regle bonne, & non contente d'y donner son approbation particuliere, elle la fit mettre dans ses archives & la fit publier en son royaume; mais fut-elle exécutée? je n'en sais rien. Au surplus il n'y a si bonne loi qui ne trouve des réfractaires.

Sous la reine Berthe, un chevalier bourguignon fut condamné à ne porter armes pendant un an, pour n'avoir fait que dormir la nuit qui suivit une fête publique où sa femme, fraîche, jeune & jolie, était venue avec lui. Et de nos jours une grande souveraine a disgracié

pas susceptibles par eux-mêmes d'une tache si noire [*a*]; mais comme les femmes sont, pour ainsi dire, le plus bel ouvrage de

---

un Prince pour s'être vanté, comme d'un effort, d'avoir rompu cinq lances dans une joûte où elle présidait, jugeant par-là qu'il était faible de courage & indigne de ses bontés.

La sage raison de ces grandes princesses est un bel argument contre les loix de Solon, qui ne taxait qu'à trois fois par mois les devoirs de l'hymen : d'ailleurs ce philosophe, infecté d'un vice abhorré dans nos mœurs, ne peut jamais être d'aucune autorité dans l'esprit des dames; & il faut toujours se ressouvenir que si chez les romains, qui sont en tout nos maîtres, un général dépucela en une nuit dix vierges sarmates, une impératrice soutint aussi en une nuit vint-cinq entreprises.

Et que douze héros dans son ame brûlante,
Ne faisant qu'irriter ses amoureux desirs,
La virent de leurs bras s'arracher défaillante,
Sans la rassasier de plaisirs [*].

[*] *Adhuc ardens, rigidæ tentigine vulvæ,*
Et lassata viris nundum satiata recessit.
Juv. Sat. VI.

[*a*] Je n'ai jamais pu savoir ce que l'auteur avait entendu par ces mots.

la nature, qu'elle a voulu placer en elles la modestie, la fidélité (10), la chasteté, (11), & leur confier les dépôts que nous

(10) Si la nature a voulu placer dans les femmes la fidélité, elles sont naturellement fidelles, mais notre auteur aurcit eu bien de la peine à nous prouver cela Le titre même de son livre annonce qu'elles ne le sont pas, puisque ce n'est que par art qu'on peut les rendre telles ; car rien n'est plus éloigné de la nature que l'art. Pourquoi supposer que le temps, qui change jusqu'à l'aspect des montagnes aussi vieilles que le monde, ne fasse pas bien des révolutions dans la tête & dans les affections d'une femme ?

(11) La chasteté & la fidélité sont deux vertus fort différentes ; il est plus aisé peut-être de se passer de tout le sexe, que de s'en tenir à la compagnie de son mari.

Cependant pourquoi chercher d'autres amousr ? C'est une liaison religieuse & dévote que le mariage ; voilà d'où vient que le plaisir qu'on en tire doit être un plaisir retenu, sérieux ; ce doit être une volupté prudente & consciencieuse ; mais il faudrait s'en contenter, sans rechercher d'autres plaisirs.

Zénobie était si chaste, qu'elle ne se prêtait aux desirs même de son mari que pour en avoir

regardons comme les plus sacrés & les plus

---

des enfants. Lorsqu'elle l'avait une seule fois reçu dans ses bras, elle s'abstenait de le voir jusqu'à ce qu'elle fût certaine de n'être point enceinte; s'il avait ainsi réussi d'une seule fois, elle étoit sage jusqu'à la naissance de l'enfant; dans le cas contraire, & après un mois d'intervalle, elle faisait une nouvelle tentative, & toujours avec la même réserve. Un curé de campagne citait cet exemple à ses paroissiens: si telle fut, ajoutait-il, la chasteté d'une païenne, quelle doit être la punition des chrétiens qui n'auront pas résisté aux tentations des démons, même les fêtes & dimanches? de ceux qui par luxure attaquent leurs femmes lorsqu'elles sont enceintes, & cherchent le péché là même où la religion n'a voulu souffrir que le devoir?

Elius Vérus pensait à-peu-près comme ce prédicateur, & l'impératrice lui ayant reproché d'entretenir, dans les fauxbourgs, de petites-maîtresses, « le nom d'épouse, lui dit-il, est un » titre de dignité, mais non pas de volupté ».

Il avait en cela quelque raison; car prenez la Bible, vous y verrez Rachel, Sara & les femmes de Jacob fournir à leurs maris des servantes jeunes & belles. Et dans l'histoire, Stratonice prêta à son mari une jolie fille d'honneur qui la servait. Livie, femme d'Auguste,

précieux (12). Dès qu'elles s'écartent de la vertu, ces aimables qualités disparoissent : l'infamie & la noirceur du crime qui leur succedent, flétrissent cette beauté & cette

---

chercha elle-même les vierges les plus aimables pour offrir à l'empereur [*]. La même chose se voyait dans plusieurs cantons de l'Amérique au temps de la conquête.

(12) il n'est point douteux que la nature a placé dans les femmes les qualités les plus précieuses. Si les français ont les mœurs douces, une bravoure dont l'antiquité même offrirait moins d'exemples, ils en sont redevables aux femmes, soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son esprit facile & puissant, qui se fait obéir alors qu'il semble conseiller seulement ; il est peu de grandes actions auxquelles elles n'aient contribué.

Parmi les peuples nouveaux ou barbares, les femmes sont les premieres à se policer ; leur vie sédentaire les occupant de détails très-variés & de petits soins, leur donne plutôt qu'aux hommes les lumieres de l'expérience & les

[*] *Postea quoque, ut ferunt ad vitiandas virgines promptior, quæ sibi undique etiam ab uxore conquirerentur.* Sueton. in Aug. C. 71.

candeur ſi délicate, la nature même les déſavoue ; & ce bien précieux autant que ſon don eſt unique, devient vil, odieux & mépriſable, ſi-tôt qu'il ſe partage.

Il n'y a guere de femmes qui ſe livrent à ce honteux libertinage, & leur déréglement n'a jamais été ſi grand qu'on le publie dans le monde (13). La vanité des

attachements domeſtiques, qui ſont les premiers inſtruments & les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt par cette raiſon que chez c.s peuples, les femmes ont été ordinairement chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'économie domeſtique. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpece de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre ; c'eſt alors ſans doute que ces peuples ſont les plus heureux, ſur-tout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'exige pas de grands travaux, & n'a preſque rien laiſſé à faire aux hommes.

(13) Il y a de nos jours des philoſophes qui prétendent que, ſous le point de vue politique, l'infidélité des femmes eſt indifférente, puiſque le mariage n'a été établi, comme le remarque

jeunes gens, le dépit des amants malheureux, les démangeaiſons des railleurs,

---

très-bien Monteſquieu [*], *que par la néceſſité de trouver un pere aux enfants pour les nourrir & élever* A Formoſe, ce ſont les femmes qui ſont les chefs de la famille, & qui ſont chargées de ce ſoin, ce qui produit le même effet ſans erreur.

Mais il n'eſt pas vrai que l'infidélité des femmes ſoit indifférente ſous le point de vue politique, car elle nuit à la force & à la vertu de l'eſpece humaine. Platon, dans ſa république, voulait que les gens de vigueur & de vertu fuſſent mariés enſemble, afin que la race ſe perpétuât forte & vertueuſe. La même choſe ſe pratique à l'égard des animaux; on choiſit une belle jument pour un étalon ſuperbe; on n'accouple point un chien de baſſe-cour avec une chienne de chaſſe; & les méſalliances, devenues ſi fréquentes en Europe depuis deux ſiecles, ſont le dernier degré de la corruption des mœurs. L'on ne craint plus de marier une belle & jeune fille avec un homme vieux & laid, ni le fils des ſcipions avec la fille d'un maltotier.

[*] Eſprit des Loix, tome 3, page 2.

les apparences trompeuses, sont presque les seuls auteurs des bruits qui se répan-

---

Les pere & mere ont pour objet le bien,
Tout le surplus ils le comptent pour rien.
Jeune tendron à vieillard appartient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelé
De même taille, & mêmes chiens couplés;
Ainsi des bœufs qui de force pareille
Sont toujours pris, car ce seroit merveille,
Si sans cela la charrue allait bien.

La Font. Calendrier des Vieillards.

Et c'est sur cela même que nos philosophes reviennent à la charge, & s'écrient qu'en dépit de la religion du serment, il serait assez juste, en politique comme en droit naturel, que la jeune beauté mal mariée se choisît un amant tel que Lycurgue ou Platon l'auraient choisi pour elle.

Caton prêta sa femme à Hortensius: or Platon, dit le célèbre Montesquieu, n'aurait pas fait une chose contraire aux loix de la république. Il y en avait donc une qui permettait, à Rome, de prêter sa femme pour en avoir de beaux enfants, & cette loi avait été sans doute tirée de celle de Lacédémone.

A Rome le mariage était défendu entre gens trop âgés pour faire des enfants; mais chez

dent à leur désavantage, la pudeur s'oppose à leurs desirs, le lien & le devoir

. . . .

---

nous les riches vieillards se marient pour avoir de la compagnie, & passer doucement le reste de leur vie avec les gens agréables que le mérite de leurs femmes attire. Ceux-là, disent encore nos philosophes, ont-ils le droit d'être jaloux? Parjures envers la raison qui les déclare incapables des devoirs du mariage, doivent-ils se plaindre de ce que les femmes le sont à un serment ridicule?

« Les mariages sont rares à Saint-Domini-» que, dit un auteur moderne [*]; souvent ils » sont bizarres; de vieux colons épuisés par le » libertinage font à de jeunes filles moins » riches qu'eux l'offre d'un coeur blasé; de » vieilles femmes que leurs appas ont aban-» donné plutôt que leurs desirs, servent de » ressources à des adolescents ».

On prétend que de semblables mariages sont en aussi grand nombre à Paris qu'en aucun autre pays du monde; & l'on fait ce raisonnement:

S'il est injuste & contraire au bien public d'interdire le mariage aux femmes dont les

[*] Considération sur la colonie de Saint-Dominique, tome 2, liv. 1, disc. 2 *de la population.*

du mariage à la licence & à la perfidie, leur timidité naturelle ne leur permet pas de s'engager dans des intrigues autant dangereuſes que criminelles, & ce n'eſt que dans le tranſport des plus violentes paſſions qu'elles oſent franchir tous ces obſtacles. Il y a des hommes qui emploient tous leurs ſoins & tous leurs

---

maris ſont abſents depuis long temps, & dont elles n'ont pas eu de nouvelles, à plus forte raiſon doit-on excuſer celles dont les maris préſents ne peuvent ou ne veulent point remplir leurs devoirs, lorſqu'elles forment un engagement moins ſolemnel & auſſi néceſſaire.

Mais ſi ces engagements, impardonnables aux yeux de la religion, trouvaient grace parmi les gens du monde à cauſe des circonſtances particulieres qui pourraient les faire excuſer, les femmes qui, pourvues de bons maris, manqueraient à leurs devoirs, n'en paraîtraient que plus coupables, & des exceptions fondées ſur les vices de quelques époux, ne pourraient jamais écarter la regle générale, & diſpenſer un grand nombre de femmes des obligations ſalutaires de la fidélité.

artifices pour les y engager; mais voici comment les maris pourront empêcher que ces empoisonneurs de la source de leurs contentements ne réussissent dans leurs détestables entreprises.



L'AMOUR ET LA FIDÉLITÉ.

ANECDOTE II.

LA Marquise de C... pendant le dernier voyage que son mari fit en Angleterre, devint amoureuse de Méricour ; elle lui promit dans l'ivresse de sa passion, de lui être toujours fidelle.

Un jour elle se mit en colere contr'un de ses domestiques qui lui avoit manqué ; il venait d'être chassé lorsque Méricour entra : ah! mon ami, lui dit-elle, je n'en puis plus ; ce coquin de laquais m'a mis dans une fureur.... Elle n'eut pas le temps d'achever, elle se jette sur son ottomane, elle perdit connoissance & il lui prit d'affreuses convulsions. Méricour qui l'aimait essaya tous les remedes que l'on peut imaginer ; elle parut un moment avoir repris ses sens, mais un tremblement général s'étant emparé de tous ses membres, il lui présenta un de ces flacons

alors fort à la mode ; elle le ſaiſit avec ardeur, elle le reſpira, le porta à ſa bouche & en but. A l'inſtant elle ſe crut empoiſonnée ; ſa langue s'enfla, elle vomit, & ſon cœur oppreſſé battait avec une violence extrême. — Ah ! lui dit-elle, que m'as-tu donné ? -- Méricour ſe hâta de ſonner les gens. —— Un confeſſeur, s'écriait-elle, je meurs !... mais je te pardonne ; je veux faire mon teſtament & te donner tout mon bien : viens, qu'avant d'expirer je t'embraſſe encore. Malgré ſes douleurs, elle lui diſait les choſes les plus tendres. Méricour au déſeſpoir, s'arrache de ſes bras, & court lui-même chercher un médecin. Le temps étoit affreux, il étoit plus de minuit ; il parvient à réveiller le portier, les domeſtiques, la femme, le docteur. Ah ! Monſieur, dit-il à ce dernier, en ſe jetant dans un fauteuil, j'ai empoiſonné la femme que j'aime le plus au monde. Je l'irai voir demain matin, répond tranquillement le médecin, dites-moi ce qu'elle a pris. — Elle a avalé, Monſieur,

l'eau d'un flacon que je lui avais donné à respirer pour guérir ses vapeurs; elle est mourante, courons à son secours.... Méricour revint seul. Le flacon n'étoit pas empoisonné, mais seulement rempli d'une liqueur active qui avait brûlé le palais & le gosier de la Marquise; c'était *de l'alcali-volatil.* Rassurez-vous, Madame, lui dit-il, en apportant une phiole que lui avoit donnée le médecin; vous souffrirez beaucoup, mais vous n'êtes pas empoisonnée. -- « Ah! mon amie, je » n'en mourrai pas! que je suis heureuse! » jamais je n'ai si bien senti le prix de » la vie: viens, approche, lui dit-elle, » après avoir forcé ses gens à se retirer; » je ne regrettais que toi. Je vivrai donc » encore pour t'adorer; je vais renvoyer » ces domestiques: tu passeras la nuit » auprès de moi. Qu'ai-je besoin de ces » remedes? je ne veux que toi pour me » guérir ». En effet, Méricour resta seul auprès d'elle. Je ne souffre plus quand je te tiens dans mes bras, reprit-elle avec transport; cette maudite eau

» qui m'a tant fait de mal, n'a pu par-
» venir jusqu'à ce cœur qui t'idolâtre;
» il te reste tout entier, & mon mal n'est
» plus rien ». Que les femmes sont folles
& charmantes !.... Viens, dit-elle, &
l'amour étendit ses aîles pour cacher leurs
plaisirs. Toute la nuit se passa dans les
plus tendres efforts. Le cœur de la mar-
quise semblait être devenu le centre d'un
foyer inextinguible. Méricour jura de
bonne foi qu'il l'aimerait toute sa vie,
& le lendemain même il le répétait
encore ; mais il éprouva bientôt ce que
dit le poëte Saadi, que le feu de l'amour
est semblable à celui du tonnerre, terrible
en ses effets, bientôt évanoui. Au bout
de six jours la marquise trahit ses ser-
ments; elle le sacrifia, sans cesser de le
voir, à un homme dont elle ne se sou-
ciait guere; elle l'accabla ensuite pen-
dant trois mois des protestations infi-
delles de son inutile repentir, & poussa
enfin l'inconstance jusqu'à revenir à son
mari, à qui elle avait protesté depuis
quatre ans qu'elle ne l'aimerait jamais.



CHAPITRE III.

Du choix des Femmes.

LE premier conſeil que nous donnons aux hommes pour ſauver leur honneur des pieges funeſtes qu'on lui dreſſe, c'eſt d'être bien attentifs à leur choix. Il y en a qui ſe laiſſent ſurprendre aux charmes de la beauté, ou à des enjouements flatteurs (1), & ne conſiderent dans leur

(1) Dans l'amour les graces du corps ſont préférables à celles de l'eſprit. Il n'en eſt pas ainſi dans le mariage. Il n'y a point de mariages qui ſoient plus promptement troublés que ceux qui ſe font par la beauté & les deſirs amoureux : cette union exige des fondements plus conſtants ; trop de plaiſirs y ſerait nuiſible. Un bon mariage en un mot connaît peu les deſirs bouillants de l'amour, & repréſente les nœuds de l'amitié ; c'eſt une douce ſociété de confiance & de ſervices mutuels ; aucune femme ſage ne voudrait ſervir de maîtreſſe à ſon mari ; s'il l'aime comme ſa femme, elle eſt bien mieux & plus ſûrement aimée. Au

aveuglement, ni la ſageſſe, ni la fortune (2). De tels maris ne ſont pas long-temps heureux; cette ardeur amoureuſe paſſe, le beſoin des choſes néceſſaires reſte. Le chagrin & le dégoût l'accompagnent, & l'épouſe dédaignée ne ſe trouvant qu'avec ſes appas, lui laiſſe quelquefois mendier un ſecours qui appauvrit beaucoup plus ſon honneur qu'il n'enrichit ſa perſonne (3); ainſi il eſt dangereux

---

milieu des tranſports de l'amour qui l'a bleſſé pour une autre femme, qu'on lui demande à l'infortune de laquelle des deux il ſeroit le plus ſenſible; il préférera ſans contredit ſa femme à ſa maîtreſſe; & ſi cette derniere, ſe rencontrant avec ſa femme, oſait lui manquer d'égards, il lui répéterait ce mot ſi connu d'un courtiſan de Louis XIV: *aimable vice, apprenez à reſpecter la vertu.*

(2) La fortune eſt un objet bien important dans ce ſiecle de luxe. Quant à la vertu, comment la rechercher dans une fille qui pour l'ordinaire a reçu des leçons que contrariait tout ce dont elle était environnée?

(3) Les mariages d'inclination ont toujours de mauvaiſes ſuites & voies, dit Monteſquieu.

d'époufer une femme dépouillée de l'un & l'autre bien, à moins que vous ne foyez vous-même affez riche & affez vertueux pour fuppléer à ces défauts.

Allez au-devant des filles qui auront été élevées par des parents vraiment chrétiens. La bonne éducation ajoute toujours plufieurs mefures de bonté au naturel, le mauvais fe corrige, le médiocre devient bon, & le bon excellent. Nous voyons que les animaux les plus cruels dépouillent leur férocité naturelle par les foins qu'une main adroite & bienfaifante prend de les adoucir; le cœur de l'homme n'eft pas plus inflexible, il ne faurait même refufer ce qu'on lui applique dans la tendreffe de l'enfance, & les premieres impreffions ne font jamais entiérement effacées par des nouvelles; foyez donc perfuadé qu'une fille qui a fucé la vertu avec le lait, ne s'égare guere, & qu'on la ramene aifément fi

---

Jufqu'en l'autre monde, quel mauvais ménage Jupiter fait avec fa femme, qu'il avoit premiérement pratiquée & jouie par amourette !

elle s'égare (4), c'est pourquoi déterminez-vous toujours en sa faveur, même à l'exclusion de la naissance & des riches-

(4) Les femmes étant dressées dès l'enfance à l'art de plaire & aux soins de l'amour, leur grace, leur parure, leur langage, tout ce qui les environne, toute leur vie & toute leur instruction ne tendent qu'à ce but. Quel fondement un mari, qui n'est pas l'objet de l'amour de sa femme, peut-il faire sur les principes de son éducation ? Leurs meres, leurs gouvernantes ne leur présentent point d'autres images que celles de l'amour, même en croyant les détourner de son culte.

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mere,
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funestes penchans ;
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Instruit ses premiers ans [*].

Si on la marie à un homme qu'elle n'aime pas, croit-on qu'elle puisse consentir à ne jamais rien aimer, elle qui n'a jamais entendu parler que d'amour ?

[*] *Motus doceri gaudet Jonicos,*
Matura virgo & frangitur artubus ;
Jam nunc & incestos amores
De tenuo meditatur ungui.
Hor. liv. III, od. IV.
La traduction est de Voltaire, qui la fit à l'âge de 15 ans.

ses (5). La noblesse est personnelle ; c'est la vertu qui nous dote : la vertu ne se transmet pas avec le sang (6), & l'orgueil

---

(5) Il y a long-temps qu'on ne se détermine plus à choisir une femme qui, sans naissance & sans richesses, n'a pour dot & pour biens que l'engagement de sa vertu.

Si cependant les qualités les plus nécessaires dans une fille que l'on veut épouser, sont la probité, le courage & la vertu, on ne doit pas hésiter de la choisir même au milieu des gens simples & pauvres, parmi lesquels il n'est pas extraordinaire de voir quelques traits de rare vertu.

Et lorsque la justice abandonna la terre,
C'est chez eux que l'on vit son empreinte derniere[*].

(6) Je crois qu'en général la vertu se transmettrait avec le sang, si ceux qui ne sont parvenus aux dignités que par des actions vertueuses, n'épousaient que des femmes de race vertueuse, & si ces femmes n'étaient jamais infidelles. Je ne crois point qu'un homme d'une probité franche puisse naître de scélérats. Ne voyons-nous pas que les inclinations, les maladies, la force, la vivacité se transmettent du

[*] *Extrema per illos,*
Justitia excedens terris vestigia fecit.

est souvent l'unique partage des enfants des héros.

---

pere au fils, lorsqu'il n'y a pas d'erreur dans sa naissance. Moi, je respecte souvent les peres par les vertus de leurs enfants; ils sont nobles à mes yeux quand je vois qu'ils ont créé un illustre citoyen. Je déplore la perte des mœurs en voyant les races abâtardies; & pour m'en consoler, on me montrerait en vain un enfant courageux dans la boutique d'un tailleur ou d'un apothicaire. Cet enfant courageux sera-t-il remarqué? Qui viendra lui ceindre l'épée? qui lui rendra pour caution de sa vertu les trophées de son véritable pere? On se plaint de ce que les grands emplois sont souvent entre les mains des hommes les moins dignes de les remplir; mais dans la confusion de nos races & le désordre de nos mœurs, confusion que les loix avaient si grand soin de prévenir dans les anciennes républiques, n'est-il pas étrange que ceux qui gouvernent soient encore si heureux dans leur choix?

On n'en saurait douter, la force du corps, les qualités du sang se transmettent aux enfants avec la vie; or on ne peut se dissimuler combien l'organisation physique influe sur le courage, sur les hasards qui donnent l'expérience

Cherchez

Cherchez un ami au-dessus de vous, mais une femme au-dessous, de peur d'épouser votre maître; celle qui entre dans une maison avec un grand nom, pense en être la premiere personne, & celle qui y apporte de grands biens, croit avoir acheté le droit d'y commander & d'y vivre à sa fantaisie (7). Vous n'aurez rien à

& l'extension de ces idées, & sur toutes les dispositions enfin qui dépendent de ces idées. Le véritable fils de Bayard n'aurait pas été lâche. Il aurait surpassé son pere, si Clorinde ou la Pucelle l'avaient conçu dans leur sein; mais il eût suivi de loin les traces de son pere, si ce héros l'avait eu d'une femme plus tendre que courageuse. Hélas! dans notre siecle, les races les plus illustres ne sont plus celles où l'on trouve les vertus; le sang le plus méprisable coule dans les mêmes veines avec celui des plus fameux héros; toutes les femmes, & même celles qui sont nées avec le plus d'amour de la vertu, n'ont pas assez senti la nécessité d'être fidelles à des maris respectables, & la valeur des Crillon, des Maurice n'a fermenté quelquefois que dans les flancs énervés d'une vile courtisanne.

(7) Dans nos villes maritimes, dans les isles

craindre d'une femme bien morigénée & d'une condition égale ou inférieure, sa vertu vous assurera d'un côté, sa soumission de l'autre, & ce que son économie & sa modestie vous épargneront, vous vaudra la plus riche dot.

---

de l'Amérique, & par-tout où les femmes sont en général plus riches que ceux qu'elles épousent, ce sont elles qui donnent la loi à leurs maris. Les époux des femmes péruviennes ne sont pas ceux qui ont le plus à se louer de leur complaisance; la plupart des citoyens de Lima se livrant à des courtisannes, les riches héritieres se réservent à des Européens qui viennent au Pérou; l'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. *Voyez l'Histoire philosophique & politique du commerce des Européens, &c.*

C'est bien pis encore dans tous les pays, quand les hommes épousent des femmes d'une naissance au-dessus de la leur. L'anecdote suivante en est une preuve.



LE MARIAGE DE LISIMON,

OU

LES DANGERS D'UN MAUVAIS CHOIX.

ANECDOTE III.

ELÉONORE, fille de la comtesse de Bersan, a reçu l'éducation que l'on donne aux demoiselles de son rang ; elle est belle, elle chante à ravir, elle joue de tous les instruments à la mode, & sait même un peu d'histoire & de géographie.

Lisimon, qui avait fait une fortune rapide dans les affaires, osa se présenter au milieu des jeunes gens de qualité qui briguaient les regards de la belle Eléonore: il voulait l'épouser ; il fut bien accueilli. Toute la société le traitait avec distinction, on lui en fit compliment par-tout, & personne n'oublia de lui faire remarquer qu'il serait agréable pour lui d'entrer dans une famille qui tient à tout ce qu'il y a de mieux.

La tête lui tournait; on lui fit acheter une charge noble, le mariage se fit, & madame qui ne voulait, disait-elle, plaire qu'à son mari, lui offrit de passer l'été à la campagne.

Sainval, jeune colonel, avait une petite maison à une lieue de celle de Lisimon; il venait souvent rendre ses devoirs à madame de Bersan, qui depuis quelques mois demeurait avec sa fille. Sainval était aimable, Eléonore l'avait remarqué, on en avait même parlé dans le monde; mais Lisimon ne savait rien, chacun avait été enchanté d'un mariage qui mettait Eléonore dans le cas de tenir une maison, dont elle était en état de faire parfaitement les honneurs.

Lisimon était si charmé de sa femme, qu'il ne pouvait la quitter un moment; il n'était pas jaloux, point incommode; il n'avait que trente-six ans, & il passait même pour être aimable & avoir du mérite, avant qu'il se fût élevé jusqu'à la noblesse. Le pauvre homme! il se croyait heureux, & il passait les jours

à admirer l'objet de sa félicité.

Malgré les attentions réservées & l'excessive complaisance de Lisimon, elle en était obsédée ; depuis trois jours elle n'avait pu voir une seule fois sans témoins le jeune colonel : elle perdit patience, prétextant un mal de tête pour se retirer de bonne heure ; elle attendit l'instant où Lisimon se couchait ordinairement, & monta à cheval suivie d'un domestique de sa mere. Lisimon était inquiet, il craignait que sa femme fût malade ; cependant il n'osait aller troubler son repos, & il n'avait pu s'endormir.

Il entendit le bruit des chevaux, il appella son valet-de-chambre ; ce domestique sensible au malheur de son maître, avait tout observé, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour le détourner de se marier ; mais un homme séduit par l'amour & la vanité, pouvait-il écouter de semblables conseils ? Qu'est-ce que ces chevaux que j'entends dans la cour, lui dit-il ? Saint-Jean tout consterné, ne savait que répondre ; c'est sans doute

quelqu'intrigue : parlez, répondez-moi, je veux ſavoir ce que c'eſt ? Hélas ! monſieur, lui dit Saint-Jean tout affligé, c'eſt madame qui va je ne ſais où, avec un domeſtique que je n'ai pu reconnoître.--- Madame ! que dis-tu ?... Il vole à ſon appartement, réveille les femmes endormies, il ne la trouve point. Dans ſon déſeſpoir il enferme les femmes-de-chambre, ferme la porte de l'appartement & emporte les clefs : il monte chez madame de Berſan, il frappe trois quarts-d'heure, & parvient à ſe faire entendre. Il pleurait de rage ; une femme, diſait-il, pour qui j'ai tout fait, qui ce ſoir encore me ſerrait dans ſes bras. -- Vous m'étonnez, lui dit la comteſſe, il faudrait vous calmer ; mais êtes-vous bien ſûr ? Oui, madame, elle n'y eſt point, j'ai fermé toutes les portes.... Saint-Jean vous dira le reſte, car je ne puis parler. ---Quoi ! c'eſt ſur le rapport de ce coquin que vous venez, monſieur, m'éveiller à l'heure qu'il eſt, & faire ce tapage ? Fi, monſieur, cela eſt affreux ; ma fille eſt

trop bien élevée pour n'être pas au-dessus du soupçon, elle me ressemble & est digne de son rang. Notez que la comtesse passait encore pour galante, quoiqu'elle eût quarante ans. Lisimon indigné, est contraint de se retirer, & reste accablé dans sa chambre.

Il était trois heures du matin, ses ordres étaient donnés; il entend quelque bruit du côté du jardin, il y court aussi-tôt : son valet-de-chambre était aux aguets; comme il avance, il entend tirer à dix pas un coup de pistolet; il vole à l'endroit d'où le coup est parti; il entend les derniers cris de son fidele Saint-Jean. Il regarde à l'entour, le meurtrier avait déjà pris la fuite; tout reste dans un silence profond. Pendant le court moment qu'il perd dans les regrets, Eléonore est arrivée à son appartement; sa femme de confiance ne lui a point répondu, mais sa mere qui seule l'attendait au passage, sa mere elle-même lui apprend qu'elle est découverte. Eléonore avait fait faire une double clef pour

la donner à Sainval ; elle ne l'avait point encore donnée, elle rentra ; sa mere l'aide à se déshabiller, un instant leur suffit. Il est donc des cœurs que le crime ne saurait effrayer !... Lisimon revient ; à la vue de sa femme il avait peine à contenir sa fureur, & il est au contraire réduit à endurer le mépris & les injures de sa belle-mere. Il est accusateur, il est juge, & c'est lui que l'on ose condamner. Monsieur, lui dit-elle dans l'accès véhément d'une feinte colere, croyez-vous que ma fille puisse jamais vous pardonner ? Que de reproches n'ai-je pas à me faire d'avoir préféré un homme comme vous à tant de gens de qualité qui recherchaient mon alliance.... Tu me soupçonnes, tu m'outrages, lui dit Eléonore ; vas, ton cœur est bien digne de la bassesse de ta condition. Il ne lui fut pas possible de proférer un seul mot ; il étoit prêt à céder au juste emportement que doivent causer tant d'artifice & d'audace. Osez approcher, lui dit cette mégere, je suis résolue à tout ; tant que je vivrai, l'hon-

neur de ma fille ne sera jamais compromis par un homme de votre sorte ; mes ordres sont donnés, je pars à l'instant, & j'emmene ma fille, je ne veux point qu'elle reste en proie à vos fureurs.

Le lendemain toutes deux étaient à Paris ; elle poursuivent une demande en séparation : instruites de la mort de Saint-Jean que leur domestique avoit tué en s'échappant, elles ont la noirceur d'imputer ce meurtre à la jalousie de Lisimon.

Il avait reconnu de grands biens à sa femme par son contrat de mariage, elle n'aspirait qu'au moment d'en jouir. Elle aurait consenti, pour hâter ce moment, au trépas du bienfaicteur qu'elle avait juré de servir & d'aimer, & qui lui avait sacrifié en l'épousant la moitié de sa fortune. Qui le croirait ? l'imposture fut accueillie ; des personnages puissants s'employerent pour tromper la religion des juges. Lisimon avait à combattre l'opinion du vulgaire, toujours prêt à prendre parti contre un époux malheu-

yeux ; ſes anciennes connaiſſances, les hommes du même état que lui, dont ſon mariage lui avait fait des ennemis, les gens de qualité que l'on avait généralement ſoulevés, & la prévention des juges. Ses conſeils le crurent trop heureux d'en être quitte pour un accommodement, par lequel abandonnant à l'ingrate Eléonore tous les biens qu'il lui avait précédemment reconnus, il s'obligea de lui faire une rente de vingt mille livres ; il mourut de chagrin en moins de deux années, & elle ſe trouva riche & indépendante. Elle épouſa Sainval : ce jeune Seigneur perdu de dettes, lui a fait ſigner des engagements énormes ; ils ont tenu quelque temps à Paris une maiſon brillante ; mais ſe voyant totalement ruiné, il a mis bas ſon train, & vient d'abandonner ſa femme, ſous le prétexte de voyager dans les différentes cours de l'Europe.

Auſſi-tôt qu'on l'a vue pauvre, ceux qui avaient été les témoins ou les complices de ſes mauvaiſes actions, l'ont

décriée de toutes parts : la France entiere ſait l'hiſtoire de ſa vie ; encore jeune & jolie, elle eſt l'objet de l'averſion de tous les gens de bien ; trop peu courageuſe pour ſoutenir dans la ſolitude le ſpectacle de ſa ruine, elle court en tous lieux ; par-tout on la rencontre avec ſa mere que la coquetterie, l'arrogance & les vices n'ont point abandonnée, & toutes deux ſont à la fois & l'exemple & la honte de Paris.

Le ſujet déplorable de cette anecdote malheureuſement trop vraie, reſſemble à celui d'une comédie qui depuis plus d'un ſiecle fait rire tous les ſpectateurs. Supprimez les conſéquences, vous trouverez les mêmes faits ; mais ce ſont ces conſéquences funeſtes qu'il ne faut jamais perdre de vue (1) ; on ſe laiſſe entraîner

(1) Georges Dandin eſt un perſonnage riſible, mais ſes malheurs ne le ſont point du tout. On rit dans le Tartuffe de la ſimplicité d'Orgon, & de l'entêtement de madame Pernelle ; l'un & l'autre ſont des perſonnages riſibles : mais

ſans réflexion à l'idée du plaiſir, & l'on verſe à pleines mains le poiſon du ridicule ſur tout ce qui contrarie cette idée;

Tartuffe n'en eſt pas moins un ſcélérat digne des plus grands ſupplices.

On raconte qu'Armand étant à table avec deux autres comédiens, entreprit de les faire pleurer; & pour y réuſſir, il raconta la fable entiere du Tartuffe, en déguiſant ſeulement les noms. « Figurez-vous, mes chers camarades, leur diſait-il, un honnête gentilhomme » qui retire chez lui un miſérable à qui il donne » ſa fille avec tout ſon bien, & qui, pour le » récompenſer de ſes bontés, veut ſéduire ſa » femme, le chaſſer de ſa propre maiſon, & » ſe charge de conduire un exemt pour l'ar- » rêter ». Ah! le coquin! le ſcélérat! le monſtre! s'écriaient les convives un peu gris, & en diſant cela ils fondaient en larmes; alors il continua avec ce ſang-froid qui le rendait ſi plaiſant: « là, là, conſolez-vous, ne pleurez pas, mon » gentilhomme en fut quitte pour la peur » & l'exemt lui dit:

Remettez-vous, Monſieur, d'une alarme ſi chaude, &c.

Voyez l'art de la Comédie, par M. Cailhava, Liv. II, Chap. IX.

ſongez au moins quelquefois que le moindre pas que l'on fait vers le vice, n'eſt preſque jamais ſans danger pour nous-mêmes, ou pour ceux qui nous environnent, & que ſi l'on conſidérait attentivement les ſuites de ce pas téméraire, on en auroit horreur.

Et vous que le ſort a placé dans un rang médiocre ou obſcur, craignez dans vos amours & dans vos alliances, de rechercher des perſonnes plus nobles ou plus riches que vous. Si vous êtes riche, gardez-vous de penſer que l'or ſoit une compenſation de la naiſſance & du rang; ſi vous êtes noble, ne vous imaginez pas que le rang compenſe la richeſſe, la moindre erreur à cet égard peut cauſer le malheur de la vie.





CHAPITRE IV.

Comment un mari doit se conduire pour bien faire conduire sa femme.

SI les maris veulent que les femmes soient fidelles, qu'ils soient eux-mémes fideles à leurs femmes : n'est-ce pas les exhorter tacitement à sortir de leur devoir, que d'en violer soi-même toutes les regles ? Croyez-vous les condamner à la continence par l'exemple de votre débauche, & les attacher uniquement à votre personne par le mépris que vous faites de la leur ? On peut dire qu'un époux infidele ouvre toutes les portes de la galanterie à sa femme, en lui refusant son tribut légitime. Il prête des aiguillons à ses desirs, son absence laisse chez lui l'entrée libre à tous les séducteurs (1),

(1) L'absence d'un mari est assez souvent fatale, & je crois que notre auteur n'a point

& son exemple leur fournit de puissantes raisons dont ils autorisent leurs coupables

---

assez insisté sur ce point. Il a oublié, entr'autres choses, de recommander au mari de n'avoir jamais d'affaires à la cour, ou de procès à solliciter; mais le nombre des époux heureux, par les sollicitations de leurs femmes, lui a peut-être fait regarder le léger accident qui résulte ordinairement de ces sollicitations, comme un cas extraordinaire qu'il est souvent avantageux à un mari de n'avoir point prévu.

En pareil cas bien des maris suivent l'exemple de Galba, qui ayant donné à souper à Mécene, & voyant que les yeux de sa femme étaient d'intelligence avec ceux du ministre d'Auguste, laissa tomber sa tête sur un coussin & fit semblant de dormir; mais un esclave profitant de ce moment pour se saisir des vases qui étoient sur la table, le tira de sa léthargie. Voleur! lui cria-t-il, ne vois-tu pas que je ne dors que pour Mécene?

Phaulius l'Argien poussa plus loin les choses, car il offrit lui-même sa femme au Roi Philippe par ambition; cette conduite est le comble de la bassesse; cependant s'il n'existe plus parmi nous de Roi Philippe, on trouverait encore bien des Phaulius.

sollicitations; mais un mari qui satisfait à son devoir, étouffe son plus puissant

---

Je ne veux point parler davantage de ces hommes sans mœurs, parce qu'ils ne sont dignes que de mépris; mais seulement de ceux dont les moyens de fortune inconnus à eux-mêmes, font ressembler leur maison au palais d'Apollodore, bâti par la magie [*]. Il doit y avoir un grand nombre de ces hommes fortunés dans un gouvernement où il y a beaucoup de principaux magistrats, & où les femmes ont un libre accès pour les solliciter. Elles deviennent nécessairement les organes de toutes les graces, les arbitres de tous les biens; car les hommes en général estiment le plaisir au-dessus de tout, & ne méprisent jamais réellement ce qu'ils aiment. Les Italiens ont couronné le Tasse au capitole, mais c'est à l'Aretin qu'ils ont donné le nom de divin.

Jugez par cette reconnaissance envers les instruments, secondaires de leurs plaisirs du pouvoir que doit avoir sur chacun des hommes une jolie femme qui porte avec elle & dispense à son gré la réalité ou le mensonge du bonheur.

[*] Si l'on veut connaître cet admirable palais, il faut lire Amadis de Gaule.

ennemi, rend ſa femme inſenſible à toutes les douceurs des amants, & lui fait tourner toutes ſes attentions à la paix & à l'intérêt de ſa maiſon (2).

Phriné, quoique défendue par un excellent orateur, aurait perdu ſa cauſe ſi, ouvrant ſa robe, elle n'eût corrompu ſes juges par l'éclat de ſa beauté. L'art de la parure s'eſt bien perfectionné depuis elle, & des gazes légeres, en irritant les deſirs, ne donnent pas la peine à nos belles de découvrir leur ſein. Joignant à ces attraits, que la parure releve, l'avantage de parler avec une facilité inconcevable, elles ſavent bien mieux perſuader que les plus fameux orateurs de la Grece.

(2) En général les nations ſemblent s'accorder aſſez à reſpecter la propriété du mari ſur ſa femme, lorſque la femme elle-même ne réclame pas par ſa conduite contre cette prétendue propriété. Par exemple, il y a un pays, dit Montaigne (c'eſt mon auteur favori), où les vierges montrent à découvert les parties que nous appellons honteuſes, & les mariées les cachent ſoigneuſement. La raiſon de cet uſage eſt, ſelon moi, que chez la vierge les appas ſecrets cherchent des acheteurs, au lieu que chez la femme ils appartiennent au mari,

La bonté & l'attention naturelle des femmes leur font aussi goûter les soins

---

pour elles un pressant aiguillon, un motif bien puissant de s'y opiniâtrer : c'est un beau moyen de se venger de la vaine prééminence que nous nous attribuons sur elles.

On vantait chez une marquise, qui vit encore, les exploits du maréchal de Saxe. Il a vaincu les ennemis de l'état, dit-elle avec fierté, mais il n'a pu vaincre ses passions : toute la France est témoin de ses galanteries ; s'il a défendu nos provinces, j'ai fait peut-être plus, car je lui ai résisté & je l'aimais ; il a gagné des batailles ; & moi, sans verrous & sans grilles, j'ai gardé ma vertu. Ce discours, vraiment digne d'une femme de qualité vertueuse, aurait sans doute produit un grand effet ; mais M. l'évêque de L** sourit, & telle est la corruption de nos jours, que tout le monde parut enchanté de partager ses doutes.

Quoi qu'il en soit, les femmes fidelles à leurs devoirs en sont non seulement plus estimées ; mais aussi plus aimées. Un galant homme ne s'irrite point des refus, il en aime davantage. Une ame généreuse se plaît à admirer la résolution noble & sublime qu'on lui oppose ; telle qui, en lui cédant, n'eût été qu'une mor-

qu'un mari prend de leur plaire, & ces appas les attirent infailliblement à nous, parce que rien ne les oblige de s'en défier ni de l'en défendre; & un cœur qui nous est déjà ouvert par le devoir, se laisse entiérement pénétrer par des soumissions tendres & volontaires.

On sait que la possession éteint le desir; le cœur au comble de ses vœux n'étant plus excité par l'espérance ni la crainte, s'endort parmi les paisibles douceurs de l'hymen, & sa flamme se sent nécessairement de cette nouvelle langueur; nous ne trouvons donc pas étrange que les empressements des amants s'affaiblissent dans les maris; mais aussi ils ne doivent pas imiter ces voyageurs qui tournent le dos à la fontaine où ils viennent de se désaltérer avec autant d'indifférence qu'ils y courraient avec ardeur lorsqu'ils

telle, devient, par ses refus, une divinité; il l'adore auprès du sanctuaire s'il pénétrait jusqu'à l'autel, il finirait peut-être par la profaner avec mépris.

étaient brûlés par la soif (4). Quand on passe tout-à-coup d'une chaleur extrême

(4) La trop grande liberté du mari envers la femme, émousse en peu de temps l'affection & le desir. C'est un grand inconvénient, & Platon, aussi-bien que Licurgue, avoient pris dans leurs loix beaucoup de mesures pour l'éviter. L'utilité du mariage est grande sans doute, la constance est une grande vertu, & l'honneur est une belle chose. mais les plaisirs du mariage sont bien monotones. Licurgue avait ordonné que les époux lacédémoniens ne pourraient se voir qu'à la dérobée & avec les plus grandes précautions, pour n'être pas découverts, & leur fit trouver, par ce moyen, les douces craintes & les illusions délicieuses de l'amour jusques dans le mariage. *Galla, refuses quelquefois tes amants, car un amour qui se nourrit de plaisirs sans mélange de trouble, est bientôt rassasié.*

Dans le mariage il n'y a point d'amour, parce qu'on ne peut aimer où il n'y a point d'obstacles. Les tourments que l'amour cause ont je ne sais quoi de précieux & de desirable comme l'objet qui l'a fait naître. C'est un plaisir attiré par les difficultés, il y faut des contre-temps, des souffrances, car ce ne serait

à la derniere froideur, on fait voir que cette ardente pourſuite qu'on attribuait à l'amour & à l'eſtime, n'était que l'effet du caprice ou de quelque vuë d'intérêt, & une femme n'eſt guere moins indignée de cette nouvelle indifférence, qu'elle n'a été charmée de la premiere ardeur (5); accoutumée à des reſpects & à des hommages, elle ne peut s'en voir ſi-tôt fruſtrée qu'avec un chagrin très-ſenſible; & ne les recevant plus de celui qui

plus amour s'il était ſans flèches & ſans flambeaux. Rien de tout cela ne ſe trouve dans le mariage, cependant un mari doit avoir pour ſa femme tous les égards qui peuvent tenir lieu d'amour ; à Rome, ſi un mari s'abſentoit d'auprès de ſa femme pour toute autre cauſe que les affaires de la république, il ne pouvait en être l'héritier [*].

(5) Je ne ſais pas comment il y a des maris qui peuvent ſoutenir ſans honte l'aſpect accuſateur des beaux yeux qu'ils n'ont point fatigués par le vigoureux exercice d'une nuit officieuſe.

[*] V. Fragm. d'Ulpien, tit. 16, §. 1.

pourroit seul les lui rendre légitimement, elle les accepte quelquefois offerts par des mains criminelles (6). Epargnez-lui, épargnez-vous cette honte, en lui rappellant l'aimable souvenir du passé. Les

(6) Les Dieux, dit Platon [*], nous ont donné un cœur désobéissant & tyrannique qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de ses desirs de soumettre tout à soi; de même celui des femmes ressemble à un monstre glouton & avide qui, si on lui refuse les aliments en sa saison, rugit, impatient & forcené des délais qu'on lui oppose, & soufflant sa rage dans toute l'étendue de leur corps, empêche le sang de circuler dans leurs veines, arrête la respiration, & leur cause mille sortes de maux, jusqu'à ce qu'ayant humé le vin, dont la soif est commune, il s'en soit largement abreuvé & arrosé profondément. Les maris qui veulent rendre leurs femmes fidelles, doivent toujours avoir cette leçon présente, & prendre garde de laisser le monstre enrager.

[*] Vers la fin du Thimée, il s'exprime, à la vérité, en termes différents; mais la délicatesse de notre langue & la politesse de nos manieres nous ont rendu bien plus réservés que Platon.

impressions

impreſſions de l'amour, qui ne s'effacent pas ſi aiſément dans le cœur des femmes, s'y conſervent encore plus long-temps lorſque l'on a le ſoin de ſe parer quelquefois des agréments dont on s'eſt ſervi pour faire naître ces impreſſions charmantes. Défendez-vous donc de cette langueur offenſante qui vient ordinairement s'emparer des amours après le mariage, & renouvellez à votre femme, ſelon l'occaſion, ces marques d'amitié que vous prodiguiez autrefois à votre maîtreſſe (7). Ces aimables retours vous en rendront la poſſeſſion plus douce; & rien ne ſera jamais capable de la faire écar-

(7) Un bon mariage, dit-on, ne doit pas reſſembler à une paſſion amoureuſe; rien n'eſt plus différent, car il arrive tous les jours qu'une femme cede à un homme dont elle ne voudrait pas faire ſon mari, de même qu'un mari entretient au fauxbourg Saint-Denis, ou à la Chauſſée d'Antin, des femmes qu'il ne voudrait pas avoir épouſées. Cela ne doit cependant pas empêcher qu'un mari ne ſoit exact à ſes devoirs, & ceux qui les négligent méritent d'en être punis.

ter de ſon devoir, lorſque l'amour & la raiſon lui ordonneront de le ſuivre avec ſa femme (8). Je lui défends d'avoir pour

(8) Il ſerait contre la nature de l'amour de n'être pas violent, & il ſerait contre la nature de la violence qu'il ne fût pas inconſtant ; d'ailleurs l'inconſtance des femmes paraît, à quelques égards, aſſez pardonnable, car outre l'inclination qui nous porte, comme elles, à la nouveauté, elles peuvent ajouter qu'il y a ſouvent de l'erreur & du mécompte dans le mariage. Il réſulte même de l'éducation myſtérieuſe qu'on leur donne, & dont on leur cache le but, qu'elles font de bonne heure des réflexions profondes dans leſquelles l'imagination ſe portant au-delà de la réalité, les expoſe à de fâcheux retours. Privées de connaître le véritable objet de leurs deſirs, elles s'en repréſentent qui ſont fort au-deſſus de la portée ordinaire. On ſe ſouvient de Jeanne de Naples, qui ayant été trompée ſur ce point, en épouſant ſon premier mari, s'en vengea ſi cruellement, & le fit pendre aux grilles de ſa fenêtre, avec un lacet d'or & de ſoie qu'elle même avait tiſſu : toutes les femmes ne ſont pas reines, mais elles n'en ont pas pour cela moins de reſſentiment.

elle des bontés excessives ; loin d'échauffer son affection conjugale, vous la feriez plutôt refroidir en la fatiguant par des complaisances basses & continuelles. Elle perdroit toutes ses idées de respect & de la supériorité de votre rang ; & lui paroissant si petit, elle ne vous jugeroit pas digne de remplir tout son cœur ; elle en ouvrirait peut-être la porte à ceux qui se présenteraient avec un plus beau mélange de douceur & de gravité ; si vous voyez même que vos complaisances ménagées lui fissent trop présumer de son pouvoir, & qu'elle s'émancipât à prendre de trop grandes libertés, faites

---

Platon, dans ses loix, avait prévu les dangers de pareilles erreurs, & comme un grand philosophe, il avait décidé qu'avant tout mariage les Juges verraient les garçons entiérement nuds ; les Lacédémoniennes, bien plus chastes que nos femmes, voyaient tous les jours, dans une nudité complette, les jeunes gens de Sparte, & craignaient peu de montrer elles-mêmes leurs appas secrets, assez couverts, dit un Sage, de leur seule vertu !

aussi-tôt valoir l'autorité de maître, & ne vous en départez point que vous ne lui ayez fait reconnoître sa dépendance (9), & que vous ne retranchiez

(9) Combien de maris, tout en suivant cette méthode, seraient dans le cas de dire avec Perse :

« O Janus ! que vous étiez heureux d'avoir des » yeux par-devant & par-derriere ! on n'avait » garde de vous faire les cornes ou les oreilles » d'âne, ni de tirer la langue lorsque vous pa- » raissiez » !

Il ne faut jamais, autant qu'il est possible, parler à une femme de contrainte ni d'autorité. Pourquoi la gêner dans ses plaisirs, la priver du bonheur de se croire maîtresse, & de croire être obéie lors même qu'elle suit nos volontés ? Toutes les femmes, du moins en Europe, sont nées impérieuses ; l'idée de domination est leur souverain bien, pourquoi le leur ravir ? Il est si heureux de vivre dans les climats qui permettent de laisser aux femmes un peu d'empire & de liberté, & de communiquer généralement avec elles, où le sexe qui a le plus d'agréments, pare la société, & où les femmes qui se réservent au plaisir d'un seul, servent encore, comme dit Montesquieu, à l'amusement de tous.

à ſon orgueil les honneurs & les ſoumiſſions que vous accordez à ſa modeſtie : elle aimera beaucoup mieux ſe ramener par ſon humble ſageſſe un mari doux & complaiſant, que de vivre parmi les froideurs d'un maître. Les femmes haïſſent ces dominations auſteres, & acceptent avec plaiſir les moyens de les faire changer en ſociété aimable : faites ainſi ſuccéder le mari à l'amant & l'amant au mari, mais que toujours le mari domine.

Le beau ſexe eſt naturellement ennemi de la rigueur & de la violence ; l'amour-propre inſéparable des agréments des femmes, les hommages dont nous leur paraiſſons tributaires, & leur tempérament délicat, leur font regarder comme des monſtres, ceux qui les prennent pour objet de leur barbare fureur (10) ; mal-

(10) Ceux qui ne reſpectent point les femmes ſont effectivement des monſtres ; il n'y a point de baſſeſſe & de vices qu'il ne faille ſuppoſer dans ceux qui portent la fureur juſqu'à les maltraiter ; c'eſt pour le plaiſir qu'elles nous ont été

heur donc à ces indignes maris qui osent porter leurs mains violentes sur elles! ils ne sauroient jamais tirer aucun avantage d'un procédé si inhumain. Oseraient-ils prétendre serrer les nœuds du mariage en l'attaquant par un endroit si sensible? L'affection peut-elle naître des affronts & de la douleur (11)?

---

données, la nature s'offense des cris que nous leur arrachons.

(11) Les premiers Romains avaient droit de vie & de mort sur leurs femmes; mais bientôt ils renoncerent eux-mêmes à ce droit inhumain. Leurs femmes affranchies d'une servitude odieuse les égalerent en vertu, & leurs descendants devinrent les peuples les plus galants de l'univers.

Il y a lieu de croire que ce droit cruel n'avait été établi, dans les commencements de Rome, que parce que leurs femmes étaient des étrangeres, filles & sœurs de leurs ennemis, & qui ne pouvaient être contenues que par la plus grande crainte. Mais le sang des Sabins s'étant mêlé pour toujours à celui de Rome, & ne pouvant plus être distingué, la sévérité de la loi devenait inutile, elle fut anéantie.

Il eſt vrai qu'il n'y a point d'honnête homme qui en vienne à ces extrêmités ; lorſqu'il a lieu de ſe plaindre de ſa femme, il lui marque ſon reſſentiment par des paroles graves & touchantes, & tâche de la faire revenir à elle-même, plutôt en s'en éloignant par un juſte dépit, qu'en lui faiſant ſentir trop vivement ſa préſence ; il peut même réformer ſes habits & ſes dépenſes lorſqu'elle s'obſtine à lui déplaire (12) : cette punition lui eſt des

(12) Oh! ſur ceci je ne ſuis pas de l'avis de l'auteur, c'eſt pouſſer une femme aux dernieres extrêmités que de lui retrancher de ſa parure.

Ce moyen me paraît dangereux & inutile, & ceux qui connaiſſent aſſez peu les femmes pour en faire uſage, feraient bien heureux de ſe réveiller comme ce Romain, dont parle Pline, qui, en dormant, devint aveugle ; ou d'éprouver le ſort de ce fermier-général, ſi connu, qui étant prêt d'appercevoir, il y a trois ans, ſa femme au Coliſée, ſentit s'élever entr'elle & lui d'épais nuages qui lui couvrirent la vue & l'aveuglerent, à l'inſtant même, pour le reſte de ſa vie.

plus ſenſible, & ne l'offenſe pas tant, parce qu'elle ne laiſſe point de traces ni d'images odieuſes après elle, & lui permet de paraître ſe ranger à ſon devoir, plutôt par la raiſon que par la force, ce qui opere plus facilement le changement que l'on ſouhaite d'elle; car les femmes vaines & opiniâtres ne veulent point avouer un maître trop déclaré, & cedent plutôt au dédain de leurs maris qu'à leur rigueur; mais ne laiſſez pas échapper le premier moment de leur repentir : que le vôtre même, touchant les déplaiſirs que vous leur aurez cauſés, faſſe éclater davantage le leur. Votre réconciliation ſera des plus ſinceres, & votre tendreſſe, excitant celle de votre femme, lui arrachera des promeſſes qui vous ſerviront de rempart contre les nouveaux dérangements que vous pouvez craindre.

Cette diſcrete politique a preſque toujours un heureux ſuccès; & s'il ſe trouve quelque femme d'aſſez mauvais eſprit pour en rompre tous les reſ-

ſorts (13), un homme bien ſenſé s'abſtient encore, dans ſon courroux, des emportements que nous venons de condamner : il eſſaie d'autres douceurs & de nouvelles remontrances ; & ſi elle ne s'y rend pas, il lui fait craindre le dernier mépris, ne lui laiſſe que le ſeul néceſſaire, la ſequeſtre dans ſa chambre, & veille exactement ſur ſa conduite. Si après avoir mépriſé ſa bonté elle n'eſt point ſenſible à ſon indignation, qu'elle aime mieux en ſupporter l'économie que reſſentir ſes libéralités, ſouffrir ſes mépris que mériter ſes bonnes graces, & qu'elle s'échappe à travers tous les obſtacles que ſa vigilance lui oppoſe, il faut croire que c'eſt plutôt un diable traveſti qu'une femme, que la ſévérité la rendrait encore pire, & qu'on doit plutôt l'abandonner à ſon mauvais deſtin, que s'affliger de ſes vices. Le monde ſépare alors l'honneur d'un homme de probité, d'avec le nom d'une perſonne

(13) *Il s'en préſentera, gardez-vous d'en douter.*

ſi infâme, plaint ſon mari ſans le moins eſtimer, & regarde une pareille femme comme un monſtre qui déshonore & fait rougir un ſexe doux, ſage, modeſte, ſans répandre aucune tache ſur le nôtre.

Il eſt certain que la plupart des maris outragés ſont eux-mêmes la cauſe de leur malheur; non ſeulement ils regardent leurs femmes avec indifférence dès qu'ils ſont mariés, mais ils dépouillent encore ces beaux dehors & ces ſentiments d'honneur qu'ils ſavaient au moins affecter lorſqu'ils leur faiſaient l'amour, & leur diſcours ni leur perſonne ne ſe ſentent plus d'aucune politeſſe.

Souhaitez-vous que votre épouſe ſoit honnête femme, ſoyez vous-même honnête homme (14), ne faites rien de bas,

(14) Il eſt une vérité dont il faut convenir, c'eſt qu'il n'y a guere de mari qui ne craigne plus de voir ſa femme manquer de fidélité, que de la voir manquer de probité, & qui n'aimât mieux qu'elle fût méchante & injuſte, que ſi elle était auſſi peu chaſte que lui-même. Quel odieux égoïſme! Nous & nos

d'injuſte ni d'impie ; que toutes vos actions partent, ou du moins ſemblent partir d'un cœur vraiment droit & religieux : quand même, par ces vertus, vous n'inſpireriez pas de l'amour à votre femme, il eſt toujours certain que vous attirerez ſon eſtime ; & l'eſtime eſt plus que ſuffiſante pour vous faire conſerver vos droits. La femme même toujours avide de reſpects & de louanges, & facile à recevoir les impreſſions de l'exemple, prend inſenſiblement les ſentiments vertueux qui ſont honorer & eſtimer ſon mari de tous les honnêtes gens, ou du moins elle cache ſes défauts dont elle voit la difformité dans la probité de ſon époux ; ainſi prévenue par l'idée avantageuſe que le mérite de ſon mari lui at-

---

femmes ſommes capables de mille fautes plus dangereuſes encore que celles de la volupté, & qui n'ont pas, comme elles, leur excuſe dans l'heureux attrait du plaiſir ; mais nous avons créé des vertus & des vices ſelon notre intérêt.

tache, enchaînée par l'image de la honte dont elle ſe couvrirait, en ne répondant à ſes vertus que par des vices; & combattue par la force des exemples, elle fléchit ſans peine ſous un joug que le devoir lui impoſe : mais quels nobles ſentiments peut inſpirer à une femme un homme libertin (15) ? Quel reſpect conſervera-t-elle pour un mari qui ne reſpecte rien, qui ſe ravale & ſe déshonore tous les jours par des actions baſſes & indignes ? Les uns ne fréquentent que les ſociétés les plus dangereuſes, lorgnent au ſpectacle les femmes les plus affichées, & leur

---

(15) Hélas ! cela eſt bien mal, mais nous ſommes ſi ſujets à la tentation, & j'en atteſte ſaint Auguſtin [*]. C'eſt une grande queſtion, dit-il, de ſavoir ſi les femmes, au jugement dernier, reſſuſciteront en leur ſexe, car il ſerait à craindre qu'elles ne parvinſſent à nous tenter encore à la face de Dieu même. Il était ardent & bouillant, ce dévot Africain ; ce n'était pas du lait qui coulait dans ſes veines, c'était du vitriol, du ſalpêtre.

[*] *De civitate Dei*, l. 22, chap. 17.

parlent en ſortant, même aux yeux de leurs femmes : bel exemple pour les exciter au reſpect & à la continence (16) ! Les autres, fourbes & injuſtes, toujours prêts de chercher & de ſaiſir l'occaſion de nuire ou d'abuſer de la bonne foi de quiconque ſe confie à eux, ne reconnoiſſent d'autres loix que celles de leur intérêt, & trahiſſent leurs meilleurs amis pour s'élever ſur leur ruine : bel exemple pour porter une femme à garder la fidélité, à écouter la voix de la religion, & à refuſer ſes mains aux préſents qu'on lui offre pour la tenter (17).

Il ſemble que la raiſon s'offenſe de ce que le monde a attaché l'honneur d'un

---

(16) Ici la morale de notre auteur dégénere un peu en ſermon, j'en ſuis fâché pour eux, qu'elle regarde.

(17) « Le jeu, la jupe & l'amour des plaiſirs,
» Sont les reſſorts que cupidon emploie ;
» De leur boutique il ſort, chez les Français,
» Plus de cocus, que du cheval de Troie
» Il ne ſortit de héros autrefois ».

Contes de LA FONTAINE.

mari à la conduite de sa femme, paraissant ridicule qu'il soit puni pour ce qui se passe contre son propre intérêt & sans qu'il ait été consulté.

« Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme :
» Si nos femmes sans nous font un commerce infâme
» Il faut que tout le mal tombe sur notre dos ;
» Elles font la sottise & nous sommes les sots.

Mais c'est avec un juste fondement qu'on a introduit cette maxime dans le monde, parce qu'il est vrai que ces infortunés sont complices des fautes de leurs femmes; la trahison est si noire, qu'elles n'en seraient jamais capables si leurs maris ne se faisaient mépriser; ne voyant rien en eux qui ne démente les hautes idées qu'on leur a voulu donner du caractere des hommes, elles se laissent frapper par des qualités plus éminentes (18);

(18) Les femmes ont en général une intelligence très-active, &, pour ainsi dire, un instinct naturel qui leur fait remarquer très-promptement ce que les hommes ont de qualités aimables ou estimables, & ce qu'ils ont

de là vient que le mari méprisé, comme indigne du bien qu'il possede, est réputé sot & infame ; car il n'y a qu'une femme entiérement perdue qui puisse préférer un étranger à son mari revêtu de toutes les qualités qui composent un honnête homme.

Il est une certaine parure que la bienséance exige toujours d'un mari, soit qu'il vive à la ville ou à la campagne. Les ornements qu'il a employés pour plaire à sa femme, sont encore nécessaires pour se la conserver. Quand on fait succéder à un air propre & galant un dehors crasseux & rustique, on court risque de faire succéder aussi le dégoût à la tendresse :

---

de ridicule ou de défectueux; c'est parce qu'elles sont des juges éclairés en cette partie, que les cocus sont bernés & méprisés, & c'est le desir d'obtenir le suffrage des femmes qui établit la galanterie, laquelle, sans avoir tous les dangers de l'amour, en est la vive image, & serait la conciliation la plus naturelle entre le plaisir & les mœurs, si l'attrait du plaisir n'était pas trop violent pour ne pas entraîner bientôt tout le reste.

il eſt donc néceſſaire de maintenir toujours ſa perſonne dans un état qui ne faſſe point détourner les yeux d'une femme, de peur qu'elle ne les arrête ſur des objets plus agréables (19).

Nous ne ſaurions douter que la pudeur ne ſoit le plus fort appui de la vertu des femmes ; le mariage leur en fait perdre une partie, & il y a des maris aſſez indiſcrets pour travailler à leur faire perdre le reſte, ſoit par des paroles & des entretiens trop libres, ſoit par des indé-

(19) Une Italienne, dans une brochure contre les maris, a dit :

« Si belle & délicate que ſoit une dame,
» elle ne ſaurait s'offenſer ouvertement des
» ſoins que lui rend ſon mari, ni de la
» paſſion qu'elle lui inſpire, elle doit même
» en être flattée. Plutarque parle d'un monſtre
» amoureux d'une belle femme, d'un oiſon
» qui pourſuivait une petite fille, & d'un bélier
» qui ſervait Glaucia la chanteuſe. Un poëte
» charmant a vanté les amours d'un âne pour
» une femme guerriere ; enfin l'on voit tous
» les jours des magots furieuſement épris de
» l'amour des femmes ».

cences où ils les accoutument (20); un honnête homme ſe met également au-

(20) Il faut, diſait un philoſophe, ſe conduire avec ſa femme *chaſtement*, avec ſa maîtreſſe *luxurieuſement*. Il faut, dit auſſi Ariſtote, toucher ſa femme prudemment & ſévérement, de peur qu'en la chatouillant trop laſcivement, le plaiſir ne la faſſe ſortir des bornes de la raiſon.

Je m'accommoderais de ce précepte, ſi ma femme était une de ces matrones qui ont en tout lieu l'extérieur impoſant de Minerve, ou le maintien reſpectable de la mere d's dieux; mais ſi elle avait en partage le ſourire de Vénus & l'aimable folie des Graces, je *voudrais* lui faire approuver des uſages différents. J'aime les Pithagoriciens qui diſaient qu'une femme qui ſe couche auprès d'un homme doit, avec ſes habits, dépouiller la pudeur & la reprendre auſſi-tôt qu'elle ſe leve [*]. Mais le ſyſtême d'Ariſtote a prévalu, & le mari & la femme ſortent rarement l'un à l'égard de l'autre de je ne ſais quelle décence, qui, ſelon moi, reſſemble fort à la contrainte.

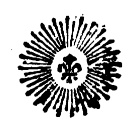
[*] Ils tenaient cette maxime de Théano, fameuſe Pithagoricienne & femme de Pithagore, qui devoit être fort agréable au lit.

deſſus de ces deux vices ; il épargne aux oreilles pudiques de ſa femme tous les diſcours qui en peuvent offenſer la chaſteté, & uſe du mariage ſans en abuſer. Les Perſes appelloient leurs femmes à leurs feſtins; mais dès que le vin commençoit d'altérer leur raiſon, & qu'ils ſentaient échapper leur retenue, ils les renvoyaient, & mandaient à leurs places des courtiſannes ou des eſclaves (21); ils comprenoient que la pureté du lit nuptial abhorre les pratiques de la dé-

(21) Si les Perſes échauffés par le vin, congédiaient leurs femmes pour ne pas manquer de retenue devant elles, ainſi que font encore aujourd'hui les Anglais à la fin du repas, il ne pouvait y avoir que les citoyens d'une grande richeſſe qui puſſent faire venir alors des courtiſannes ou des eſclaves pour partager leurs orgies. Il faut imiter leur décence vis-à-vis de nos femmes, mais éviter les débauches qui pourraient nous contraindre à les éloigner de nous. Il n'eſt point de plaiſir ſans elles, & le champagne n'a plus d'attrait quand elles ceſſent de le verſer.

bauche : imitons leur ſage conduite ; exigeons ſeulement d'une femme ce que le devoir nous permet d'exiger, nous laiſſerons dans ſon cœur aſſez de modeſtie pour qu'elle s'effraie à l'aſpect du vice, & la pudeur ne lui permettra jamais de s'expoſer pour un étranger à des rougeurs dont par reſpect ſon mari ne l'aura pas affranchie.

C'eſt ainſi qu'un mari doit être pour rendre ſa femme fidelle aux loix de l'honneur conjugal ; offrons-lui encore des moyens pour le mieux conduire à l'honnête fin qu'il ſe propoſe.





LE SATRAPE BASSAN.

ANECDOTE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Zulmis & Sélim.

IL y avait à Perſépolis une jeune fille de la plus aimable figure, nommée Zulmis; on remarquait ſur-tout en elle les graces & la vivacité qui relevent les moindres attraits, & plaiſent mieux encore que la beauté. Sélim, prince arabe, la vit dans un voyage qu'il fit à Perſépolis; il était jeune comme elle; il avait la figure la plus noble, l'eſprit vif & naturel, & cette élégance de parure qui plaît & ſéduit dès la premiere vue. Sélim était l'objet des ragards attirants de toutes les jolies femmes de Perſépolis, qui étaient alors fort coquettes; mais la jeune

Zulmis fixa tous ses vœux. Que de soins & d'empressements il employa pour lui plaire !

La belle Zulmis, toujours sous les yeux de sa mere, la dévote Azora, voyait rarement le prince ; & c'était toujours dans les lieux d'assemblée où se réunissaient les gens riches de Persépolis; mais elle sentait en sa présence, un trouble involontaire, & ce trouble était excité par l'amour.

CHAPITRE II.

Les démarches.

SÉLIM employait inutilement ses esclaves pour trouver un moyen de s'introduire dans la maison d'Azora ; il avait déjà réussi à faire parvenir à Zulmis les fleurs les plus rares & les parfums précieux de l'Arabie ; elle en faisait usage & mettait les fleurs dans son sein ; Sélim le remarquait, il se trou-

vait heureux & desirait davantage ; cependant jamais il ne lui eût été possible d'obtenir rien de plus, si Zulmis qui recevait ses lettres, & avait la prudence si naturelle aux jeunes Persanes de les brûler toujours & de n'y répondre jamais, ne s'était trouvée sur son passage une nuit qu'il rodait autour de la maison & s'occupait des moyens d'entrer par une fenêtre jusques dans la chambre où il la croyait endormie. -- Prince, lui dit-elle, j'ai voulu vous prévenir, il serait bien difficile d'ouvrir cette fenêtre en-dehors de la maison ; elle est ouverte, l'échelle est fortement attachée, hâtez-vous de me suivre ; mais craignons d'être surpris, ma mere & ses femmes reposent assez près, le moindre bruit pourroit les réveiller.



CHAPITRE III.

Le Mage.

MALGRÉ toutes leurs précautions, & quoique Sélim eût laissé ses brodequins sur la fenêtre, Azora entendit marcher; elle allait sonner ses femmes lorsque Zulmis l'entendit à son tour: elle fit un grand cri. Sélim interdit était prêt à s'enfuir. Restez, lui dit-elle tout bas. Elle court à la chambre de sa mere, & l'embrasse en tremblant : je l'ai vu, s'écriait-elle, il était beau comme la fleur nouvelle, plus grand qu'un homme, & léger comme les vents : n'en doutons point, c'est ce mage respectable, objet de nos regrets & de vos prieres. Et quelle forme avait-il? — Celle d'un grand chien blanc.

Or vous saurez qu'à Persépolis on croit à la métempsycose, & qu'il y a une tradition conservée parmi les dévotes, par laquelle on suppose que les

animaux qui ont reçu l'ame des mortels, reviennent dans les lieux que ceux-ci avaient coutume de fréquenter pendant leur premiere vie ; mais les esprits-forts de ce pays-là, combattant depuis long temps cette croyance, & la traitant publiquement de superstition folle, les dévotes d'un certain rang dissimulent leur opinion. -- O ma chere fille, dit Azora à Zulmis, n'en doutons point, c'est lui ; c'est ce mage respectable qui édifiait mon cœur & prenait tant d'intérêt à votre éducation ; il revient sans doute m'apporter les consolations dont j'ai tant de besoin : ne faites point de bruit, retirez-vous, peut-être aussi le verrai-je !.... Or ce mage, mort depuis un an, passait dans l'esprit des mondaines & des femmes médisantes, pour avoir été l'amant d'Azora.

Zulmis revenue près de Sélim, ne tarda pas à le rassurer ; nous n'avons plus rien à craindre, dit-elle, maman m'entretenait depuis un mois de l'espoir qu'elle avait de revoir son mage, & des

ombres

ombres qui étaient ainsi apparues à leurs parents & à leurs amis ; je lui ai fait croire que vous étiez un revenant. Bientôt tous deux se livrerent uniquement à l'amour qui avait conduit Sélim & qui enhardissait la charmante Zulmis. Il n'est point de barriere que ce dieu ne franchisse, il n'est point de douleur qu'il ne rende agréable ; cependant au milieu de ses emportements, la jeune amante, qui lui faisait son premier sacrifice, ne put s'empêcher de jeter un cri & de répandre des pleurs, qui bientôt se confondirent avec les larmes brûlantes du plaisir. A ce cri l'inquiete Azora croit que l'ombre qu'elle chérit est présente à sa fille ; elle se leve, elle accourt, la porte va s'ouvrir. Sélim qui l'entend, donne un baiser rapide à son amante éperdue, & s'enfuit par la fenêtre. Azora dans les ténebres, ne put appercevoir que la blancheur de sa robe ; elle lui tendait les bras. Quoi ! ne pourrai-je le voir encore ? Chere ombre, disait-elle, pourquoi me fuyez-vous ?

CHAPITRE IV.

Les déclarations.

L'INTRIGUE de Sélim & de Zulmis se prolongeait, & l'amour inventif leur procura des moyens plus aisés de se voir ! Zulmis en était devenue plus aimable ; elle fut l'objet du culte de tous les hommes qui se piquent de galanterie à Persépolis. Plus de vingt époux se présenterent & furent dédaignés. Quoiqu'elle fût d'une famille noble dans la Perse, elle ne pouvait aspirer à épouser le Prince ; mais elle voulait du moins n'en épouser jamais d'autre ; projet insensé d'un cœur trop amoureux, qui ne connaissait point encore le monde & ses usages. Elle était riche ; un satrape fit faire le calcul de ses biens, & la demanda en mariage. La famille de Zulmis trouva le parti sortable, & déclara ses intentions. Zulmis jura qu'elle n'obéirait point ; elle

jura au ſatrape qu'elle ne l'aimerait jamais ; elle fut juſqu'à lui avouer qu'elle aimait le beau prince Sélim, & qu'elle s'en croyait aimée ; qu'enfin ſi elle était mariée contre ſa volonté, elle ferait à l'homme mépriſable qui la rechercherait encore après un pareil aveu, le plus ſanglant affront dont on eût vu l'exemple en la perſonne d'un homme de robe. Elle pleura devant lui, s'arracha les cheveux; mais le front endurci du ſatrape ne ſavait point rougir : il ne fut point ému, & il lui dit en ſouriant tranquillement, que malgré tout il l'épouſerait; que ſi l'on n'aimait pas ſon mari, il fallait aimer ſon devoir, & qu'un homme de ſon état ſavait être le maître de ſa femme, ce qui ne ſe vérifia pas entiérement.



CHAPITRE V.

Les usages.

ZULMIS, après bien des efforts inutiles, finit par aimer mieux être traînée aux autels pour y jurer d'aimer celui qu'elle regardait comme le plus vil des humains, que d'abjurer sur ces autels le monde & son amour, & d'être ensevelie vivante dans un vaste tombeau, sous le prétexte d'y servir le grand Dieu; car c'est la coutume à Persépolis de proposer aux jeunes beautés, qui veulent avoir une volonté, l'alternative de deux serments, dont elles ne doivent pas connaître l'étendue; le moins rigoureux n'est souvent qu'un parjure, & l'autre est toujours un blasphême contre la nature & l'humanité.

Mais par qui croyez-vous que fut donné à Zulmis le conseil de recevoir un mari odieux? Ce fut Sélim lui-même

qui lui allégua à ce ſujet des raiſonnements qui étaient alors fort uſités parmi les gens de Perſépolis, qui traita l'héroïſme de ſa réſiſtance & la ſincérité de ſon aveu, d'enfantillage dangereux ; il lui montra la néceſſité qu'une femme eût ce qu'on appelle un état, lui dit que le mariage était un attrait de plus pour un amant, & lui fit craindre de n'être plus aimée, ſi elle ne ſe mariait pas : il chaſſa enfin de l'eſprit de ſa maîtreſſe tout ce qu'on appellait dans le monde des préjugés.

Le ſatrape ſe nommait Baſſan, ſon frere était ſatrape, ſon pere l'avait été, ſon aïeul l'était auſſi, & l'un des enfants qu'il aurait de Zulmis devait l'être un jour ; car c'eſt un principe à Perſépolis que la ſcience des ſatrapes eſt héréditaire.

Il n'était pas vieux encore ; il voulut poſſéder Zulmis le jour même de ſon mariage, & fut tout étonné de lui entendre dire qu'auparavant il fallait plaire. J'ignore ſi les loix de la Perſe autoriſent

un satrape à violer sa femme en pareil cas, mais il le tenta vainement. Ses efforts, en le faisant abhorrer davantage, donnerent à Zulmis plus de moyens de résister.

Il la menaça le jour même de la faire renfermer pour se venger de ses mépris; en effet, au bout de six mois, il prit prétexte d'une entrevue qu'elle eut seule avec le prince, pour demander contr'elle un mandement du grand roi; mais Zulmis fut protégée, & cela fit quelque bruit.

La fiere Zulmis, pour éviter à l'avenir de semblables chagrins, se vit réduite à flatter son tyran. Une jolie femme a des moyens aisés pour endormir la bête féroce qu'elle ne peut apprivoiser tout-à-fait; elle s'en servit: elle l'appella en public son cher ami, elle laissa même échapper quelques baisers, qui peut-être reculerent de honte à l'aspect d'un front pâle & ridé, mais qui flattent toujours un mari. Tels étaient les usages.



CHAPITRE VI.

Le portrait.

Vous ne connaiſſez pas bien le prince Sélim : vous le croyez tendre, complaiſant & doux ; il était tel en effet quand Zulmis le connut ; mais un certain ton & de certaines manieres qui régnaient alors à Perſépolis, l'avaient entiérement gâté. Sa bouche ne ſouriait plus que du ſourire de l'ironie ; il parlait avec une vivacité ou une négligence étudiées, qui donnaient à ſes diſcours les plus ſérieux, l'air de l'inconſéquence ; il diſait toujours le contraire de ce qu'il penſait, & ſe plaiſait à faire voir qu'il ne diſait pas la vérité ; il affectait un mépris général pour les femmes ; il rapetiſſait les choſes les plus dignes d'attention, par la maniere dont il en parlait, & il s'en faiſait un mérite. Il était vain, impérieux ; ſon viſage autrefois ſi

rempli de graces, était déformé par l'empreinte du vice; & le desir de corrompre ou d'humilier les femmes qu'il n'aimait pas, avait blazé son cœur sur celles qu'il aurait aimées. Ses dettes, les scenes qu'il avait avec ses créanciers, l'embarras de se procurer de nouvelles ressources pour soutenir une dépense considérable, lui donnaient des moments affreux de tristesse & d'humeur.

Il conservait Zulmis, parce qu'un Sultan n'aime point à perdre une esclave jolie; il la garde encore après l'avoir bannie de son cœur, pour l'empêcher de passer en d'autres mains: d'ailleurs elle l'aimait si passionnément, qu'il y aurait eu de la cruauté de s'en défaire; mais il se plaisait à dire qu'il ne l'aimait point, qu'elle était folle de lui, à raconter le détail de son intrigue avec elle, à badiner avec d'autres femmes sur la description de ses appas secrets, & à se faire un mérite auprès d'elles de la leur sacrifier, car les femmes de Persépolis,

aveugles ſur elles-mêmes, veulent des ſacrifices pendant qu'on les idolâtre, ſans ſonger qu'à leur tour elles deviendront victimes.

CHAPITRE VII.

Le Satrape.

ZULMIS était malheureuſe par ſon mari & par ſon amant; après avoir parlé du caractere & des mœurs de ce dernier, voyons quelle était la maniere de vivre du ſatrape.

Il s'occupait rarement de ſon état, mais beaucoup de ſon revenu; il faiſait ſans ceſſe à ſes voiſins, à ſes ouvriers, à ſes parents même, des procès qu'il était toujours ſûr de gagner: guerre la plus cruelle & la plus condamnable de toutes, parce qu'elle réunit la lâcheté à tous les autres vices qui peuvent avilir les humains. Il abuſait des dépenſes ou des beſoins de ceux qui, comme Sélim, avaient des

créanciers, & faisait valoir de petites sommes d'argent à un gros intérêt par des agioteurs logés dans les greniers de Persépolis. Toutes les passions cheres à l'humanité, prenaient un caractere lâche & flétrissant, en s'emparant de lui; il allait souvent chez une femme qui lui vendait, pour quelques pieces d'argent, la résistance & la défaite de quelques jeunes enfants dont elle avait tenté la misere ou empoisonné le cœur, ou bien chez ces filles discretes qui savent rappeller, par les efforts du vice, la volupté qui veut fuir un homme si peu digne de ses présents. Et sur quoi prenait-il les petites dépenses qu'entraînait ce desir effréné d'une ombre de plaisir? C'était sur la parure de Zulmis, sur les choses nécessaires à cette femme aimable.



CHAPITRE VIII.

Voyage de Zulmis.

SÉLIM pourſuivi trop vivement par ſes créanciers, partit pour ſon pays, & fut ſix mois ſans écrire à l'infortunée Zulmis ; elle en devint malade. Pour comble de malheur, ſon mari ayant découvert le ſujet de ſes chagrins, redoubla les perſécutions que depuis deux ans il lui faiſait éprouver : elle ne put ſupporter ſon ſort & réſolut d'aller trouver ſon amant, de regagner ſon cœur, ou de mourir à ſes yeux de honte & de regrets.

Elle accomplit ſon deſſein, & ſe vengea du moins de ſon mari autant que le peut une femme : la nature & les loix ne lui ont laiſſé d'autres armes que le dédain & les pleurs ; elle garda ſes pleurs pour attendrir ſon amant, & couvrit le ſatrape de mépris & de ridicule.

Le départ de Zulmis fixa tous les yeux sur lui, & il devint la fable de Perſépolis.

Sélim éloigné des mauvaiſes connoiſſances qui, depuis quelques années, avaient changé ſon cœur & perverti toutes ſes inclinations, redevint un moment amoureux, ou crut l'être : elle crut retrouver les inſtants délicieux de ſon amour naiſſant ; mais ſa taille s'étant bientôt épaiſſie, Sélim s'ennuya d'elle ; & ſans s'embarraſſer des ſuites que ſa groſſeſſe pourrait avoir, il retourna en Perſe : elle n'en fut point prévenue. Le cruel l'abandonna, ſans lui laiſſer le moindre appui, dans un village de l'Arabie.

CHAPITRE IX.

Son retour à Perſépolis.

QU'IL eſt affreux d'être abandonnée par l'objet que l'on aime ! Les traits déchirants qui partent d'une main chérie,

nous bleſſent doublement ! Zulmis ayant réſolu de ne revoir jamais le perfide Sélim, & ne lui reſtant parmi des étrangers que ſon malheur & ſes larmes, elle revint à Perſépolis, au ſein de ſa famille ; elle avait été de bonne heure d'un caractere décidé & capable de tout entreprendre.

Un jour que le pere de Zulmis, qui voyait quelquefois ſon gendre par cérémonie, attendait ce dernier à dîner, Zulmis, dont on ignorait le retour en Perſe, ſe préſente vers l'heure où l'on devait ſe mettre à table ; Baſſan n'était point encore arrivé. Peignez-vous la ſurpriſe de tous les convives, qui ce jour-là étaient en grand nombre. Son front ne rougit point de honte, & ſes yeux remplis de larmes, ne craignirent point la rencontre de ceux de ſes parents. A peine fut-elle entrée, qu'elle dit à ſon pere qu'après avoir été obligée de s'expatrier pour fuir l'époux qu'elle avait reçu de lui, ſon devoir lui commandait de ſe rapprocher de ſes parents, au moment où elle allait leur donner un héritier ;

ſon pere la repouſſant avec une froideur inhumaine & plus cruelle que la colere, elle ſe tourne vers ſa mere, la diſcrete Azora, qui s'apprêtait à lui faire un grand diſcours, lorſque l'infortunée Zulmis, accablée par l'effort qu'elle venait de faire, s'évanouit dans ſes bras : on l'emporta ſans connaiſſance dans une chambre voiſine.

CHAPITRE X.

Les embarras.

L'ARRIVÉE de Baſſan obligea Azora de quitter ſa fille ; cette derniere reſta ſeule avec les eſclaves. Les perſonnages les plus graves de la compagnie étaient dans un grand embarras ; ils prirent tous les ménagements qu'ils crurent néceſſaires pour annoncer au ſatrape le retour de ſa femme, & pour le préparer à la voir ; mais il fut impoſſible d'appercevoir, ſur ſon viſage inanimé, ni ſur-

prise ni colere. On s'attacha à lui faire croire qu'il était convenable qu'il endurât paisiblement son malheur ; on lui observa que les écarts de son épouse, trop jeune & trop étourdie pour sentir la conséquence de ce qu'elle faisait, étaient déjà malheureusement connus ; qu'ainsi le parti le meilleur était celui de la douceur & de l'indifférence. On employa pour le consoler les raisons les plus ingénieuses, les plus dignes de la bonne compagnie de Persépolis, mais il n'en fallait pas tant pour le persuader. Son avarice était plus forte que l'éloquence des amis de son beau-pere, & il se réjouissait en secret de la naissance d'un enfant étranger qui devait perpétuer dans ses mains la jouissance de toute la fortune de sa femme, & dont l'adoption condamnerait à jamais cette femme, qu'il aimait à tyranniser, au plus dur esclavage (1).

(1) Comme la persécution est un des plus grands plaisirs des ames viles, elles sont toujours sensibles à la suite de ceux qui sont l'objet de ce plaisir criminel.

Le voyant si calme & si tranquille, chacun lui fit compliment sur cette prudence naturelle aux interpretes des loix, sur cette philosophie particuliere à leur état, qui les met au-dessus des événements que les autres hommes ne sauraient endurer sans haine & sans colere; on ajouta de belles raisons pour excuser Zulmis & faire voir qu'il y avait, dans ses aventures, des circonstances particulieres qui la rendaient moins condamnable, on voulut même faire l'apologie de son retour : on allait la chercher dans la chambre où elle avait été transportée pendant son évanouissement, mais les femmes vinrent avertir qu'on pouvait se mettre à table sans l'attendre, & qu'elle était remontée malgré elles dans sa voiture pour se rendre à l'hôtel de Bassan.

Cette incursion déconcerta un peu le satrape; il ne put empêcher que l'on ne vît dans sa physionomie combien il était embarrassé, & la crainte qu'il avait que sa femme ne s'emparât, pour s'enfuir une seconde fois, des métaux, des bi-

joux & des ornements héréditaires dont il repaît ses yeux avares dans la solitude enfumée de son cabinet. Les ressorts à secret & les serrures de combinaison ne suffisaient point à le rassurer.

CHAPITRE XI.

Le pere.

A PEINE eut-on levé le dessert, que pressé de retourner à la garde de ses trésors, il se hâta de déclarer à tout le monde qu'il pardonnait de bon cœur à Zulmis tous ses égarements en faveur de sa jeunesse, & qu'il allait la rejoindre.

Zulmis était assez punie par tout ce qu'elle avait éprouvé, & par l'humiliation de son retour; il la trouva dans le lit conjugal, presque mourante, entre les mains des accoucheurs & des femmes. Contemplant sans émotion ce spectacle, dont il n'avait point fait les premiers frais, il recommanda sur-tout de veiller à la conservation de l'enfant.

Cet enfant eſt devenu l'unique objet de l'amour de ſa mere; depuis qu'elle l'a vu, elle connaît tous les devoirs qu'impoſe la nature; elle pleure avec lui, & les erreurs de ſa vie & les malheurs de ſon hymen; il ſera bien élevé, car elle eſt maintenant auſſi ſage que ſpirituelle; elle cherche à racheter l'eſtime générale par ſa modeſtie & ſa patience; & ſi elle pouvait changer de mari, elle deviendrait peut-être la femme la plus digne de reſpect & de l'amitié des honnêtes gens.





CHAPITRE V.

Moyens généraux pour engager les Femmes à être fidelles.

PRESQUE toutes les femmes ont la langue indiſcrete ; ce défaut vient de leur ignorance, qui ne leur donne pas la liberté de choiſir les matieres dans le diſcours, & les oblige de ſoutenir leur longue converſation par tout ce qui ſe trouve dans leur petit fonds. C'eſt pourquoi le ſecret ſe préſente ſi ſouvent à leur bouche, qu'elles ne peuvent guere ſe défendre de le produire (1) ; cepen-

(1) Les femmes feraient moins indiſcretes, ſi toutes étaient obligées de racheter leur indiſcrétion au même prix que fit Martia, femme de Fulvius, favori d'Auguſte. Son mari étant venu lui dire qu'il était tombé en la diſgrace de l'empereur, pour avoir laiſſé éclater un ſecret important, & qu'il était réſolu de ſe tuer ; elle lui répondit : *tu as raiſon, puiſqu'ayant éprou-*

dant elles laiſſent rarement échapper celui de leur commerce galant, ce qui nous prouve qu'elles en connaiſſent l'horreur & les dangers, & qu'elles ne s'y engagent que ſous les loix du ſilence: il ſera donc à propos que vous faſſiez entendre à votre femme, lorſque l'occaſion le permettra, qu'il n'y a point d'amant aſſez diſcret pour taire long temps les faveurs qu'il reçoit de ſa maîtreſſe (2),

---

vé ſouvent l'intempérance de ma langue, tu t'es confié à moi; mais je dois mourir la premiere, & à l'inſtant même elle ſe poignarda. *Voyez* Plutarque, chap. 9 de la traduction d'Amiot.

(2) Il eſt vrai qu'il y a des hommes injuſtes, qui après avoir réduit des femmes adorables à trahir leurs devoirs, agiſſent comme ces tyrans qui, ayant corrompu leurs ſujets pour en faire des traîtres, & après s'en être ſervis & avoir profité de leur aviliſſement, les puniſſent cruellement, comme s'ils diminuaient par-là le blâme & l'horreur que méritent la trahiſon. Cette ſeule penſée ſerait capable de rendre une femme fidelle, ſi ſon ſexe n'était pas expoſé à trop d'attaques ſupérieures à ſes forces, & qui doivent triompher naturellement de ſa fragilité.

& que telle croit ſon intrigue bien ſecrete, qui eſt le ſujet des gazettes médiſantes & l'objet de l'averſion publique. En effet les amants penſent dérober la gloire à leurs efforts, lorſqu'ils en cachent le ſuccès & eſtiment leur triomphe imparfait, s'ils ne le rendent public; il y a tant d'exemples d'une pareille indiſcrétion, & les femmes en ſont ſi perſuadées, qu'elles profitent volontiers de l'avis qu'on leur donne indirectement de ne s'y point expoſer. Mais ſur quel fondement oſeraient-elles condamner un favori au ſilence? Après avoir proſcrit leur honneur & leur vertu par la plus lâche trahiſon, veulent-elles encore du reſpect & de la bonne foi? Lorſqu'elles ont tout donné, on ne leur doit plus rien (3), & leurs faveurs ſont toujours

(3) Il me ſemble au contraire que plus elles donnent, plus on leur doit; une femme qui trahit ſes devoirs, peut être mépriſable pour tout le monde, excepté ſes amants. Quiconque abuſe de la foibleſſe qu'une femme a eue pour lui, & ne redouble pas à ſon égard de reſ-

des ingrats, parce qu'elles détruisent tout ce qui mérite de la reconnaissance. Que votre femme sache encore qu'il y a des hommes assez méchants pour se vanter faussement aux dépens de l'honneur des dames, lorsqu'ils peuvent autoriser leurs mensonges par la plus légere apparence, & que les femmes les plus sages sont exposées à des calomnies atroces, dès qu'elles souffrent des assiduités.

Pour combattre le vice avec succès, il faut le combattre contre les maximes générales qui en exagerent les excès, & multiplient le nombre de ses esclaves. Il est ridicule de vouloir contraindre à fuir ce qu'on fait voir suivi par tout le monde: on ne se met guere en peine de résister

---

pect & d'attention, est un cœur perverti, où il ne réside plus d'honneur ni de sensibilité; c'est une espece de monstre social, qui ne doit plus trouver de commerce que parmi les femmes perdues, & qui, s'il ne trouvoit pas tôt ou tard une punition longue & douloureuse, dans les suites des désordres qu'entraine la corruption des mœurs, devrait être étouffé.

à un vainqueur qui soumet tout (4); & il semble même que ce n'est pas s'égarer que de suivre la route la plus fréquentée. Ainsi au lieu de croire toutes les femmes capables de la derniere faiblesse, faites souvent connaître à la vôtre la bonne opinion que vous avez de leur sagesse; appuyez cette créance par la raison & les exemples dont vous ne sauriez manquer (5), & que l'infidélité vous paraisse trop noire pour la croire com-

(4) On a mis ces deux vers au bas du portrait de l'amour :

« Qui que tu sois, connais ton maître,
» Il le fut, il l'est, ou doit l'être ».

VOLTAIRE.

L'abbé Terray avait placé dans sa galerie, à côté de son portrait, un petit amour de marbre, qui perçait, avec un dard, le cœur d'un satyre, avec cette devise: *Omnia vincit amor.*

(5) Sainte Pélagie se précipita dans la riviere avec sa mere & ses sœurs, pour éviter la violence de quelques soldats; sainte Sophonie se tua pour se soustraire aux poursuites de l'empereur Maxence, qui en voulait à sa virginité.

mune : applaudiſſez aux légiſlateurs qui ont fait des loix ſi ſéveres contre elle (6), & qui excuſent la plus cruelle vengeance que le mari en prend dans ſa colere (7),

---

Elles ne reſſemblaient pas à cette none, qui, voyant le beau Monroſe, s'écriait :

« Ah ! que n'était-il là,
» Dieu paternel, quand on nous viola » !

VOLTAIRE.

Et encore moins à cette femme de Toulouſe qui, ayant paſſé par les mains de quelques ſoldats, diſait : *Dieu ſoit loué ! qu'au moins une fois en ma vie je m'en ſois ſaoulée ſans péché.*

MONTAIGNE.

(6) Ces légiſlateurs avaient ſans doute raiſon. En effet pour conſerver les mœurs, il ne faut pas attaquer la nature, car c'eſt d'elle ſeulement que les mœurs tirent leur origine ; mais il n'eſt peut-être pas vrai que l'incontinence ſuive les loix de la nature, elle les viole plutôt, car ces loix ſont la modeſtie & la retenue.

(7) Je ne ſais ſi on fait bien d'excuſer cette colere, car la jalouſie brutale paraît être plutôt le partage des animaux que celui des hommes. J'applaudis à ce que dit Elien [*], que le Paſ-

[*] Liv. 12 de ſon *Traité des animaux.*

ajoutez

ajoutez que la peur de tomber dans le malheur des maris infortunés, vous avait fait long-temps balancer ſur le mariage, parce que vous ſeriez capable des derniers emportements, ſi vous étiez malheureux juſqu'à ce point (8); mais que

---

teur Cratès étant devenu amoureux d'une chevre, fut tué par ſon bouc, qui, tandis qu'il dormait, vint lui choquer la tête de la ſienne & la lui écraſa; mais ſans inſiſter ſur la différence qu'il y a entre un bouc furieux & un mari jaloux, je crois, avec un auteur ancien, que le parti que doivent ſuivre en pareil cas les hommes ſages, eſt celui de la *débonnaireté.*

(8) Lucullus, Céſar Pompée, Antoine, Caton & tant d'autres grands hommes, furent cocus & le furent, ſans que pour cela la paix en fût troublée; il n'y eut, en ce temps-là, ajoute Montaigne, *qu'un ſot de Lépidus, qui en mourut d'angoiſſe.* En effet Plutarque, dans la vie de Pompée, dit que la maladie dont Lépidus mourut, fut cauſée moins par le regret qu'il eut de la ruine de ſes affaires, que de la douleur que lui fit une lettre par laquelle il connut que ſa femme avait violé la foi conjugale.

mieux instruit du caractere des femmes, & plus assuré encore de sa vertu particuliere, vous avez recherché ce qu'auparavant vous aviez voulu fuir; & par ces discours, vous lui inspirerez autant d'amour pour son devoir, que de terreur pour ses fautes.

Outre ces diverses précautions, n'oubliez pas de mettre les valets & domestiques dans vos intérêts (9) : c'est par

(9) Dans les pays où les femmes ne sont point esclaves, & où il n'y a point de serrails, il serait absurde de soumettre les femmes à l'inquisition de leurs domestiques, & ce serait une grande folie de les contraindre à ce point dans les climats tempérés, où les passions sont peu actives, & où l'amour n'a sur les cœurs d'autre empire que celui des plaisirs, empire toujours assez réglé pour causer rarement des meurtres, des ravages.

Il y avait en France, autrefois, dans le temps de la féodalité, une loi qui rendait les domestiques responsables de l'adultere de la femme, & permettait, en cas de soupçon, de la mettre à la question; mais c'était une loi des Visigots, & bien digne de leur barbarie.

eux que ſont conduites preſque toutes les intrigues des femmes, ou du moins ils en ont toujours quelque connaiſſance, & jamais une femme n'oſera s'embarquer en des affaires amoureuſes, lorſqu'elle aura ſujet de s'en défier. Il n'eſt rien de ſi facile à un mari que de ſe les rendre favorables ; quelques gratifications dont il reconnoîtra leur zele, le congé qu'il leur préſentera, lorſqu'ils broncheront, & qu'il les forcera d'accepter à la récidive, le feront aimer & craindre : apprenez à votre femme la confiance que vous avez en eux, qu'elle ſache que vous la récompenſerez, & qu'elle croie, s'il ſe peut, que la récompenſe eſt encore plus grande que vous ne dites, afin de lui ôter tout eſpoir de les gagner.

Si la conduite de votre épouſe vous devient ſuſpecte, d'abord après votre retour de la ville, ou après le retour de votre femme, appellez dans votre chambre un de ceux qui auront reſté au logis en votre abſence, ou qui auront ſuivi madame dans ſes viſites ; que ce ſerviteur

appellé vous trouve occupé à lire, à écrire, ou à quelqu'autre chose semblable; & après l'avoir laissé un moment dans votre chambre, renvoyez-le sans lui avoir rien demandé, ni donné aucun ordre; madame, craintive & curieuse, voudra savoir d'abord pourquoi il aura été mandé, & ne croyant pas ce qu'il lui répondra, c'est-à-dire qu'il a été mandé pour rien, elle ne doutera point qu'il ne la trahisse; & le prenant pour un fidele espion de ses actions, elle s'abstiendra de tout ce qui pourroit en déshonorer le rapport (10).

(10) Ceci est une des ruses les plus fines qui puissent aider au mari à devenir ce qu'il craignait tant d'être. Ceux qui achetent l'espionnage de leurs valets & de leurs servantes pour réduire leurs femmes à se consacrer entiérement au culte de l'hymen, ressemblent, selon moi, à ces prêtres d'Asie qui, pour endormir la concupiscence de ceux qui venaient en dévotion, tenaient dans le vestibule des temples des filles de joie, & mettaient au rang des actes de piété, celui de s'en servir avant l'office, afin d'apporter moins de distractions au Service-Divin;

Informez-vous de quelles mains & de quel lieu ſortiront les femmes qui entreront au ſervice de la vôtre, & ne lui permettez de recevoir que celles dont vous n'aurez aucun ſujet de ſoupçonner la vertu : ne ſouffrez guere de veuves auprès d'elle, trop libres dans les diſcours de galanterie, & ſavantes à parler

---

Les valets payés par les maris, ſeront toujours dévoués aux plaiſirs des épouſes, comme les filles du temple aux plaiſirs des dévots, & ils ne reſpecteront pas plus & l'hymen, & ſon culte, & ſes droits, dans les commiſſions qu'elles leur donneront, que ces courtiſannes ſacrées ne reſpectaient le grand Dieu dans la lubricité de leurs careſſes. Les domeſtiques gagnent toujours plus aux galanteries de leurs maîtreſſes que jamais un mari ne peut ſacrifier à ſa jalouſie, & le mari n'a pas ſur eux, comme ſa femme, tous les aſcendants que peuvent donner la ſéduction, les prieres & l'occaſion du gain. Si le mari veut ſéduire, il ne peut cacher ſon intention; s'il s'abaiſſait à prier ſes gens, il ſerait ridicule; & il n'eſt pas au pouvoir de ſa jalouſie de le changer en pluie d'or, c'eſt à l'amour ſeul qu'appartient ce miracle.

des détours d'une intrigue amoureuſe; elles ſe font bientôt choiſir pour confidentes, & donnent bien ſouvent des leçons à une femme, qui ne tendent qu'à duper le mari (11).

Autant que vous pourrez, interdiſez-lui l'approche des nourrices; car outre l'expérience de l'âge, elles ont toutes les complaiſances des meres pour leurs nourriſſons, ſans en avoir les délicateſſes ni les ſcrupules; elles ſe font même un plaiſir de les ſervir dans leurs affaires galantes, ne pouvant preſque plus ſe

(11) Cette vigilance eſt bien inutile; en vain éloignerez-vous les gens ſuſpects, intercepterez-vous les billets. Cécinna avait dreſſé des hirondelles, & les renvoyait vers leurs nids, quand il voulait faire ſavoir de ſes nouvelles à ſa famille; les amants ſont une fois plus ingénieux encore. Ils ſe parlent à travers les murailles, leurs voix retentiſſent dans les lieux les plus éloignés, & les amours ſont par-tout tels qu'on les voit dans l'opéra de Perſée; ils percent au travers des murs de la priſon, pour y venir former des danſes & des jeux.

rendre néceſſaires par aucun autre endroit. Je ne propoſe pourtant l'excluſion des veuves & des nourrices, qu'en cas que votre femme vous paraiſſe fragile & capable d'un engagement criminel; car ſi vous aviez des preuves ſinceres de ſa vertu, vous devez ſeulement en éloigner ces funeſtes empoiſonneuſes penſionnaires des galants, dont vous connaîtrez le caractere à leur hardieſſe, à leurs fourberies, & au changement de la conduite de votre femme (12).

(12) Si l'on attend pour reconnaître & écarter les intriguantes dangereuſes, le changement de la conduite de ſa femme, il ne ſera plus temps d'y remédier. Mais quand une femme connaît l'importance de ſes devoirs & y eſt attachée, les mauvais conſeils & les exemples qui feraient pernicieux pour une femme ignorante, ne peuvent rien ſur elle, la ſéduction & les artifices ont perdu leur pouvoir.

Combien n'a-t-on pas vu de femmes que le malheur avait livrées à quinze ans à la perverſité, qui depuis ont été des femmes fidelles, & l'exemple des meres de famille! N'exiſte-t-il pas même, ſur nos théatres, à la comédie ita-

Tâchez d'apprendre ſecrétement & ſans affectation, de quelqu'un de ceux

---

lienne, parmi les comédiens français, des femmes fidelles à leurs maris? Leur vie eſt une épreuve continuelle, elles réſiſtent à tout, à l'amour des richeſſes, aux tentations du plaiſir, aux louanges ſi ſéduiſantes, aux illuſions de la vanité; on dirait qu'elles ont ſur le cœur un bouclier de marbre contre lequel les traits enflammés de l'amour ſe refroidiſſent & s'émouſſent. Le théatre de l'opéra nous a rarement offert de ſemblables modeles, mais c'eſt le théatre du menſonge; on nous y trompe juſques dans la peinture de la vertu; faut-il s'étonner que les actrices n'y puiſſent croire?

Quand une femme eſt fermement vertueuſe, les occaſions les plus ſéduiſantes ne peuvent l'égarer. Les femmes ont même pour réſiſter une ſorte de courage dont les hommes feraient incapables; une femme d'eſprit a d'ailleurs tant d'avantages ſur les ennemis de ſa ſageſſe, elle leur commande encore à l'inſtant où ils croyaient ſe déclarer vainqueurs. L'eſſentiel eſt que leur mari ſe montre toujours ſupérieur en mérite perſonnel, en douceur & en complaiſance à tous les rivaux qui conſpirent contre lui. De tout temps il y a eu des femmes qui

qui auront été de jour à la compagnie où votre femme ſe ſera trouvée, ce qui ſe ſera dit ou paſſé ; le lendemain matin faites entendre à votre femme qu'elle

---

ont ſu réſiſter ſans déplaire, & reſter vertueuſes au milieu des occaſions qui pouvaient les engager à ceſſer de l'être. Entre ces exemples connus, je citerai Iſabelle Andreini, dont Bayle a placé le nom dans ſon Dictionnaire hiſtorique.

« Iſabelle Andreini, comédienne italienne, » était de l'académie de Pavie. Célebre dans ſon » état, elle a joué avec le plus grand ſuccès » à Rome, à Naples & à Veniſe dans la tragé- » die & dans l'opéra ; ſon mari, Pierre An- » dreini, était de noble famille ; il l'aimait » éperduement ; elle était belle, ſage & rem- » plie d'eſprit ; pluſieurs auteurs italiens l'ont » propoſée pour modele aux actrices de leur » temps. Elle mourut à Lyon, au retour d'un » voyage qu'elle venait de faire à Paris, où » les arts étaient encore, pour ainſi dire, igno- » rés. Le légat donna des ordres pour qu'elle » fût enterrée avec pompe ; ſon corps fut in- » humé dans la cathédrale de Lyon, vis-à-vis du » cinquieme pilier de la nef, au mois de Juin 1604. » Elle était âgée de quarante-deux ans ; ſon mari

parle en dormant, & qu'elle a dit telle & telle chose ; & toutes les fois que vous aurez quelque pareille connaissance secrete, qu'elle croie que vous la tenez de ses rêves, vous lui persuaderez facilement qu'elle est sujette à de tels récits, d'autant qu'il n'y aura rien qui puisse la désabuser, ni faire soupçonner votre artifice, puisqu'il y a en effet des hommes & des femmes dont l'imagination s'échauffant pendant le sommeil, par différents objets d'illu-

» lui fit l'épitaphe suivante, qu'on y voit en» core de nos jours :

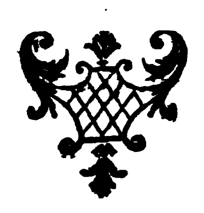
» *Isabella Andreina Patavina, accademica in» tenta, mulier omni virtute prædita, honnestitatis » ornamentum, & maritalis pudititiæ decus. Ore » fæcunda, mente facunda, religiosa, pia, musis » amica, & artis scenicæ caput, hic resurrectionem » expectat* ».

Mais quelqu'un ayant été visiter son tombeau, trouva qu'on avait écrit depuis peu au-dessous de son épitaphe, ces deux vers satyriques :

Omnibus Andromache visa est spatiosior æquo ;
Unus qui modicam diceret, hector erat.

ſion, les ſait agir & parler à-peu-près comme dans les autres moments de leur vie. Et ſi madame eſt une fois perſuadée de ces révélations nocturnes, vous n'en aurez plus rien à craindre.

Nous avons lieu d'eſpérer que ces préceptes & ces moyens généraux ne feront pas inutiles aux maris qui ſauront s'en ſervir; mais nous ferons encore mieux d'entrer dans le détail des paſſions particulieres des femmes, pour y appliquer des remedes particuliers. C'eſt l'objet de la ſeconde partie de cet Ouvage.



LES ILLUSIONS DU DESIR,

OU

LES CHAGRINS DE JUNIE.

ANECDOTE V.

JUNIE sortant du couvent, avait été mariée au baron d'Hercy ; le baron distingué par ses services, plus que par l'éclat de sa fortune, l'avait épousée par convenance ; il n'en était pas amoureux, mais il était galant homme ; elle était aimable ; il avait pour elle les meilleurs procédés.

Quoique douce & timide, Junie avait l'imagination vive ; elle avait lu, dans son couvent, des livres bien passionnés ; elle avait rempli sa pensée du détail trop charmant des erreurs de l'amour. Le baron, âgé de plus de trente ans, négligé dans sa parure, poli sans affectation, sage dans ses discours, ne rem-

plissoit point du tout l'idée qu'elle s'était faite d'un amant ; ce vuide qui l'affligeait, la conduisit à remarquer bientôt, dans le jeune Belfort, cousin de son mari, l'empressement de l'amour, la crainte de déplaire & tout ce qu'il fallait pour charmer ; elle le trouvait enfin tout-à-fait ressemblant aux amoureux de ses romans.

Belfort s'en apperçut, il redoubla ses soins ; il osa parler, elle le crut, & ne sentit point qu'elle avait fait les premiers pas ; cependant Junie voulait être fidelle à ses devoirs.

Elle estimait le baron, elle le craignait comme un pere, elle avait pour lui la plus tendre amitié, si elle avait pu croire que son mari serait instruit de ses démarches, elle n'en aurait jamais fait aucune qui pût le désobliger, mais elle n'appréhendait pas qu'il pût en avoir connoissance : le mystere fait le prix de l'amour, & Belfort, non Belfort, disait-elle, ne saurait manquer ni de discrétion, ni d'adresse ; mais elle ne pouvait se résoudre

à être la femme d'un homme qui.....
Personne à la vérité n'en pourrait rien savoir, mais moi, mais mon amant, répétait-elle en soupirant tout bas, nous le saurions..... Cette idée l'arrêtait : elle résista plus d'un mois ; & combien d'assauts son cœur n'eut-il pas à soutenir! combien de combats ne se livra-t-elle pas à elle-même ! car elle aimait Belfort plus qu'elle ne le croyait encore. Enfin pressée dans les derniers retranchements, elle lui avoua, les larmes aux yeux, qu'elle ne pouvait se résoudre à donner un ridicule à son mari, que tout le monde dût-il l'ignorer à jamais, & son amant lui-même, il lui paraîtrait affreux de passer sa vie avec un homme qu'elle aurait traité avec tant de mépris. Qu'en un mot, & puisqu'il faut le dire, elle ne pouvait se résoudre à devenir la femme d'un *cocu*. Ce scrupule parut trop singulier à Belfort pour l'attaquer sérieusement ; il lui en fit des railleries ; il les répétait toutes les fois qu'il était seul avec elle ; & avec le temps elle par-

vint elle-même à trouver sa délicatesse ridicule, elle céda.

Belfort n'avait que vingt ans, & sa tournure & son air n'avaient point échappé à la duchesse de C**, si fameuse par ses galanteries : c'était dans un bal. Junie & Belfort danserent, ils furent applaudis & rougirent. La duchesse qui avait de l'usage, n'eut pas besoin de les étudier long-temps pour découvrir leur intrigue; elle résolut de la troubler. La beauté, la jeunesse, ont de grands droits, mais un jeune homme de vingt ans est aisément entraîné par le ton d'une femme du grand monde; il se laisse éblouir par le faste des grandeurs, & l'air de dignité lui en impose. La duchesse à trente-six ans était encore belle.

Il n'était pas bien amoureux de Junie, il était fatigué de son amoureuse langueur, & les jeunes gens n'aiment guere. Quelques mots de la duchesse l'attacherent au char de cette nouvelle astarté. Ce moment fut un trait de lumiere pour l'infortunée Junie; elle vit qu'elle n'était

point aimée ; & si son mari n'avait pas été présent, elle n'aurait pu se contraindre.

Le lendemain, il était dix heures du matin, la duchesse allait se lever, & Belfort était à ses pieds. « Votre exac» titude me plaît, lui dit-elle ; si vous » êtes toujours aussi attentif, je vous ver» rai avec grand plaisir ; mais vous avez » donc eu la petite baronne ? On me la » disait jolie, elle ne l'est point ; point » de physionomie, point de graces ». Belfort eut l'amour-propre de défendre la baronne, mais la conversation s'engagea malheureusement, & il raconta tout ce qui lui était arrivé avec elle. La duchesse rit beaucoup de l'idée de refuser un amant, pour n'être pas la femme d'un cocu ; cette idée lui parut si plaisante, qu'en moins de trois jours elle la répandit dans tout Paris.

Un jour la baronne était seule dans sa loge à la comédie, son mari venait de la quitter ; elle était bien loin de penser que sa délicatesse fût devenue la fable de la ville. Belfort eut l'impudence d'ap-

procher, elle s'attendrit à sa vue, elle voulut lui faire des reproches, elle n'eut pas la force d'achever. Asseyez-vous, lui dit-elle, il y a huit jours que je vous ai perdu, je vous retrouve un moment, ne m'enviez pas le plaisir de vous voir. Non, non, dit-il, mille pardons, madame, on m'attend, & je n'ai plus rien à faire ici ; vous aviez un préjugé ridicule, je vous en ai guérie : continuez, madame, vous pouvez désormais, à ce qu'il me semble, vous passer de mes soins. La duchesse était dans une loge en face de celle de Junie, & elle jouissait de son chagrin. Quel coup de foudre pour cette femme si tendre, & qui s'était bercée des illusions de l'amour ! elle était de si bonne foi, aurait-elle jamais cru rencontrer dans cet amant, dont les empressements lui avaient paru si flatteurs, le mépris le plus froid joint à la perfidie ? Son mari la trouva dans les pleurs ; pour comble de malheur, un vieil ami venait d'apprendre au baron les propos qui se répandaient sur la conduite de sa fem-

me ; il avait peine à renfermer ſon courroux : ah ! madame, lui dit-il, pleurez, pleurez, que rien ne vous contraigne, je ſuis inſtruit de tout. Ah ! je meurs, s'écria-t-elle ! le baron la ramena promptement chez lui. A peine fut-elle dans l'appartement, qu'elle ſe jeta à ſes pieds ; elle preſſait en tremblant ſes genoux ; elle ne pouvait parler ; elle arroſait de ſes larmes touchantes les mains de ce juge qu'elle n'oſait eſpérer de fléchir. -- Madame, lui dit-il, une femme honnête devait penſer comme vous, elle devait fuir toujours l'occaſion de le dire, mais jamais ne ſe démentir après l'avoir dit. Je ſuis fâché qu'il ne nous ſoit plus permis de vivre enſemble..... Je croyais vous rendre heureuſe & j'en faiſais mon bonheur. -- Elle lui demanda la permiſſion de ſe retirer dans un couvent : elle y eſt demeurée trois ans dans les pleurs ; & telle eſt la force d'une premiere paſſion, qu'elle en verſait encore ſur l'ingrat qui l'avait déshonorée. Enfin le baron croyant pouvoir pardonner au

bout de trois ans à l'imprudence de ſon âge, a conſenti de la reprendre, & l'a emmenée depuis dans une de ſes terres, où elle a vécu depuis en femme vertueuſe & attachée à ſon mari.

Belfort s'eſt marié, il a donné à ſa femme l'exemple de l'infidélité. Elle avait de la ſageſſe, & ce n'eſt qu'au bout de deux ans que, forcée de s'avouer l'impuiſſance de ſes larmes, elle a paru l'imiter. Il a voulu s'en venger, on l'a plainte, & les déſordres de cet homme à la mode, l'ont réduite à ſe faire ſéparer de lui. Vous l'avez vu l'année derniere traînant ſcandaleuſement Adélaïde dans un carroſſe à ſix chevaux; & il vient de partir pour l'Allemagne, après avoir été forcé d'abandonner pour cinq ans ſes revenus à ſes créanciers. Le fils unique qu'il a eu de ſon mariage, eſt livré à des domeſtiques; objet des pleurs de ſa mere, & peut-être des regrets de Belfort, il eſt négligé de tous deux. Plus infortuné que les enfants de la miſere, il a été privé à ſon berceau des

careſſes de ſes parents & de ces leçons paternelles qui même chez les derniers des humains, ſe gravent éternellement dans la mémoire & décident de leur caractere à toutes les époques de la vie. Voilà quelles ſont les ſuites de cette infidélité conjugale, dont on parle avec tant de légéreté.

Pour la ducheſſe, elle n'a pas vécu long-temps, il y a deux ans qu'elle eſt morte ſubitement dans un accès de jalouſie.

Fin de la premiere Partie.

L'ART
DE RENDRE
LES FEMMES FIDELLES;

Ouvrage imprimé à Paris en 1717,

Remis au jour & commenté avec des Anecdotes tant anciennes que modernes.

> *Necnon libelli stoici inter sericos*
> *Jacere pulvillos amant.*
> HORAT. EPOD. LIB. OD. VIII.

SECONDE PARTIE.



A GENEVE,

Et se trouve à PARIS;

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg S.-Germain.

M. DCC. LXXIX.

TABLE

Des Chapitres & Anecdotes contenus dans cette seconde Partie.

TABLE.



L'ART DE RENDRE LES FEMMES FIDELLES.

SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Des Femmes riches.

LES beſoins auxquels la nature nous a condamnés ſont ſi grands (1) ; ils ſe font ſentir avec tant de violence, lorſque

(1) Les beſoins que nous a créés le luxe, ſont bien plus grands que ceux de la nature, mais ce deſir, qui nous entraîne au luxe, c'eſt la nature qui nous l'a donné, dit un auteur mo-

nous ne pouvons y satisfaire, & les mariages nous les multiplient encore dans

---

derne, dans un ouvrage politique sur l'Isle de Saint-Domingue [*].

« L'amour physique qui commande à tous les êtres, & l'amour métaphysique qui n'est qu'une passion factice, une anticipation de la jouissance, se réunissent & se confondent chez les Peuples civilisés. L'amour physique, qui est le plus puissant, le plus impérieux dans l'Amérique méridionale, n'exige pas autant de soins que l'amour métaphysique, mais il entraîne toujours le desir de plaire, & ce desir entraîne le luxe, parce qu'il arrive souvent que l'art ajoute aux graces naturelles, & que le luxe plaît. Or le desir de plaire est violent dans les pays chauds à proportion du besoin d'être aimé; & plus ce desir est grand & réciproque dans l'un & l'autre sexe, plus le luxe de parure fait de rapides progrès; il y a donc une raison physique du luxe des femmes & des jeunes gens de Saint-Domingue; c'est à la même cause que l'on attribue le luxe prodigieux des femmes de l'Inde & du Pérou : le luxe de parure sera toujours moindre dans les pays froids.

[*] *Considérations sur la colonie de Saint-Domingue*, tom. 2, liv. 1, disc. 4 du luxe.

la personne des enfants; il n'est pas surprenant, d'après cela, que les hommes

---

Le luxe est poussé depuis long temps dans l'Inde, dit un historien philosophe [*], à un tel excès, qu'il y a, dans les villes, des troupes de danseuses, qu'on nomme baladieres, conduites par de vieilles femmes, qui d'éleves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour : le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons & les cadences de ces ballets, tout respire cette passion & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses; l'art & la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs épars sur leurs épaules, ou relevés en tresse, sont chargés de diamants & parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers & leurs bracelets. Les bijoux même attachés à leurs narines, cette parure, qui choque au premier coup-d'œil, est d'un agrément qui plaît & releve tous les autres ornements, par le

[*] *Histoire philosophique & politique du commerce des Européens dans les deux Indes.* Liv. 4, ch. 2.

aient des yeux pour l'or comme pour le mérite des femmes, puisqu'il n'est

---

charme de la symmétrie & d'un effet inexplicable, mais sensible avec le temps.

Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein comme un des trésors le plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble & bouclés par-derriere. Ces étuis sont si polis & si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvements du corps, sans aplatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillants. C'est là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chere à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté singuliere: ce voile, qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations, il n'ôte rien à la volupté.

L'art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des *balladieres*, on résiste difficilement à leur séduction, elles obtiennent même la préférence sur ces belles cachémiriennes qui remplissent les serrails de l'indostan, comme les géorgiennes & les cir-

point de sort plus à plaindre que celui des parents chargés de famille & de misere ;

---

cassiennes peuplent ceux d'Ispahan & de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves sequestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisannes exercées ».

Les Indiens amollis dans leurs superbes serails, relevent donc encore leur appétit avec les charmantes *balladieres*. Le luxe mesquin de nos cantons européens n'est assurément point comparable à celui-là. Consultons le même auteur sur le luxe des beautés péruviennes.

« La plupart des femmes du Pérou, sur-tout celles de Limà, ont des yeux brillants de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise, qui semble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'est la petitesse d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance dans une chaussure étroite. On laisse les grands pieds des Espagnoles pour ceux d'une Péruvienne qui, joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuse adresse de les montrer quelquefois ».

A ces petits pieds, joignez une longue chevelure qui pourrait servir de voile à la pudeur,

mais il ne faut pas que le bien devienne le seul objet d'un homme, qu'il soit con-

---

tant elle est épaisse & noire, tant elle se plaît à croître & à descendre. Les femmes de Lima en relevent quelques tresses sur la tête, & laissent flotter le reste autour de leurs épaules, en forme de cercle, sans boucle ni frisure. Elles sont si jalouses de leur conserver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent point d'ornements. Les perles, les diamants, sont réservés pour les pendants d'oreilles, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or suspendue au milieu du sein, pour un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & sans noblesse ne sort guere dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries, la valeur de 100 à 150,000 liv.: encore est-il du bel air d'affecter du mépris pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, sans y prendre garde ; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui, laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De là, jusqu'à la cheville du pied, tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge,

tent du néceſſaire, lorſqu'il n'en pourra pas rencontrer davantage avec la vertu.

---

le jupon, l'habit, tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paraît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves, la plupart mulâtreſſes, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs; on ne les ſurprend jamais ſans ambre, elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquait quelque choſe au parfum naturel des fleurs.....

On voit tous les jours, dans la grande place de Lima, où il ſe vend pour 15 ou 20000 liv. de fleurs, les dames en calêches dorées acheter ce qu'il y a de plus rare ſans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le ſonge de la vie.

Il y a, dans chaque maiſon, un lieu d'aſſemblée où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade, où regne d'un côté, tout le long du mur, une eſtrade d'un demi-pied de haut, ſur cinq ou ſix pieds de large. C'eſt là que nonchalamment aſſiſes, & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux

Nous avons déjà dit que les femmes avantageusement dotées sont ordinairement les plus passionnées ; & les maris comme enchaînés par les considérations de leurs richesses, n'osent le plus souvent s'opposer à leur licence ; & s'ils entreprennent de la réprimer sans le secours de la prudence, il est à craindre qu'ils ne se préparent des revers encore plus funestes. Ces deux extrêmités sont éga-

superbes, elles chantent & jouent de la guittarre, les hommes qu'elles admettent à leurs conversations, s'asseyent sur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole.... ».

Quand on a lu ces magnifiques descriptions, on a de la peine à croire que nos femmes riches, qui les lisent aussi, se prêtent facilement aux desirs d'un mari qui parle de retrancher leur luxe & leur parure. C'est ce que me fit sagement observer, l'autre jour, la femme de mon chapelier, qui ne le cede en beauté ni en parure aux femmes de l'Amérique ni de l'Inde. Jugez ce qu'une marquise ou une présidente doivent penser aujourd'hui des leçons de notre auteur.

lement dangereuſes, car ſi un mari trop complaiſant, laiſſe ſa femme maîtreſſe de ſes volontés & de ſa bourſe, elle ne manque preſque jamais d'en abuſer. Les divertiſſements deviennent ſes occupations ordinaires, & comme la pente eſt fort aiſée des jeux permis aux jeux défendus, elle s'y laiſſe entraîner ſans réſiſtance, ſollicitée par les appâts dont le crime ſait ſe farder, & par des gens qui ont ſoin de lui en inſpirer le goût & d'en applanir le chemin. Si au contraire un mari reprend avec trop de hauteur & d'avarice la conduite mondaine d'une femme riche, le dépit vient d'abord s'en emparer & la rend ſouvent capable de ces vengeances dont les traits ſont à nos cœurs des bleſſures qui font gémir la conſtance la plus ſtoïque : voici ce que la raiſon m'inſpire de vous propoſer pour ſauver votre honneur & votre bourſe dans une conjoncture auſſi délicate.

Si vous avez été aveuglé par le ſeul éclat des richeſſes, dans le choix d'une femme, vous devez obſerver avec grande

attention ſes premiers pas; & ſi vous la voyez portée à l'indépendance & à de trop grandes diſſipations, oppoſez-vous promptement & ſagement à ſes deſirs : il faut ſe plaindre, d'un air tendre, du mépris qu'elle a pour votre perſonne, & de ce qu'elle prend d'elle-même ce que vous voudriez avoir le plaiſir de lui accorder ; faites-lui connaître, par des preuves généreuſes, que vous n'avez pas prétendu vous rendre eſclave de ſon argent, mais de ſa vertu, & que votre amitié vous force de remonter à votre rang pour lui en faire un hommage volontaire : ainſi, après que vous aurez ſaiſi l'autorité, laiſſez agir votre complaiſance, & paraiſſez plutôt l'intendant des plaiſirs de madame, que ſon cenſeur ou ſon maître : mais après que vous l'aurez accoutumée à recevoir de vos mains de quoi ſatisfaire à ſes inclinations, attendez quelquefois qu'elle vous explique ſes beſoins, & quand vous l'aurez réduite à demander, devenez tous les jours moins prompt à donner; commencez même à refuſer l'excès du ſu-

perflu, tantôt faute d'argent, tantôt par des raifons politiques, & jamais par dédain ni mépris. Une femme s'offenfe beaucoup plus de la maniere brutale dont on la refufe, que du refus même; & quand on le fait pallier par de belles paroles, & marquer le chagrin qu'on reffent en refufant, elle croit avoir été exaucée (2), & vous la ferez ainfi refferrer peu-à-peu dans les juftes limites de votre condition.

L'amour du luxe eft la paffion la plus commune & la plus dominante des femmes; comme elles font fort vaines, & qu'elles ne peuvent fe diftinguer par aucune action d'éclat, elles tentent de s'attirer les regards du monde par un extérieur brillant, & les hommes étant en effet fenfibles à ces appas étrangers, & fe facrifiant en grand nombre fur de

(2) C'eft une illufion que les femmes auront toujours de la peine à fe faire, leur luxe eft inféparable de leurs richeffes, ou de celles qu'elles peuvent fe procurer.

pareils autels, elles en font d'autant plus vaines ; de là vient qu'une femme eſt auſſi fiere, ſous de riches fontanges ſoutenues par des habits magnifiques, qu'un conquérant à la tête de ſon armée. Il y a donc fort peu de femmes que cet eſprit du monde ne poſſede ; & celles dont les dots ſont conſidérables penſent ſur-tout que la vanité eſt un tribut qu'elles ſe doivent ; mais il eſt de la prudence d'un mari de la borner au plutôt, car ſi par malheur vous étiez à la fin épuiſé par des dépenſes exceſſives, ou ſi vous entrepreniez trop tard de les modérer ; la honte de ſe voir dégrader, & l'agréable habitude qu'elle aurait contractée, feraient peut-être chercher à votre femme des moyens de ſuppléer à votre impuiſſance ou à votre mauvaiſe volonté (3).

(3) C'eſt ſur-tout parmi les femmes riches que l'infidélité eſt commune, & il eſt aſſez difficile d'y apporter remede, parce que dans la haute ſociété, il y a une eſpece d'honneur qui autoriſe la galanterie, & oblige le mari à la

Pour tenter la réforme avec moins de péril, commencez d'abord par lui faire

---

ſouffrir pour ne pas ſe donner en ridicule ; on applaudit même aſſez généralement à cette galanterie; lorſqu'elle eſt unie à l'idée des ſentiments du cœur ; & c'eſt, dit fort bien Monteſquieu, la raiſon pour laquelle les mœurs ne ſont jamais auſſi pures dans les monarchies où il y a beaucoup de femmes riches que dans les gouvernements républicains où les fortunes ſont beaucoup plus diviſées. En effet les monarchies ſont le ſiege du luxe, & par-là même les mariages y ſont coûteux ; il faut donc y être invité par les richeſſes que les femmes peuvent donner, & par l'eſpérance même des ſucceſſions qu'elles peuvent procurer. Or ces richeſſes ſont la deſtruction des mœurs, & ſur-tout de la fidélité conjugale ; car une femme riche n'obéit pas ordinairement de ſon plein gré, & ſon mari a très-peu de moyens de la réduire à l'obéiſſance. Mais, diſent les apologiſtes de la galanterie, s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait, dans un royaume, que des laboureurs, des manouvriers & des fainéants, c'eſt-à-dire des ſeigneurs qui ne doteraient point leurs filles, & feraient, par la conſtitution même, dans la néceſſité de s'enfermer dans leurs châteaux avec leurs femmes

entendre que la nature l'a douée de toutes les qualités qui peuvent rendre

---

qu'ils y tiendroient esclaves, on ne connaîtrait plus cet état moyen, qui fait le bonheur des grands & des petits : c'est le point de réunion où aboutissent toutes les classes, on aurait perdu le charme de la société & de la vie.

Nous savons, poursuivent-ils, qu'il est difficile de se garantir des effets de la galanterie française ; mais c'est une belle chose que cette galanterie, elle apprend aux dames à se faire valoir, à s'estimer davantage, à prolonger notre bonheur par de charmants refus ; c'est en amour ce qu'est dans la parure la gaze transparente qui leur couvre le sein ; c'est l'ombre dont les Peintres voilent une partie des appas de leurs divinités, pour nous causer une émotion plus vive ; c'est le rideau dont les prêtres ont environné leur idole, pour joindre, dans l'ame du vulgaire, le respect à l'amour. Chacun, à ce commerce charmant, trouve de l'avantage même pendant la vieillesse, & jouit à proportion des facultés que lui laissent la nature. Tous les peuples, où ne regne pas la galanterie, sont aussi tristes que grossiers. Voyez chez les Anglais les femmes malheureuses &

une femme aimable, & que les habits somptueux dérobent une partie de l'attention que l'on aurait pour son mérite s'il paraissait tout seul : louez au défaut

---

timides ne vivre, pour ainsi dire., qu'entr'elles & réduites à gémir dans leur ménage, tandis que les maris sans égards & sans délicatesse se livrent aux plus vils des plaisirs & préferent les embrassements de la débauche à ceux qu'il faudrait acheter par des soins. Sont-ce là des mœurs, sont-ce là les exemples que vous voudriez nous contraindre à imiter ? N'est-ce pas, au contraire, un plaisir au-dessus de l'imagination même, que d'être conduit au trône de l'amour par de longues avenues, des portiques agréables, de belles galeries & de charmants détours ?

J'objecterai, à toutes ces raisons séduisantes, l'autorité de tous les bons législateurs qui, voulant proscrire non seulement le vice, mais même l'apparence du vice, ont banni cette galanterie si célébrée, parce qu'elle produit l'oisiveté, fait que les femmes corrompent avant même d'être corrompues, donne un prix à tous les riens dont leur tête est remplie, & rabaisse souvent les choses les plus importantes.

de sa beauté son esprit & sa grace, & marquez-lui plus d'ardeur dans sa simplicité, que dans sa magnificence : vous la disposerez par-là insensiblement à souffrir le coup que vous lui préparez. Gardez pourtant de porter trop loin votre économie : vous jetteriez dans son cœur les semences d'un ressentiment éternel, si vous la frustriez, malgré elle, de ce que sa condition lui permet honnêtement de prétendre ; on ne doit pas entreprendre de corriger un excès par un autre excès : qu'un juste milieu soit votre regle, & ne craignez point de fâcheux revers, si vous autorisez votre procédé par de bonnes raisons, & sur-tout si vous savez persuader à votre femme que toutes vos attentions n'ont qu'elle-même pour objet ; que vous ne réglez sa dépense que pour être en état d'y fournir toujours, & de pouvoir la maintenir contre tous les coups de la fortune, dont les plus riches ont à craindre le caprice ; que vous voulez être le sage dépositaire de ses biens, &

lui-laiſſer ſeulement le plaiſir d'en jouir dans une parfaite tranquillité ; la femme la plus déraiſonnable ſe rendra, ſans doute, à des remontrances ſi ſages, car elles ſe laiſſent toutes tourner aiſément du côté que la flatterie, l'amitié, la douceur & la raiſon leur montrent.

Mais ſuppoſons que votre femme ſoit d'un naturel plus farouche, & que ſon eſprit indigné s'irrite contre le joug, demeurez néanmoins toujours ferme dans l'exécution de vos deſſeins, & combattez-la avec autant de douceur que de force ; relâchez ſeulement un peu au fort de ſes emportements, pour en laiſſer exhaler le feu, & ne leur cédez pas, car ſi vous molliſſiez après avoir tenté le premier effort, & qu'elle vous échappât de nouveau, vous ne feriez plus que recommencer inutilement. Condamnez plutôt, par quelque froideur, ſon opiniâtreté & ſa mauvaiſe diſpoſition ; dès qu'elle connaîtra votre fermeté, elle s'adoucira d'elle-même & vous gagnerez encore ſon cœur, ſi dans

ces premiers moments vous lui procurez quelques plaiſirs innocents, tels que la raiſon & les aſſemblées des honnêtes gens peuvent vous permettre de lui donner à la ville ou à la campagne.



SEMPRONIA.

ANECDOTE PREMIERE.

JE le voudrais, disait Sempronia, dût-il en crever de jalousie. — Comment madame, répétait la femme de chambre, vous voudriez que monsieur le Comte rencontrât ici le chevalier ! -- Oui, sans doute : j'ai bien rencontré sa maîtresse au bal de l'opéra. Cette petite Lily, c'est la plus impertinente créature, il la comble de biens, il se ruine, c'est cela qui me fâche, car je n'en suis point jalouse, en vérité. Il faut bien qu'il ait quelqu'un, puisque je ne suis faite, ni pour me plier à ses fantaisies, ni pour me contraindre jusqu'à vivre avec lui. Mais il n'a que trente mille livres de rente ; s'il dépense au-delà, ce n'est pas mon affaire, je ne lui donnerai rien : qu'il vive content, s'il peut, dans son fauxbourg saint Denis, je suis fort aise qu'il m'ait

laissé l'hôtel, & qu'il ait pris son parti.

Le mari vint, on le reçut mal, il aimait sa femme, & n'osait le faire paraître. Elle l'aimait davantage ; mais la mode était que les femmes riches eussent des amants déclarés & des maris esclaves. Elle ne lui avait jamais été infidelle ; mais elle avait affecté les plus grands travers, & passait pour une femme très-galante. Madame, lui dit le comte, je ne viendrais pas vous troubler, si je ne me croyais encore obligé de vous prévenir sur le danger que vous courez. Vous recevez le chevalier D**, connoissez-vous bien son caractere, ses mœurs ? je ne veux pas ajouter foi à tout ce que l'on en raconte ; mais c'est un homme décrié, & quoique je ne sois pas garant de la conduite d'une femme, dont je me suis vu réduit à me séparer, je vous défends de le voir.

Ce discours n'eut pas de succès, le chevalier était entreprenant, il fut heureux & le dit à tout le monde. Il l'avoua même un jour chez madame de Saint-

Albine, en présence du comte dont il ne connaissait point la figure. Dans les siecles passés le comte se serait fait connaître, & aurait eu recours à ces cruels combats que la Loi proscrit ; mais que le préjugé autorisait alors en pareil cas ; il aurait lavé l'outrage fait à l'honneur conjugal, dans le sang de son adversaire; au contraire la maîtresse de la maison lui fit signe de garder le silence, & il y fut exact ; il plaisanta beaucoup sur la galanterie de la comtesse, traita le chevalier avec amitié, & lui dit qu'allant voir quelquefois cette femme charmante, il serait bien aisé de l'y rencontrer, & d'être le témoin discret de son bonheur. Telles étaient depuis quelques temps les mœurs de la capitale. Cependant il aimait sa femme, il ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus vifs, non pas, disait-il, par jalousie, on sait qu'il faut un amant à une femme aimable, mais parce qu'il l'avait prévenu sur le compte de celui qu'elle avait choisi, parce qu'enfin le chevalier passait pour

un malhonnête homme. La comtesse prit le parti de son amant, assura son mari de toute son amitié, mais lui soutint qu'il était mal instruit sur le compte du chevalier. Seriez-vous jaloux, ombrageux, lui dit-elle? Mais voyez l'injustice, vous avez bien la petite Lily, faites-lui du bien, c'est une aimable enfant, je ne m'y oppose pas, mais ne troublez point mes plaisirs. Le chevalier a, dites-vous, une mauvaise réputation; tant mieux, il me restera, & je pourrai du moins le quitter la premiere. Pourquoi nous faire du chagrin? Nous ne pouvons plus être amoureux l'un de l'autre; livrons-nous sans reproches au penchant qui nous retrace nos premieres ardeurs. Le croira-t-on, cette explication amena de part & d'autre de plus tendres discours; la comtesse, en lui tendant les bras, lui dit: oui, mon cher comte, je connais votre cœur & le mien, nous sommes toujours sûrs de nous retrouver dans le sein de l'amitié; & ils s'oublierent dans celui des plaisirs.

Je crois en vérité, disait le comte en lui-même, que ma femme vaut presqu'autant que la belle Lily ; je crois, disait de son côté la comtesse, que mon mari n'est guere moins aimable que mon joli chevalier !

Le chevalier bien fait & d'une physionomie agréable, d'un esprit léger & libertin, était avare, emporté, jaloux, il avait l'extérieur d'un homme charmant, mais la dureté d'un tyran & le cœur d'un pervers. La jalousie sur-tout le dominait au point, qu'autant aurait valu être la femme d'un espagnol, que d'être sa maîtresse. Il trouva un jour le comte chez madame ; il en fut vivement piqué, car elle avait juré qu'èlle ne le verrait plus. Cependant ils se traiterent l'un & l'autre avec politesse. Vous ne vous attendiez pas, lui dit le comte, à me voir faire ici un rôle de mari, car vous vous rappellez sans doute que nous nous sommes rencontrés chez madame de Sainte-Albine. Et vraiment oui, reprit le chevalier, elle me parlait même de

madame la comteſſe, & je ne pus m'empêcher de lui dire tout le bien que j'en penſais ; mais vous êtes trop au fait des uſages du monde pour vous en fâcher. Laiſſons cela, dit le comte, je veux que déſormais nous ſoyons amis. En effet ils ſoupaient enſemble quelquefois chez la comteſſe, & tout ſe paſſait au mieux.

Cependant elle commençait à ſe repentir de ſon infidélité ; elle s'appercevait que le chevalier, qui ne lui avait inſpiré que le caprice d'un moment, ne pouvait lui convenir. Son mari ſe plaiſait avec elle, elle était décidée. Il ne s'agiſſait plus que des arrangements à prendre pour congédier un amant qu'elle craignait : cruel embarras des femmes infidelles, & qui ſuffirait à leur faire abjurer leurs erreurs, ſi tout ce qui les entoure ne conſpirait pas à les y replonger.

Mais le chevalier ſoupçonna que le comte avait quelques retours vers ſa femme, & un jour il lui en parla. Oh ! vraiment non, dit le comte, on ſait bien

bien qu'il n'y a plus rien entre nous, j'aime Lili à en perdre la tête, & vous penſez bien..... A la bonne heure, dit le chevalier, mais, comte, pardonnez à ma faibleſſe, je vous le dis en confidence, j'ai le défaut d'être jaloux. -- Bon! c'eſt ſûrement une plaiſanterie; vous ſavez que je ne le ſuis pas moi-même, & il ferait du dernier ridicule, on vous ſifflerait..... Oh! cela eſt bien différent; au reſte, mon cher comte, que je vous doive entiérement mon bonheur. -- Mais que voulez-vous dire? -- Encore cette preuve d'amitié. -- Parles: qu'exiges-tu? -- Que vous ne mettiez plus les pieds chez la marquiſe. -- Oh! pour cela, chevalier, tu plaiſantes, & je n'en ferai rien. -- Cela ſera, ou je t'arracherai la vie. -- Quelle horreur! mais tu es donc fou. -- Je ne ne le ſuis point, te dis-je, je ne ſouffrirai point que ta femme partage ſes faveurs entre nous deux. -- Le comte qui, depuis une heure, avait peine à ſe contraindre, malgré la mode, malgré le ridicule, jugea qu'il ne devait pas ſe

laisser manquer à ce point par l'amant de sa femme; il le conduisit hors de Paris. Le sort ne fut pas aveugle cette fois, il favorisa le comte & vengea son injure; un coup d'épée perça la poitrine du chevalier qui expira sur l'heure, & l'on disait encore, tant s'est accru le délire de ce qu'on appelle *les idées reçues*, que le comte eût mieux fait de s'accommoder en silence avec son adversaire, au lieu de prendre tout Paris pour confident des particularités de son ménage: on insistait sur ce qu'il est des insultes que la prudence doit taire.

La comtesse ne pensa pas ainsi, & elle suivit le comte à la campagne, où il se retira pendant quelque temps; l'exemple l'avait corrompue, mais elle aimait son mari, elle gémit sincérement sur les dangers qu'elle lui avait fait courir; elle sentit qu'elle avait été la cause de son dérangement, & pleura avec lui sur les chagrins que le luxe, la vanité, la mode, & sur-tout l'abus des richesses, leur avaient causés depuis trois ans. Ne

cessant point d'être juste en redevenant fidelle, elle fut la premiere à engager le comte à marier Lili & à lui faire une pension ; elle voulut même que cette fille heureuse par ses soins, vînt la voir quelquefois, & lui disait : ah ! ma Lili, que tu m'as causé de jalousie, que j'ai répandu de larmes ! & j'aimais mieux pleurer, que de ne pas imiter les femmes du même état que moi, qui se disaient mes amies. Il est malheureux peut-être de naître obscurément comme toi ; mais crois qu'il ne l'est pas moins de naître au milieu des richesses : le bonheur est dans l'honnête & tranquille médiocrité dont tu jouis maintenant. En effet Lili devenue la femme d'un marchand estimable, était parfaitement heureuse & sage. La foiblesse de son tempérament ayant conduit au tombeau cette femme aimable dans un âge où elle ne pouvait espérer de vivre encore longtemps, son mari ne s'est point consolé de l'avoir perdue.

Tout le monde, au contraire, s'était

réjoui de la mort du chevalier; & ses parents même, quoiqu'en crédit à la cour, avaient déclaré qu'ils ne poursuivraient point sa vengeance, car il n'y a point de délire si général qu'on le suppose, qui puisse anéantir le respect involontaire que l'on a pour les mœurs.





CHAPITRE II.

Des Beautés.

ON dirait que la beauté des femmes eſt le plus dangereux écueil que leurs maris aient à craindre, parce qu'elle leur attire un plus grand nombre d'adorateurs ; & que les paſſions qu'elles inſpirent étant plus violentes, les expoſent auſſi à de plus fortes épreuves, & par conſéquent à de plus grands périls. Cependant il eſt certain que la beauté eſt plutôt le garant de la vertu d'une femme, que l'ennemi (1) ; car s'il eſt vrai que

(1) Ariſtote attribue le droit de commander à ceux qui ont la beauté en partage, & dit que l'on doit révérer, comme les divinités elles-mêmes, celles dont la beauté reſſemble aux images des dieux. Auſſi les fautes d'une belle femme ſont-elles pardonnées d'avance, ou plutôt elle ne peut être ſuppoſée coupable ;

l'éclat & les appas des dames ſoient des flambeaux qui embraſent nos cœurs, il eſt auſſi vrai qu'ils ne ſervent qu'à les rendre elles-mêmes plus froides, & ſi la beauté rend les hommes eſclaves, elle n'eſt pas eſclave des hommes; au contraire elle eſt preſqu'inſéparable de la fierté, & les amants en ſont toujours reçus avec plus de froideur ou d'indifférence, leur concours même eſt favorable au mari, parce qu'ils ſe détruiſent l'un l'autre; le reſpect que la beauté leur inſpire les rend plus retenus, & un regard gracieux eſt ſouvent le ſeul bien où ils aſpirent. Enfin ſi une beauté ſe rend quelquefois, ce ne peut être qu'à la force des ſoins, de la perſévérance & des préſents (2), & qu'un mari a toujours le

---

& le Saint-Eſprit, dit Montaigne, (Eſſais, liv. 3, ch. 12), appelle ſouvent bons, ceux qu'il veut dire beaux.

(2) Les belles qui ne ſe rendent qu'à la force des ſoins, de la perſévérance & des préſents, ſont celles qui n'ont pas les paſſions vives, & qui ont eu le malheur de recevoir

temps d'appercevoir & d'empêcher, pourvu qu'il ne se rende pas importun par la jalousie, ni odieux par la contrainte. Un jaloux craint tout, soupçonne tout; si le hasard fait rencontrer à sa femme un homme de sa connaissance, il tient ces rencontres pour concertées, il n'examine, n'approfondit rien, il condamne sur les moindres apparences; toujours inquiet, triste & grondeur, personnage très-propre à inspirer de l'aversion à une femme, & à lui faire recher-

---

de la nature une insensibilité presqu'égale à l'éclat de leurs attraits. Je sais qu'il y a des beautés en grand nombre à qui ce portrait ressemble, mais il en est aussi pour qui la nature libérale a fait une ame tendre, un cœur avide d'amour & brûlant de désirs. Si celles-là n'aiment pas leur mari, elles se laisseront bientôt enflammer pour quelqu'autre; elles n'attendront pas l'épreuve fatigante & incertaine de ses soins, de sa persévérance, & ne s'abaisseront pas jusqu'à recevoir des présents de celui à qui elles voudraient pouvoir donner leur vie.

cher par déſeſpoir ce dont on la croit injuſtement capable (3). Je conviens que vous ne devez point abandonner votre femme à la liberté de courir ſans ceſſe ni de ſe mêler indifféremment avec toutes ſortes de perſonnes, mais auſſi elle n'eſt point eſclave née (4). Quoiqu'elle ſoit la partie

(3) C'eſt toujours une grande faute de la part des maris, que de chaſſer de leur maiſon les plaiſirs & la joie, ſemblables aux Cauniens, qui chaſſaient de leur pays les dieux étrangers.

(4) Je ne demande aux dieux que d'être l'amant d'une femme dont le mari ſoit étrangement jaloux; car, dit Ovide, ſi tu ceſſes de garder ta femme, elle ceſſera bientôt d'être à moi [*]. Plus le jaloux nous tourmentera, plus je goûterai de plaiſirs. L'amour libre & dégagé de toute contrainte, ne s'entretient que par les caprices de l'objet aimé, les brouilleries, les migraines en ſont l'aſſaiſonnement, & j'aime bien mieux avoir à ſurmonter les tracaſſeries d'un mari, que les rêves

[*] *Niſi ſervare puellam*
Incipit, incipiet deſinere eſſe mea.
OVID. amor. lib. 2.

ſubalterne de l'union conjugale, elle n'eſt ni vile, ni mépriſable, & il n'y a rien qui la porte plutôt à s'évader que l'aſpect d'une priſon: nous ſavons que cette rigueur ne rend pas plus heureux les peuples qui la pratiquent (5), tant par la défiance

---

de Cécile, ou les vapeurs de Roſalie. Ne voyez-vous pas qu'un des grands attraits de la volupté, c'eſt d'en parler avec retenue, tant la contrainte eſt néceſſaire au plaiſir; & cette volupté elle-même, unique préſent qui nous vienne réellement du ciel, cherche ſouvent à s'irriter par la douleur [*]?

(5) Quand une femme eſt trop gênée, ce n'eſt pas pour s'en tenir à de ſimples galanteries qu'elle briſe ſes liens, elle n'a plus de réſerve. A peine le briquet frappe, qu'elle eſt prête à faire feu; car, dit Tite-Live, la luxure irritée par la contrainte eſt comme une bête féroce qui a rompu ſes chaînes. Le deſir, au contraire, ſe ralentit par la liberté. D'ailleurs une femme qui échappe

[*] *Quod petiere premunt arcte faciuntque dolorem*
Corpori & dentes inlidunt ſæpe labellis,
Et ſtimuli ſubſunt qui inſtigant lædere idipſum,
Quodcunque eſt rabies inde illa germina ſurgunt.

Lucret. lib. 4.

qu'ils ont de la vertu de leurs épouses, que de leur propre mérite ; car il semble aux femmes que les maris, en s'attribuant le droit de les renfermer, leur laissent aussi le droit de s'échapper lorsqu'elles le peuvent (6). C'est pourquoi elles ac-

---

aux écueils séduisants que la société lui présente, est d'une fidélité bien plus sûre que celle qui ne s'est gardée que par la vigilance de ses argus. Au surplus, les mœurs de l'Orient n'ont rien de relatif aux nôtres ; le pouvoir que l'on donne aux Eunuques de se marier, est une preuve évidente du mépris que l'on y fait des femmes.

(6) On ne peut compter sur la vertu d'une femme, quand elle n'a point été sollicitée ; une femme que son mari laisse en liberté, peut écouter un amant sans se rendre coupable. Un amant délicat qui cultive la société d'une femme honnête, doit priser les légeres faveurs qu'elle lui accorde à proportion de sa vertu ; & le mari, de son côté, doit être d'autant plus satisfait quand elle ne trahit point la foi qu'elle lui a donnée ; il serait tyrannique de vouloir captiver une femme aimable, au point de lui refuser toute liaison d'amitié, ou même de société.

ceptent presque toutes les occasions qui se présentent de les trahir ; & la contrainte aiguisant leur esprit les rend très-ingénieuses à les faire naître ; mais nous qui connaissons la qualité des femmes, qui savons qu'elles se déshonorent les premieres en nous déshonorant, & que le monde est fait pour elles comme pour les hommes, nous leur laissons la liberté d'en jouir honnêtement & nous croyons plus assurés en leur laissant à elles-mêmes le soin d'un tresor qui leur doit être si précieux, que nous le serions en le confiant à des yeux étrangers, ou à la garde des verrous & des portes (7).

---

(7) Est-il quelqu'un qui puisse les enchaîner par son industrie ? Enfermez votre femme sous la clef, disait Juvénal, faites-la garder à vue ; mais qui gardera ses gardes eux-mêmes, car elle est rusée, & c'est par les corrompre qu'elle commencera [*]. Or si les femmes étaient si difficiles à garder du temps de Ju-

[*] *Pone seram cohibe : sed quis custodiet ipsos Custodes ? cauta est, & ab illis incipit uxor.*

Il est encore de la politique d'un mari de flatter quelquefois sa femme sur sa beauté, & de lui témoigner de vrais sentiments d'amour, non pas avec un air d'un amant aveuglé, & qui sente une bassesse de servitude, mais en homme qui connaît le prix du bien qu'il possede. L'idolatrie n'étant pas plus propre à s'attacher une femme que le mépris, elle aime à voir, dans un mari complaisant, des sentiments de grandeur & de maître (8). Les pré-

---

vénal, jugez de leur adresse dans un siecle comme le nôtre.

> Il n'est point contre l'amour
> De retraites sûres,
> Fermez grille à double tour,
> Bouchez les serrures,
> Vous ne parviendrez jamais
> A vous sauver de ses traits:
> Un jaloux propose,
> Et l'amour dispose.

Favart, *Vaudeville des Nymphes de Diane.*

(8) La plupart des hommes estimables se laissent séduire dans leurs amours, autant par la

ſents & les careſſes qu'elle en reçoit, lui ſont plus précieux, & lui inſpirent infailliblement de l'eſtime, de l'amitié & de la reconnaiſſance.

Aux louanges qne vous donnerez à ſes charmes, ajoutez le cas que vous faites de ſa vertu, que vous éleverez toujours au-deſſus de ſa beauté (9), & que vous direz être généralement reconnue & eſtimée; ces premieres fleurs, que vous répandrez à propos ſur elle,

---

modeſtie, la fierté & la nobleſſe, que par les qualités du corps & de l'eſprit [*].

(9) Non ſeulement un mari ſage fait bien de le dire, il fera encore mieux de le croire, malgré toutes les apparences contraires, & il ferait cruel de le détromper. Saint Auguſtin parle d'un tombeau miraculeux qui guériſſait les aveugles qui venaient le viſiter. Heureuſement parmi nous le tombeau de l'abbé Pâris, ne guériſſait que les boiteux; s'il eut opéré ſur les aveugles, il aurait fallu conſeiller rarement aux maris de s'y rendre.

[*] *In his modeſtam pueritiam, in aliis imagines majorum, incitamentum cupidinis habebat.*

TAC. ann. lib. 6, cap. 1.

vous rendront agréable à ſes yeux ; & la bonne opinion que vous aurez, & que tout le monde aura de ſa vertu ; l'engagera à ne la point démentir, étant le caractere des femmes, encore plus que des hommes, d'accorder à la vanité, ce que la vertu n'en a pu obtenir.

Après que vous aurez prévenu l'eſprit de votre beauté par de ſages ménagements & des douceurs viriles, rendez-lui votre maiſon agréable, qu'elle ne manque d'aucun meuble néceſſaire, & accordez à ſa perſonne tous les ornements que vos facultés & votre condition lui permettent de prétendre, afin qu'elle ne ſoit pas tentée par l'appât des préſents que vous devez abſolument lui interdire, pour rendre inutiles les armes les plus dangereuſes, dont les amants puiſſent l'attaquer; (10) procurez-lui des amies

---

(10) Les préſents, il eſt vrai, ſont dangereux quand ils ſont conſidérables ; car ſi une femme d'un certain rang cede rarement à de légers préſents, elle réſiſte plus rarement en-

vertueuses, dont la vertu n'ait pourtant rien de farouche, & faites que ses amies trouvent auprès d'elle quelques avantages, afin qu'elles s'attachent à lui plaire; ainsi vous lui donnerez une garde qui fera votre sûreté & son plaisir; appliquez tous vos soins à lui faire lier un commerce d'amitié avec vos parentes, cimentez leur union, en leur inspirant les desseins où leur concours peut être nécessaire, & étouffez toujours, par votre

---

core aux profusions d'un amant. Aux Indes orientales, dans le temps où la chasteté y était dans la plus grande recommandation, l'usage pourtant souffrait qu'une femme mariée pût s'abandonner à celui qui lui présentait un éléphant, & qu'elle se glorifiait d'avoir été estimée à un si haut prix; enfin on sait le mot de Roquelaure: « si l'on vous donnait cent mille écus? — Non sûrement, mais un million? — Un million: oh! vous m'en direz tant »! La replique de Roquelaure fut juste, mais elle n'est pas honnête, & j'aime mieux dire: *il ne manque plus que l'offrande, j'ai trouvé la divinité.*

ſageſſe, dans leur naiſſance, les ſujets de diſcorde qui pourraient s'élever entr'elles ; tant que votre femme aura de pareils témoins de ſes actions, vous ne devez pas craindre qu'elle s'égare ; oſerait-elle s'engager dans une intrigue amoureuſe, à la vue des perſonnes que l'injure regarderait [*] ? Mais, vous-même, cultivez avec attention l'amitié des parentes de votre femme ; comme elles ſeront inſtruites de ſes inclinations & de ſes connaiſſances, vous en pourrez tirer des éclairciſſements très-ſalutaires, & l'intérêt qu'elles prendront, en ce que vous aurez ſi fort à cœur, leur ſera éclairer de plus près la conduite de votre femme qui n'oſera ſortir de ſon devoir, tant qu'elle aura des cenſeurs ſi bien informés, ſi légitimes & ſi ſéve-

---

[*] Tout cet eſpionnage me paraît dangereux, car ſi la femme vient à s'en appercevoir, je connais ce ſexe, elle voudra ſe venger, & le mari, par ſes précautions, hâtera le malheur dont il avait une ſi forte crainte.

res (11). Si, malgré toutes ces précautions, vous vous apperceviez que votre femme prît quelques engagements amoureux, dissimulez adroitement votre ressentiment, & recherchez sans affectation l'amitié de son amant ; ils s'endormiront tous deux sur l'espérance

---

(11) Les femmes de notre siecle sont assez peu disposées à s'inquiéter de la mauvaise conduite de leurs parentes ; elles ne regardent point les fautes d'une sœur ou d'une cousine, comme une injure qui rejaillisse sur elles.

Notre maniere de vivre est sujette à bien des changements ; toujours dans la société des femmes, l'envie qu'elles ont de nous plaire, l'envie que nous avons de nous en faire aimer, nous gâtent mutuellement ; elles remplacent les regles les plus absolues par des caprices ; elles opposent la mode aux Loix ; mais qui sait si un jour les femmes lasses de plaisir, & fatiguées de parure, n'ameneront pas la mode de rester dans leur maison, de relever leurs cheveux sans art avec un simple ruban, de filer elles-mêmes la soie dont seront faits leurs habits ; enfin de ne caresser que leurs maris, & de n'avoir d'autre société que celle de leurs parents.

d'une plus grande liberté, que vous leur retrancherez pourtant entiérement, en vous trouvant par-tout avec eux, tantôt pour le plaisir d'être avec votre femme, tantôt pour le plaisir d'être avec votre ami ; égayez vous-même la conversation, autant que l'honnêteté vous le permettra ; que votre amour & votre respect éclatant dans toutes les occasions, fassent voir que vous avez des yeux pour la beauté de votre femme, & de l'estime pour sa vertu ; vous rappellerez par ce moyen son attention à son mari, & votre rival qui n'aura pas de plus fortes armes, ni même la liberté de s'en servir, vous cédera bientôt sa place; cependant sachez le tourner en ridicule sur tout ce qu'il dira ou fera mal-à-propos ; recherchez tous les endroits vicieux de son corps, de son cœur & de son esprit, & découvrez-les confidemment à votre femme ; rendez-le lui-même suspect, s'il est nécessaire, de libertinage & de débauche, & marquez-lui votre regret de vous être si fort

trompé dans le choix que vous aviez fait d'un ami (12). Une beauté qui s'estime, est fort susceptible de pareilles impressions, toutes les idées qui l'occupaient en faveur de son amour, s'évanouissent, & sa froideur anéantissant le peu d'espérance, que votre présence assidue, & votre nouvelle indifférence laissaient à votre rival, la nonchalance s'en suit de part & d'autre, & ils vous délivrent bientôt de toute inquiétude.

S'il arrivait pourtant que votre pru-

(12) Les artifices que le mari doit mettre en usage, en suivant ce que l'auteur prescrit dans ce chapitre, tourneraient sûrement contre lui; car en fait de tromperie, les femmes surpassent de beaucoup les hommes les plus rusés. Je ne crois donc pas qu'il nous convienne de chercher à les surprendre & à leur tendre des pieges; la douceur, l'honnêteté, & surtout la bonne foi, sont les seules armes qu'il nous convienne d'employer contre leurs petites intrigues, tout le reste ne serviroit qu'à compromettre très-inutilement la dignité d'un homme d'honneur, & à augmenter le ridicule qu'il aurait voulu éviter.

dence n'eût pas tout l'heureux succès que vous auriez dû attendre, s'il paraît que votre femme regarde toujours son amant d'un œil favorable, & que lui-même tâche de triompher de vos froideurs par ses caresses, ne tardez pas un moment à chercher quelque prétexte, ou à faire naître quelque occasion de rompre avec lui ouvertement, & de lui ôter toute espérance de raccommodement (13). Ainsi, en vous éloignant de lui, vous l'éloignerez aussi de votre femme, qui ne pourra plus le souffrir chez vous,

---

(13) Dans Rose & Colas, l'une des plus jolies petites pieces de la comédie italienne, Mathurin fait semblant de se prendre de querelle avec Pierre le Roux, pour se faire un prétexte de défendre à Rosette de recevoir Colas; mais Colas vient en cachette, trouvant la porte fermée, il entre par la fenêtre; Rosette & lui jurent de s'aimer toujours: Mathurin allait les surprendre, mais Colin remonte promptement sur la fenêtre, & sa maîtresse trouve le moyen d'endormir le bonhomme avec une vieille chanson.

& lui n'osera prendre la liberté d'y venir; & si après votre inimitié déclarée, vous découvriez quelqu'intelligence entr'eux, vous auriez lieu de vous plaindre hautement de votre femme, & d'exiger alors d'elle, en maître, ce que vous n'auriez pu obtenir en mari sage & complaisant (14).

---

(14) Avant de faire réimprimer ces excellentes leçons, j'ai voulu consulter une femme qui a une grande réputation de beauté, d'esprit & d'expérience; notre lecture finie, je lui ai demandé ce qu'elle pensait de ce livre; il me paraît excellent, dit-elle, c'est dommage que chaque chapitre finisse par le mot cocu. Depuis ce jour-là j'ai toujours eu mauvaise opinion d'elle.



LE BONHEUR ET LA BEAUTÉ,

OU

LES MALHEURS D'ARISTE.

ANECDOTE II.

CHAPITRE PREMIER.

Ariste & Plotine.

ARISTE remplissait à Athènes une place éminente dans la magistrature, son maintien sérieux annonçait la gravité de ses occupations, & personne dans l'aréopage, n'avait mieux que lui ce genre d'esprit qui conduit aux honneurs & à la fortune ; il avait épousé Plotine dont les charmes égalaient ceux des plus belles Corinthiennes ; aucune femme, dans la Grece, n'avait plus de décence & de graces.

CHAPITRE II.

Le trait d'Amour.

CE fut aux jeux olympiques, que Plotine vit Agathon, jeune philoſophe d'une ſecte nouvelle, qui croyait au bonheur; la gaieté brillait ſur ſon front, il y régnait une ſérénité qu'elle ne trouvait point ſur le viſage d'Ariſte; non, dit-elle, Apollon lui-même n'avait pas plus d'attraits: s'il enſeigne le bonheur, il eſt bien difficile de ne le pas trouver dans ſes leçons!

Ariſte n'aimait pas ſa femme comme un amant aveuglé, il s'attachait ſeulement par les moyens les plus ſages, à lui faire ſentir l'empire des devoirs, à lui inſpirer le reſpect; elle l'écoutait, il parlait bien; elle le craignait, il était ſon époux; mais Agathon s'était emparé de ſon ame; elle trouva le moyen d'entendre le jeune philoſophe à l'inſu

de ſon mari : toutes les fois qu'un char doré traînait Ariſte à l'aréopage, elle volait vers Agathon.

CHAPITRE III.

Le Philoſophe.

LE bonheur, lui diſait-il, en la ſerrant dans ſes bras, eſt indépendant de tout ce qui nous environne, il eſt dans les plaiſirs purs que donne la nature, il eſt dans l'amour, & l'amour eſt en nous; qu'importent les richeſſes, les palais, les grandeurs ? Ariſte, ſous un manteau de ſoie, eſt-il heureux comme le ſimple Agathon ? Il vous poſſede, belle Plotine, mais ſait-il en jouir ? Son front auſtere eſt chargé de ſoucis, ſon cœur n'eſt rempli que de ſon ambition ; & l'eſprit ! cet eſprit qui nous fait reſſembler aux dieux, qui fait le charme de la vie, lors même que nos ſens ſont aſſoupis ! Le ſien n'eſt rempli que des intrigues
de

de l'aréopage. Hier encore, tandis qu'il s'occupait d'une fédition paffée, & qu'il cherchait des crimes à ceux dont les oppreffeurs ont réfolu la mort, je chantais fur ma lyre vos charmes & nos plaifirs; fuyons ces lieux où regnent des loix barbares, où ce que la nature a produit de plus beau, de plus fait pour commander au monde, trouve encore des maîtres & des tyrans; fuyons une ingrate patrie où périront toujours Socrate & la vertu, où jamais les douces colombes ne fe careflerent fans trouble. Vous cherchez le bonheur, il n'en eft point fans la liberté, il n'en eft point fans l'amour; partons, allons aux extrémités de la Grece, vers ce rivage où les libres Œginetes, vainqueurs des flots & de leurs ennemis, offrent un afyle à tout étranger perfécuté dans fon pays.



CHAPITRE IV.

L'Enlèvement.

AVANT qu'il eût parlé, Plotine était persuadée, elle trompe ou séduit ses esclaves, le char vole, & bientôt il atteint le port. Plotine qui tremblait à la vue d'une nacelle, & déplorait autrefois le sort des matelots, s'est embarquée sans crainte; les vents enflent les voiles, & les deux amants contemplent le spectacle pompeux & effrayant des mers; mon cher Agathon, lui disait Plotine, ne vois-je pas Ariste dans ce vaisseau qui nous suit, ne viendrait-on pas pour nous prendre ? . . . . Que ces vagues irritées m'engloutissent, plûtot que de me séparer de toi !

Cependant Ariste était revenu de l'aréopage; ses esclaves avaient semé le bruit de sa disgrace, & les Athéniens, avides de pareils événements, riaient

aux dépens du grave Sénateur ; chacun d'eux étendait ſur ſes malheurs le vernis ineffaçable du ridicule : ce peuple aimable, ingénieux, en inſultant aux maris trompés par leurs femmes, ne les accuſait ni d'imprudence, ni d'aveuglement, mais il ne leur pardonnait point de n'avoir pas ſu ſe faire aimer : plus la galanterie était en honneur, plus les époux, dont l'infortune était publique, étaient accablés de mépris.

CHAPITRE V.

La fâcheuſe Nouvelle.

ARISTE, le ſeul qui ne fût point encore inſtruit, croyait que ſa femme, ayant viſité ſes amies, avait été retenue par quelqu'accident ; il ne pouvait ſe perſuader qu'elle eût pris la fuite, il était loin de pouvoir s'imaginer qu'elle préférât un apprentif philoſophe à un membre de l'aréopage, une cabane à ſa maiſon, &

qu'elle pût quitter le charmant ſéjour d'Athênes, pour le pays nébuleux des ſombres Œginetes : il allait, demandant à tout le monde des nouvelles de Plotine, & chacun ſouriait : il court à Periandre, il s'adreſſe à Memnon, ne l'avez-vous point vue, Plotine a diſparu ? Ah, ah !..., c'eſt que je ſuis dans une inquiétude ! ... Laïs l'aborde, & lui dit, pauvre mari ! tu cherches en vain, un char rapide l'a enlevée, c'eſt Agathon, je les ai vu paſſer à ma porte; tu n'en ſavais donc rien ? Je l'aurais prédit, il y a plus d'un mois... Tu vas donc me revenir, ingrat, tu m'abandonnais, mais je te pardonne; chacun ſe moque de toi, je reſterai ta ſeule amie dans le monde; conviens auſſi que tu as la mine un peu trop ſévere pour une jeune beauté, mais je me charge de te rendre aimable; & pour te conſoler, viens ſouper avec moi toutes les fois qu'il te plaira.-- Il allait lui répondre, elle part comme l'éclair, & le laiſſe mourant de honte & de colere.

CHAPITRE VI.

L'Amour induſtrieux.

PLOTINE, chez les Œginetes, ne trouva pas un parfait bonheur; le beſoin qui ſe fait reſſentir dans le trouble des paſſions, auſſi-bien que dans l'ennui de la tranquillité, altérait un peu ſes plaiſirs. Agathon inconnu, & ne pouvant faire goûter à des marins groſſiers la politeſſe d'Athênes, ne pouvant répondre en leur langage, n'avait point de reſſources; mais Plotine voulut ajouter à la félicité qu'elle goûtait, celle de nourrir par ſon travail cet amant adoré : elle avait remarqué que les Dames Œginetes aimaient les modes athéniennes; elle s'appliqua à leur faire de nouvelles parures : triſte métier pour la femme d'un aréopagite! Mais l'éloquent Agathon parvint en peu de temps à ſe faire connoître. L'amour rend inventif, & la diſ-

corde embraserait les deux extrêmités du monde pour un sujet frivole ; la Grece ferait autant de sottises en un an qu'elle en faisait autrefois dans un siecle, plûtot qu'il ne souffrirait qu'un amant restât dans l'impuissance de reconnaître les sacrifices de l'objet aimé.

Cependant tout passe dans la vie, & sur-tout la félicité. Les Œginetes, jaloux du bonheur d'Agathon, & encore plus de quelques secrets de leur république, qu'il avait révélés à toute la Grece, le firent sortir de leur pays.

CHAPITRE VII.

La vengeance d'Ariste.

Ariste, nouveau Ménélas, ne fit point de son injure une guerre générale, il n'arma point de vaisseaux pour aller reprendre son Hélene ; mais il conservait un ressentiment profond. Le temps amena la guerre contre les Œginetes,

& étant devenu l'un des chefs de l'aréopage, il opina le premier pour que les Athéniens vainqueurs, fissent couper les pouces aux Œginetes, afin de leur ôter pour toujours la supériorité dans l'art de la marine (1).

On croira peut-être difficilement que l'enlévement de Plotine ait été la cause d'un événement si terrible & sans exemple dans l'histoire des nations; mais l'incrédulité cessera, si l'on considere que l'enlévement d'Héléné a causé un siege de dix années, & la perte de deux cents mille combattants; que c'est cet enlévement qui a fourni le sujet des plus glorieux monuments de l'esprit humain; & qu'enfin les Romains lui ont dû la fondation de leur empire, & la conquête du monde.

(1) Valer. Max. l. 9, *in ext.* §. 8.





CHAPITRE III.

Des Joueuses.

DE toutes les passions qui obsedent l'homme, je n'en vois point de plus tyrannique que celle du jeu; toutes les autres le dédommagent au moins, dans la jouissance de leurs objets, d'une partie de la peine qu'elles lui causent; le joueur, au contraire, se trouve dans les plus cruels accès, lorsqu'il est dans son centre : tout devrait empêcher les hommes de s'abandonner à cette passion, & tout devrait les en guérir, lorsqu'ils entreprennent de la satisfaire ; il n'est point d'amusement moins divertissant, tout y est triste, tout y est sévere, tout y est étranger; les spectateurs même sont condamnés à un triste & morne silence. Le jeu est un lieu où l'on s'assemble pour se dépouiller & se détruire l'un

l'autre, à quoi l'on réussit parfaitement; car à la fin tous les champions restent au champ de bataille : ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les femmes ne soient pas exemptes de cette fureur, & qu'on ait tant de peine à les en déposséder; je crois pourtant qu'un mari en viendra à bout, s'il veut mettre en usage les moyens que nous lui allons apprendre: c'est ici un article qui demande toute son attention; car une femme ne court jamais tant de hasard, & n'en fait jamais tant courir à son mari, qu'en suivant tous les mouvements de cette maudite passion (1); & la vertu la plus constante a souvent fait voir, par ses débris, qu'elle

(1) La Fontaine, à qui l'on ne doit pas reprocher d'avoir mal connu les femmes, cite le jeu comme la premiere des causes qui rendent nos femmes infidelles.

« Le jeu, la jupe & l'amour des plaisirs,
» Sont les ressorts que Cupidon emploie;
» De leur boutique il sort, chez les Français,
» Plus de cocus, que du cheval de Troie
» Il ne sortit de héros autrefois ».

n'eſt pas à l'épreuve des coups imprévus qu'elle lui porte.

Le moyen le plus ſûr de corriger une femme, c'eſt de diſſimuler la connaiſſance que vous avez de ſon défaut, & de l'attaquer indirectement; elle ne cherche point à ſe cacher ni à ſe défendre, & ſon orgueil ne lui faiſant point voir de honte dans une défaite dont perſonne ne s'attribue la gloire, vous en triomphez plus facilement (2). Ainſi je con-

(2) Il ne faut pas chercher à gêner la liberté des femmes par trop de ſévérité. Les fautes, & même les faibleſſes de celles qui ſont honnêtes, ne peuvent jamais faire un grand mal à la ſociété. Aſſurément il ſerait facile de contenir nos femmes plus qu'elles ne le ſont, de faire quelques réglements pour corriger leurs mœurs & diminuer leur luxe; mais peut-être y perdrait-on plus que l'on n'y pourrait gagner. Cependant je ne conçois pas comment a pu s'introduire l'uſage de leur laiſſer jouer gros jeu, & de fixer, à celles qui tiennent un rang élevé, des ſommes pour frayer à ce condamnable plaiſir. C'eſt une extravagance que je n'ai jamais pu concevoir. N'ont-elles pas aſſez

ſeillerai à un mari qui connaît que ſa femme eſt poſſédée de la fureur du jeu,

---

de paſſions dangereuſes? Leurs caprices n'ont-ils pas aſſez d'influence, ſans leur laiſſer une auſſi pernicieuſe habitude que celle du jeu, qui fait dépendre d'une carte, leur honneur, la fortune de leur famille? Je dis leur honneur très-ſérieuſement, parce que je regarde une joueuſe comme réduite à ſe proſtituer au premier qui lui offre de l'argent, ſi ſes pertes multipliées ne lui laiſſent point d'autres reſſources; & cette extrêmité, qui ne reſſemble ni à l'amour, ni à la galanterie, les rend à mon ſens plus mépriſables que les malheureuſes qui s'offrent au premier paſſant, en le ſuppliant de les aider à ſortir de la miſere; parce qu'elles ſe ſont créés volontairement des beſoins qu'elles n'avaient pas, & ont elles-mêmes provoqué leur opprobre. La galanterie, la coquetterie, l'infidélité même, peuvent trouver des excuſes. L'infidélité de certaines femmes trouve peut-être ſa cauſe dans la pudeur elle-même qui, en général, engage les femmes à faire un myſtere de leurs faveurs. Le mariage les divulgue, & l'on voit ſouvent une jeune dame embarraſſée & timide devant le mari, dont la puiſſance ſur elle eſt connue; au lieu que la préſence de l'amant caché, qui eſt le confident

de se déclarer lui-même joueur, sans faire semblant de croire sa femme joueuse, d'affecter le dernier dérangement dans sa conduite, de supposer de grandes pertes, & de paraître toujours de mauvaise humeur : sa femme choquée, de ses désordres, & voyant combien ils sont pernicieux, ne manquera pas de les condamner, & de prêcher à son mari une vie plus réguliere ; mais il ne faut pas qu'il se rende à ses premieres instances ; qu'il continue encore quelques jours ce personnage, & qu'il laisse tomber sa maison dans quelque pressante nécessité, dont sa femme sente toute la rigueur, & qu'elle puisse attribuer à ses pertes ; il l'entendra déclamer de toutes ses forces contre lui & le jeu, & se plaindre toute

---

& le ministre de ses plaisirs, l'anime & lui prête des agréments. Enfin on ne peut nier que l'amour procure au moins quelques douceurs. Mais le jeu, quel est son attrait, & quels sont ses plaisirs ? Quel espoir offre-t-il à une femme dont le mari prend soin, si ce n'est sa perte, sa ruine ?

en pleurs du malheureux état où il l'a réduite. Alors le mari, comme vaincu par la force des raiſons de ſa femme, doit promettre de ſe corriger, & commencer au moment même ; qu'enſuite ſon changement faſſe trouver ſa maiſon dans la paix, dans l'ordre & dans l'abondance, & que comparant lui-même, en préſence de ſa femme, ces nouveaux biens aux malheurs dont le jeu l'accablait, il lui faſſe de grands remerciements de lui avoir fait ouvrir les yeux & ſauvé ſa maiſon de la derniere miſere, qui avait déjà commencé de s'en ſaiſir : elle s'applaudira de ce ſuccès, en goûtera tout le fruit, n'oſera jamais contrevenir aux préceptes ſalutaires qu'elle aura donnés ; & déjà frappée du déſordre & du déſeſpoir qui accompagnent cette dangereuſe paſſion, ou craignant de la réveiller dans ſon mari, elle l'étouffera dans elle-même.

Bien que ce moyen paraiſſe ſi infaillible, nous ne laiſſerons pas d'en propoſer d'autres, parce qu'il peut y avoir des maris qui ne veuillent pas, ou qui

ne ſoient pas en état de s'en ſervir. Faites donc qu'une femme trouve tant de dérangement chez vous pour le temps qu'elle va perdre au jeu, que vous l'obligiez de ſe rappeller elle-même à la maiſon. Il faut qu'elle trouve aujourd'hui un valet congédié, demain une ſervante, après-demain ſa femme de chambre (3), toujours ſous le prétexte du peu d'attention qu'ils apportent à leur devoir pendant l'abſence de leur maîtreſſe, ce que vous juſtifierez par des hardes gâtées, des porcelaines caſſées & ſa toilette négligée; & réduiſez-la ſi ſouvent à la néceſſité de ſe ſervir elle-même, que le chagrin & le dépit l'emportent ſur ſa paſſion: ce qui ne manquera pas d'arriver, ſur-

(3) Nos femmes en général doivent être fort attachées au gouvernement domeſtique, c'eſt leur plus bel attribut; voudraient-elles reſſembler à ces beautés de l'Áſie, qui, vivant dans la dépendance de leurs maris, reçoivent leurs habits, dit Chardin, de la main des Eunuques, comme feraient des enfans?

tout si le défaut des domestiques la laisse souvent morfondre à la porte. Sa vanité offensée dominera d'abord dans son cœur & se fera tout sacrifier : de plus, ne donnez aujourd'hui que bien tard, les ordres à votre cuisinier, & que madame, revenue à l'heure du souper, soit obligée de l'attendre encore long-temps ; que demain son départ imprévu la laisse présenter à une table vuide, ou du moins dépourvue de tout ce qui peut être à son goût ; tous ces inconvénients lui seront insupportables, & la feront attacher insensiblement à son domestique, parce que vous lui ferez adroitement comprendre qu'elle est seule l'auteur de ces désordres, dont elle ne voudra pas être plus long-temps la victime. Dès le premier jour de son changement, représentez-lui bien l'ordre qui regne dans sa maison, lorsqu'elle ne l'abandonne pas à la direction des serviteurs toujours ignorants, fainéants, ou mal-intentionnés : faites-lui aussi sentir le repos qu'elle se procure, & dont vous troublerez la dou-

ceur dès qu'elle voudra ſe livrer à ſa frénéſie.

Lorſque vous apprendrez, ou que vous connaîtrez à ſon air affligé qu'elle a fait quelque perte conſidérable, ne l'accablez pas de reproches, ni de remontrances, mais faites-lui enviſager le précipice qu'elle s'ouvre; expoſez auſſi-tôt à ſes yeux le ſort d'Araminte, que la complaiſance trop aveugle de ſon mari a laiſſé tomber dans la derniere miſere; faites parler en même temps votre ſage prévenance, qui vous oblige d'empêcher la chûte de votre maiſon, plutôt pour garantir de la mendicité une épouſe que vous chériſſez, que pour votre propre intérêt, & priez-la inſtamment, d'un ton de maître, de vous épargner le chagrin de lui défendre abſolument pour elle-même ce qu'elle n'a pas voulu quitter de ſon plein gré. Vos raiſons, votre bonté, & l'image du malheur futur dont vous ſurchargerez ſon affliction préſente, feront tout l'effet que vous deſirez.

Il n'eſt pas poſſible que le calme &

l'honnêteté regnent long temps parmi les joueurs ; l'argent réellement exposé, & tout prêt à changer demain, rend chacun attentif à des intérêts si présents ; & fait laisser à part toutes ces déférences mutuelles, si ordinaires dans la vie civile, sur des choses indifférentes ou éloignées. Ainsi la passion dominante, arrachant le masque à toutes les autres, elles se montrent au grand jour dans le moindre différend d'intérêt que le hasard fait naître, & les deux sexes se trouvent également exposés aux emportements l'un de l'autre : sachez donc profiter du chagrin où vous verrez votre femme, lorsqu'elle aura reçu de pareils affronts, plaignez-vous d'un aveuglement qui l'expose aux indiscrétions des hommes les plus insolents ; demandez-lui si une femme bien née doit aller se commettre & se confondre parmi les femmes les plus obscures & les plus diffamées, que le jeu admet sans aucune différence : eh ! qui en fera désormais cas, si elle ose encore se

trouver parmi des perſonnes qui ſont ſi peu reſpectées, & qui la reſpecteront encore moins, ſi un juſte reſſentiment ne lui fait renoncer à leurs compagnies? Vous intéreſſerez, par ces raiſons, ſon honneur & ſon amour-propre, qui balanceront puiſſamment ſon funeſte penchant (4).

Il y a cependant bien des femmes qui ne ſeraient pas ſatisfaites de ces douces remontrances; & il eſt en effet du devoir d'un mari de reſſentir tout ce qui arrive de fâcheux à ſa femme; mais que votre politique conduiſe encore votre reſſentiment ſur ce point: par exemple, ſi votre femme vous paraît d'un eſprit bouillant & vindicatif, partagez ſeulement ſa dou-

(4) Si une femme joue avec paſſion dans les aſſemblées où elle ſe trouve, ſon mari doit lui retrancher toute eſpece de ſuperflu; ſi elle court dans toutes les maiſons où l'on joue, & où le jeu raſſemble tous les états, il ne doit pas héſiter à la faire renfermer.

leur ſans vous conformer à la violence de ſes mouvements, & oppoſez au deſir que vous auriez de la venger, des conſidérations touchant ſa réputation & votre commune fortune, que vous riſqueriez, en relevant une querelle qui la ferait connaître dans le monde pour une de ces femmes forcenées qui ſont toujours accuſées d'en être le premier auteur; le dépit & la honte lui feront ſans doute quitter des perſonnes dont la préſence réveillerait dans ſon cœur le ſouvenir d'une injure qu'elle n'aurait pas vengée, & vous n'aurez pas enſuite beaucoup de peine à l'empêcher de s'engager en d'autres pareilles ſociétés, ſi vous ſavez lui perſuader qu'elle n'y ſera pas long-temps ſans y recevoir de pareils déplaiſirs.

Mais ſi la douceur & la clémence ſont le partage de votre femme, ne ménagez point votre douleur en apprenant ſa querelle; appliquez à l'affront les plus noires couleurs qu'il pourra recevoir, & vous

trouvant griévement offenſé en ſa perſonne, faites voir, dans vos yeux, tous les traits de la plus vive colere, & menacez ſes offenſeurs de la plus cruelle vengeance ; ſa timidité la ſera d'abord entrer en de juſtes appréhenſions ; elle vous conjurera de vous appaiſer pour vous épargner à tous deux le trouble & les fâcheux accidents qui ſuivent la vengeance des querelles, & ne manquera pas d'offrir le ſacrifice de ſa paſſion à la promeſſe qu'elle exigera de vous, de ne point faire d'éclat.

Parmi tous ces divers moyens propres à retirer votre femme du jeu, écoutez encore celui-ci, qui eſt des plus infaillibles & des plus aiſés ; car il n'y a qu'à ſuivre votre femme par-tout où le jeu l'appellera, vous tenir près d'elle pendant ſon exercice, & ne ceſſer de la reprendre ſous l'apparence de zele, & le prétexte de l'inſtruire ; votre préſence & vos leçons lui ſeront inſupportables, ſon eſprit ſe dérangera auſſi-tôt, elle perdra tout

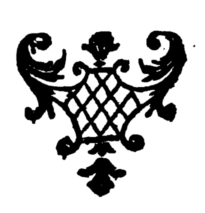
le goût qui l'attachait au jeu. Le dépit & l'ennui y succéderont (5), & elle aimera beaucoup mieux s'abstenir de jouer, que d'avoir un témoin & un censeur tel que vous, principalement si vous la laissez jouir d'une entiere liberté & de tous les autres honnêtes amusements qu'il lui plaira de choisir; mais dans ce chapitre des joueuses, je ne comprends pas celles qui ne jouent que par occasion à certains jeux de commerce, où la perte ne peut être que très-médiocre; il est même à propos que les dames donnent leurs moments de loisir à de pareils passe-temps, de peur que leur esprit trop oisif ne laisse tomber leur

(3) Voilà un excellent moyen pour dégoûter sa femme du jeu, mais non pas pour se faire aimer d'elle. Il faut que l'antipathie que notre auteur suppose aux femmes pour leurs maris soit bien forte, puisqu'elle va jusqu'à leur faire haïr les plaisirs auxquels elles sont le plus attachées, alors qu'il faut les partager avec eux.

cœur dans quelque langueur plus funeste (6).

---

(6) Je vois bien, dans ce chapitre, des moyens de détourner les femmes du jeu, & même de leur en faire perdre l'habitude, (encore les ai-je tous employés sans succès pour guérir une joueuse dont j'étois fort aimé.) mais il me semble que notre auteur n'a pas indiqué ceux par lesquels on pourrait empêcher qu'elles ne succombassent aux occasions, aux tentations que le jeu leur fournit, & qu'elles ne cherchassent dans la prostitution les ressources que le jeu leur a rendues nécessaires.



LUCILE ET CÉLIMENE,

ANECDOTE III.

IL n'y a gueres de bonnes amies plus étroitement unies que Lucile & Célimene ; elles n'avaient pour toutes deux qu'une loge à l'opéra ; on les voyait toujours ensemble aux boulevards ; toutes deux de même taille, de même âge, & vêtues de la même maniere, jamais il ne se vit rien de plus joli qu'elles, ni de plus élégant que leur parure. Lucile était présentée à la Cour, Célimene ne l'était pas ; mais le rang de son mari lui permettait d'aspirer à cet avantage, & sa bonne amie se donna tant de mouvements, qu'elle parvint à ne plus la quitter, ni à la ville, ni à la cour. Célimene était joueuse, Lucile ne l'était pas, mais elle ne tarda pas à suivre l'exemple de son amie. Le sallon de Marly ne vit jamais de plus aimables joueuses, ni de

plus infortunées; elles perdaient toujours.

M. Dorval, ce financier si connu par son luxe & ses caprices, celui à qui appartient ce joli temple du fauxbourg saint Antoine, où les colombes de Vénus s'assemblent pour se béqueter; M. Dorval enfin, à qui rien ne résiste, devint amoureux de Célimene, & Célimene lui résista; mais il savait qu'elle jouait beaucoup, & qu'elle perdait souvent; il eut la hardiesse de lui offrir mille louis; elle en fut formalisée comme elle le devoit être; mais trois jours après elle fit une perte considérable; elle était au désespoir, elle ne savait où prendre de l'argent, & le mauvais génie lui répétait tout bas le nom de M. Dorval. Je n'entreprendrai pas de rendre compte de tous les combats qu'elle soutint contre cette inspiration fatale, avant de se déterminer à lui écrire; cependant elle lui écrivit; la lettre était charmante, il devait en être enchanté; mais qui peut deviner jusqu'où va la bizarrerie, jusqu'où vont les caprices d'un riche financier?

cier? Madame, lui répondit-il, ce que je vous demandais était ſans prix, je n'en puis mettre aucun à ce que vous m'offrez. Un pareil trait était ſans exemple dans l'hiſtoire ſcandaleuſe des fermes; mais le mot courut, & quoiqu'il fût cruel on le trouva très-bon.

Célimene en était vivement affectée, mais elle ſe conſolait avec Lucile. Qui pourrait exprimer juſqu'où vont les conſolations de l'amitié? Il n'eſt point de malheurs qu'elles ne puiſſent adoucir & rendre ſupportables! Lucile auſſi maltraitée par la fortune, ſe croyait plus heureuſe en reſſources que ſon amie; milord Hallifax, à qui elle devait déjà deux cents louis, lui en avait encore prêté trois cents. Une pareille honnêteté méritait bien qu'on le reçût avec une certaine diſtinction. Le milord entendant répéter cent fois qu'il était un homme charmant, un homme divin, oſa croire qu'il en pouvait demander des preuves; on lui dit qu'il était bien exigeant, mais on ne crut pas pouvoir les refuſer ſans



CHAPITRE IV.

Des Coquettes.

Les coquettes ne ſont pas ſi faciles, ni ſi fragiles que l'on penſe; peu capables de partager les maux des amants, elles ne ſe mettent guere en peine de les ſoulager; la liberté qu'elles ſe donnent en parlant, fait ſouvent leur plus grand crime; leur feu s'exhale en paroles; leur cœur ſe diſſipe par l'enjouement; & ſans ceſſe diſtraites par différents objets, elles s'attachent rarement & faiblement (1); ennemies des ſoupirs & des plaintes, elles ne veulent pas leur prêter l'oreille, ce qui fait que les amants, contraints d'égayer

(1) Nouvelles Athalantes, elles défient leurs amants de les égaler à la courſe, mais toujours quelqu'Hippomene a ſoin de jeter des pommes d'or ſur leur paſſage, & rarement elles réſiſtent au plaiſir de les ramaſſer.

leurs paſſions, en deviennent moins touchants, & par conſéquent moins dangereux.

Les barbons & les gens de robe ne ſont point du tout à craindre pour les coquettes; elles ne les écoutent le plus ſouvent que pour rire du récit langoureux de leurs peines; il eſt pourtant bon qu'un mari en empêche les aſſiduités auprès de ſa femme, de peur que le temps ne leur découvre ſon endroit ſenſible, que l'amour ne leur faſſe faire le perſonnage qui plaît à la coquette, & que les préſents n'achevent d'ébranler ſa fidélité (2).

(2) Le dernier but de la vertu elle-même, c'eſt la volupté, & ſi ce nom ſignifie quelque contentement exceſſif, quelque plaiſir ſuprême [*], ce plaiſir eſt dû à la vertu, & doit lui ſervir de récompenſe, il lui appartient à juſte titre. Platon, dans ſes loix, ne voulait pas qu'une belle femme refuſât ſes faveurs à quiconque aurait, par ſa vertu, bien mérité de la patrie.

[*] Diſtinction entre les plaiſirs illégitimes & les plaiſirs vertueux.

Défiez-vous au contraire d'un petit-maître qui ſait joindre à ces airs ſanfa-

---

Mais cette tendance univerſelle vers la volupté, n'eſt pas une raiſon pour excuſer la corruption générale des mœurs, pour autoriſer de faux plaiſirs qui attaquent la tranquillité des familles, & gâtent chaque jour la félicité réelle des honnêtes citoyens qui ont en juſte propriété la jouiſſance d'un plaiſir permis & réglé.

Les dangereux plaiſirs que promettent & que donnent ſi rarement les amours déréglés à ceux qui ont la foibleſſe de ſe laiſſer entraîner à leur chimere, ne ſont jamais ſans troubles, & des plaiſirs troublés ne ſont point la volupté que le ſage ſe propoſe.

Cependant un livre claſſique de la Chine regarde comme un prodige de vertu [*] de ſe trouver ſeul dans un appartement reculé avec une femme, ſans lui faire violence. Nos romans du jour, plus vrais encore à tous égards que les livres de la Chine, regardent comme un miracle qu'une femme ſe trouve ſeule avec un homme aimable dans un appartement reculé, ſans lui ceindre la couronne. Ces romans prouvent à quel degré nos mœurs ſont

[*] Etre ſeul avec une femme.

rons des railleries & des médisances contre toutes sortes de personnes, & sur-tout contre les dames qui déplaisent à sa maîtresse. Toutes les femmes entendent avec plaisir médire des autres femmes ; mais les coquettes sont plus avides de ces sortes de médisances, que de leurs propres louanges : ainsi ces jeunes éventés, qui les auront déjà prévenues par la métamorphose de leurs cheveux, un juste-au-corps volant, & par la nudité de leur estomac, en sont toujours écoutés favorablement (3), lorsqu'ils les entretiennent

---

corrompues, puisque nos femmes les plus respectées se nourrissent de pareilles lectures, & ne rejettent pas le livre avec indignation comme un menteur abominable.

« Trouver à l'écart un trésor dont on soit le maître, ou une belle femme seule dans un appartement reculé ; entendre la voix de son ennemi qui va périr si on ne le secourt : admirable pierre de touche ! *Traduction du P. du Halde, tome 2.*

(3) Les modes ayant changé sans cesse depuis le commencement de la monarchie, les ajustements & les manieres qui séduisaient les

aux dépens de la réputation d'autrui ; & si avec ces malheureux avantages ils peuvent & veulent faire quelques dépenses, ils se mettent en état d'en remporter de fort grands sur les cœurs de leurs maîtresses ; car les coquettes aiment fort les fêtes galantes & les cadeaux où leur gaieté naturelle se trouvant encore excitée par la danse, le vin & la bonne chere, va quelquefois plus loin que l'honneur du mari ne le demande.

Ecartez donc les petits-maîtres d'auprès de votre femme, sa légéreté vous

---

coquettes du temps de notre auteur, ne réussiraient point du tout aujourd'hui. Je ne dirai cependant rien de la parure & du bon ton qui plaisent maintenant à nos coquettes, parce que mes remarques pourraient être inutiles demain & devenir fausses en vingt-quatre heures ; mais un docteur de Sorbonne compose actuellement une histoire véritable de la coquetterie pour servir à prouver l'influence du luxe sur la religion & les mœurs ; & l'on y trouvera toutes les révolutions survenues dans les modes en France, depuis Pharamon jusqu'à la comtesse du B....

en rendra le moyen très-facile : comme l'amour ne jette jamais de profondes racines dans son cœur, elle ne met guere d'obstacles au soin qu'on prend d'éloigner ses amants ; & pourvu que dans les premiers jours de leur absence, vous en sachiez imiter le personnage, débiter quelques fleurettes, & vous acquitter de votre devoir en mari fidele (4), vous lui en ferez perdre le souvenir.

Mais s'il est vrai qu'on sépare sans peine une coquette de son amant, il est aussi vrai que son amant renoue, sans peine,

(4) Il peut y avoir d'heureux moments pour un mari ; Vénus elle-même s'oublia dans les bras de Vulcain & le rendit heureux.

« Vénus ayant cessé de parler, & Vulcain hésitant à lui accorder sa demande, la déesse le serre mollement entre ses bras plus blancs que la neige ; & lui, tout aussi-tôt, sent éclorre la flamme qu'elle avait coutume de faire naître. Cette chaleur qu'elle sait si bien exciter, le pénétra jusqu'à la moëlle de ses os, & parcourut ses membres : tel que l'éclair, qui, d'un trait vif & brûlant, parcourt & fend les nues.... Il lui donne les embrassements de-

ſon intelligence avec elle. Si votre vigilance lui a interdit l'accès de votre maiſon, il la fera appeller chez quelque confidente, ou il lui fera attendre quelque fête galante; le jour du rendez-vous qu'elle aura accepté, vous la verrez ſe répandre en complaiſances & en careſſes, & ne manquera pas de vous demander quelles affaires doivent vous occuper l'après-dîné, afin qu'elle puiſſe régler le temps qu'elle donnera aux ſiennes; regardez ſes amitiés & ſes queſtions comme un avertiſſement de ſon deſſein ſecret; ne lui

---

ſirés, & étendu ſur le ſein de ſon épouſe, il ſe livra aux charmes d'un ſommeil tranquille ».

Dixerat & niveis hinc atque hinc Diva Lacertis,
Cunctatam amplectu molli fovet. Ille repente
Accepit ſolitam flammam, notuſque medullas
Intravit calor, & labefacta per oſſa cucurrit:
Non ſecùs atque olim tonitru cum rupta coruſco,
Ignea rima micans percurrit lumina nimbos.
.... Ea verba loquatus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit,
Conjugis infuſus gremio per membra ſoporem.

laissez pourtant pas connoître votre soupçon, & répondez-lui pour vous mieux éclaircir (5), que vos amis vous ont prié d'une partie de campagne, dont vous voulez qu'elle partage le plaisir, en cas

(5) C'est une folie de vouloir s'éclaircir d'un mal auquel il n'y a aucun remede qui ne le rende plus cuisant; il vaut bien mieux en éviter la fâcheuse connaissance. Les Romains, plus sages que nous, avaient coutume d'envoyer devant eux, lorsqu'ils revenaient de voyage, des esclaves pour annoncer leur arrivée, & une nation bien prudente avait introduit pour coutume que le prêtre reçût les premiers embrassements de la jeune épousée, le jour de ses nôces, afin d'ôter au mari la curiosité fatale de chercher, en ce premier essai, si elle lui a été donnée vierge, ou si elle a été blessée précédemment d'un amour étranger; un honnête homme n'est pas moins estimé pour être cocu: tant de héros, qui commandaient aux légions, tant de grands hommes, de sénateurs, de savants & de philosophes l'ont été & valaient mieux que nous. Celui d'entre vous, mes chers lecteurs, qui n'a pas fait de cocus, c'est un bien excellent homme; mais à l'égard des autres, la nature & la justice veulent que chacun ait son tour.

qu'ils ne vous laiſſent pas la liberté de vous y refuſer ; ſi cette réponſe refroidit ſes careſſes, & rabat ſa joie, ne doutez plus de ſon mauvais deſir, & pour le mieux éluder, paroiſſez toujours plus incertain ſur le parti que vous devez prendre, & obſervez-la de près de peur qu'elle n'échappe pour aller faire avertir ſon amant de l'obſtacle dont votre irréſolution les menace, & qu'ils ne remettent leur conférence à un autre jour, car il eſt bon que l'amant faſſe la dépenſe, & que celle qui en étoit l'objet, n'en profite point, par le ſoin que vous prendrez de la retenir, ſous le prétexte d'une autre attente. Le petit-maître, auſſi léger, & auſſi prompt à ſe détacher que la coquette, fort fâché d'avoir fait des frais inutiles, & ſoupçonnant ſa maîtreſſe d'indifférence ou d'infidélité, ira ſans doute chercher ailleurs une meilleure fortune ; mais voici ce qui eſt encore à craindre : la coquette qui aura paſſé ſi triſtement la journée, tant pour avoir été fruſtrée du plaiſir de voir ſon amant,

que pour avoir fruſtré ſon amant du plaiſir de la voir, voudra le dédommager le lendemain, & ſe dédommager elle-même de cet ennui, & s'excuſer en même temps ſur les empêchements que vous aurez mis à leur deſſein. Si vous lui laiſſez la liberté d'en venir à cette explication, toutes les précautions que vous aurez priſes le jour précédent pour lui faire manquer ſon rendez-vous, tourneront contre vous ; la coquette appuiera ſes juſtifications par des marques de tendreſſe, qui toucheront ſans doute ſon amant (6), & vous aurez plutôt travaillé

(6) Les careſſes d'une femme ont bien du pouvoir ſur ſon amant ; elle peut tout demander dans ces moments où ſon cœur amoureux palpite ſur le ſien ; le Poëte Lucrece priait Vénus de parler au dieu Mars en faveur du genre humain.

Mars, le dieu des combats, redoutable à la terre,
Abandonne pour vous les horreurs de la guerre ;
D'un amour éternel ſerrant le nœud divin,
Il vient ſe délaſſer ſouvent dans votre ſein.
Les yeux fixés ſur vous, ô charmante déeſſe !
Il repaît ſon ardeur des regards de tendreſſe,

à fortifier leurs amitiés qu'à les désunir, si, par les nouveaux traits de politique que

---

Qu'un immortel plaisir a dirigés sur lui.
De l'amour en tremblant il implore l'appui,
Et tombe doucement dans vos bras qui l'attirent :
Ses soupirs oppressés sur votre bouche expirent,
Des parfums qu'elle exhale. il voudrait s'enivrer.
A ces heureux transports quand il vient se livrer,
Que couché sur ce sein que l'univers adore,
Il le baise cent fois pour le baiser encore,
Et couvre de lauriers vos myrthes, vos autels,
Daignez le conjurer en faveur des mortels (1) !

(1) *Bellifera Mœnera mavors,*
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus volnere amoris,
. . . .
Pascit amore avidos inhians in te dea visus :
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto,
Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas funde !
LUC. de rer. nat.

La paraphrase que j'ai faite de cet hymne divin est très-inférieure à la poésie de Lucrece ; mais aussi quel superbe langage, quelles expressions ! Et comment rendre en Français *inhians circumfusa, &c.* ?

je vais vous suggérer, vous ne les empêchiez de se revoir & de rajuster leurs affaires.

Autant que vous aurez été attaché à votre maison le jour précédent, autant, le lendemain, faites voir l'impatience d'en sortir, sous le prétexte de quelques affaires pressantes, & retirez-vous dans qu'elqu'endroit voisin, d'où vous puissiez voir tout ce qui sortira du logis; votre femme ne s'y tiendra pas long-temps après votre départ; prenez le chemin que vous lui verrez prendre, suivez-la de loin, & entrez un moment après elle dans le lieu où vous l'aurez vue entrer; vous attribuerez votre arrivée à un billet anonyme, que vous supposerez vous avoir été écrit le jour précédent, jour destiné à la conférence amoureuse, & que le prétendu engagement que vous aviez pris, ne vous avait pas permis de satisfaire à la priere qu'on vous faisait de vous trouver dans ce même lieu que le jour présent; & après avoir balancé long-temps sur ce que vous devez croire de cette aventure, faites

ſemblant de ſoupçonner votre femme d'en être l'auteur : comme vous ne l'aurez pas ſurpriſe en aucun état qui puiſſe vous offenſer, ni dans un lieu que vous paraiſſiez eſtimer dangereux, elle entrera d'abord en raillerie ; ſecondée par ſon naturel, & ne ſera pas beaucoup d'effort pour détruire votre prétendue opinion ; & ſi la ſincérité apparente de votre joie lui confirme que vous êtes dans cette croyance, vous pouvez vous flatter d'un ſuccès certain (7) ; car ne vous croyant pas prévenu contre ſa vertu, elle apportera tous ſes ſoins pour vous empêcher de faire des réflexions déſavantageuſes ;

(7) Mais ſi ce jour-là même vous étiez obligé, M. le préſident, de vous trouver au palais, vous ne pourriez pas paſſer votre temps à guetter votre femme. Et que deviendrait le ſuccès ? Il en eſt de même du financier & du marchand, dn courtiſan & de l'apothicaire : apprenez que les maris ſont rarement cocus les jours où ils n'ont point d'affaires réelles, indiſpenſables, & bien connues de leurs ſages moitiés.

& voyant qu'on la voulait faire ſurprendre dans ſon rendez-vous, elle ſoupçonnera ſon amant de perfidie, ou de la plus grande indiſcrétion, & ſon indignation fera ſuccéder le mépris ou l'averſion à l'amour. L'amant de ſon côté croira que c'eſt un jeu concerté, & qu'il eſt la dupe de ſa maîtreſſe; & la confidente, qui ſe croira trahie par des gens bien inſtruits & mal-intentionnés, craignant les ſuites d'une pareille découverte, ne voudra plus ſervir leurs amours; ainſi l'amant, la maîtreſſe & la confidente étant également rebutés, jamais cette intrigue ne ſe renouera.

La coquette n'eſt pas fort difficile à ſurprendre, mais elle ſe démêle fort aiſément dans une ſurpriſe; la pâleur ni la rougeur ne dépoſent jamais contr'elle; toujours féconde en belles raiſons pour s'excuſer, & en adreſſes pour ſe tirer d'un embarras.

Lorſque vous entrerez dans la chambre de votre coquette ſans être attendu, qu'elle vous viendra au-devant, & vous

arrêtera par des careſſes extraordinaires, elle veut donner ſans doute à ſon amant le temps de ſe cacher, ou favoriſer ſa retraite; que les tendreſſes artificieuſes dont elle ſe ſert pour vous faſciner les yeux vous les faſſent ouvrir (8), ne faites pour-

---

(8) Une femme adroite peut tout ſur un amant paſſionné, elle peut tout ſur un mari même; les anciens poëtes le ſavaient, & ſi Lucrece a conjuré Vénus d'appaiſer le dieu de la guerre, Virgile lui fait obtenir de Vulcain une grace plus difficile; c'eſt en faveur d'Enée, l'un de ſes bâtards, & elle ne lui diſſimule pas la qualité de ſon protégé. C'eſt une mere, dit-elle, qui vous demande des armes pour ſon fils [*]; & Vulcain, ſéduit par de douces careſſes, parle d'Enée avec conſidération; il s'agit, dit-il, je le vois bien, de faire des armes pour un grand guerrier [**]; ſi une belle femme galante a tant de pouvoir pour ſe faire obéir par ſon mari, lors même qu'elle ne cache pas ſon infidélité; jugez combien elle a de moyens pour en faire tout ce qu'elle veut, lorſqu'elle veut bien prendre la peine de le tromper.

[*] *Arma rogo genitrix nato.* VIRG. ÆNEID.
[**] *Arma acri facienda viro.* VIRG. *Ibid.*

tant point connoître votre doute, & pour mieux découvrir la vérité, ne paroiſſez point la rechercher; à la moindre diſtraction que vous laiſſerez remarquer, ſon amant ſe ſauvera, ce qu'il ne vous ſera pas difficile d'entrevoir ou de connaître aux mouvements que ſe donnera votre femme; & ſi la ſortie était trop périlleuſe, il viendra ſe montrer devant vous comme nouveau venu; vous le verrez tout interdit, & oſant à peine lever les yeux ſur votre femme, recevez-le en ami, & ſéparez-vous-en de même.

Deux jours après vous viendrez dire d'un air offenſé, à votre femme, qu'un tel, c'eſt-à-dire ſon amant favoriſé, a dit en bonne compagnie que vous l'aviez ſurpris avec elle, & qu'il s'était dégagé de la maniere que vous ſaurez & que vous raconterez (9); vous tiendrez cette nouvelle d'un de vos amis qui était préſent au récit de l'aventure; laiſſez en-

(9) Mais eſt-il bien honnête de calomnier ainſi ſon prochain?

ſuite parler votre déplaiſir & agir modeſtement votre colere ; madame, convaincue de la vérité du fait, ſe troublera à ce diſcours, & juſtement irritée contre ſon amant, tâchez de le faire paſſer pour le plus téméraire & le plus grand menteur de tous les hommes ; elle accuſera ſa ſimplicité qui le lui faiſait regarder comme un ami vertueux & ſincere, & l'exilera pour jamais de ſon cœur, parce qu'elle croira n'avoir jamais aucun lieu de douter de ſa perfidie & de ſon indiſcrétion.

Mais plus vous aurez lieu de vous applaudir de cette prudente politique, qui ſauvera votre honneur ſans faire inſérer votre nom aux lardons des médiſants, plus vous aurez lieu de vous repentir de votre conduite, ſi vous entriez dans quelque furieux tranſport, lorſque vous ſurprendrez madame dans un tête-à-tête qui vous ſera ſuſpect (10) ; car

(10) Quelle poſition cruelle ! Comment un mari, après avoir fait ſouffrir à ſa femme les

outre les dangers mutuels que courent le mari & l'amant, vous jetez les fon-

---

emporrements de sa jalousie, peut-il en soutenir la présence ? Si elle lui pardonne, peut-il se pardonner à lui-même ? N'est-il pas tourmenté comme Apollodore par le souvenir de sa propre barbarie ?

Cette colere paraît cependant excusable à quelques égards, car l'infidélité des femmes expose au danger de faire passer à des adultérins le nom & la fortune du mari ; & ce danger est assez grand pour donner de l'humeur à l'homme le plus pacifique. Mais le mariage, disent nos beaux-esprits & nos philosophes, n'a été établi que « pour la nécessité de trouver un pere aux enfants pour les nourrir & les élever [*] ; & si comme dans l'isle de Formose les femmes étaient parmi nous les chefs de la famille, & donnaient le nom aux enfants, le même but serait rempli sans erreur ; & cette nouvelle coutume éviterait bien du scandale & des plaintes ».

Ils voudraient faire regarder le mariage comme une vieille formalité dont il n'existe plus que le nom. Doit-on s'étonner, disent-ils, qu'une femme ne se marie que pour avoir un

[*] *V.* Montesquieu, *Esprit des Loix*, tom. 3, p. 2.

dements d'un trouble & d'une averſion éternelle entre vous & votre femme, &

---

nom, un état, un pere adoptif de ſes enfants? Il en eſt de même dans toutes les autres démarches de la vie. Un jeune gentilhomme n'entre au ſervice que pour avoir la croix de Saint Louis; un autre au parlement, que pour ſe faire maître des requêtes; l'abbé ne ſe fait tonſurer que pour avoir un bénéfice. Ce n'eſt pas pour détrôner le ſultan que les deſcendants de Raymond, ou de Godefroi, prennent à Malthe la croix de chevalier, c'eſt pour avoir une bonne commanderie. Cela fut ainſi de tout temps dans l'antiquité, dans les républiques fameuſes: la cenſure ne ſuffiſoit pas plus à contenir dans le devoir les ſénateurs romains, qu'ici les mercuriales de l'avocat-général; ce n'était que pour leur intérêt qu'ils acceptaient les charges de la république, à Sparte même, Aratus, fut élu amiral pour la forme ſeulement.

Qui nous aſſurera que dès le premier âge de l'égliſe, les chrétiens ne ſe mariaient pas ſeulement pour la cérémonie? A lire les anciens contes publiés en France & en Italie, dès les commencements de l'Imprimerie, elles paraiſſent avoir été pour lors fidelles à leurs maris

le souvenir des reproches & des affronts qu'on se prodigue de part & d'autre dans ces fâcheuses occasions, demeure gravé dans le cœur, & résiste toujours aux bons sentiments que l'union conjugale veut faire naître; d'ailleurs il n'est rien de si trompeur que l'apparence; & votre aveugle jalousie peut vous faire condamner une femme très-innocente, ou fort peu criminelle : l'arrivée d'un mari, à qui l'on veut ôter le moindre ombrage, étant capable de faire prendre à la hâte un parti qui semble accuser ceux qui ne l'ont pris souvent que pour sauver

---

à-peu-près comme elles le sont à présent; au surplus, il est possible qu'il y ait à cet égard quelques variations; on sait que les choses dégénerent & que le nom reste seul. En effet, qui s'en tiendrait aux noms, tomberait dans d'étranges erreurs. N'a-t-on pas affublé du superbe nom de consuls quelques marchands de nos villes, & vêtu de la pourpre romaine, les massiers du palais & les bedeaux de la paroisse? Quels raisonnements! quelle philosophie! quelle corruption! quelles mœurs!

même les apparences du crime (11).

Soyez donc circonſpect dans tous les ſoupçons que la conduite d'une femme coquette vous fera former contre ſa vertu, le moindre bruit flétrit votre nom, & vous rend le jouet du public, chaque rieur ajoute ſa circonſtance à la nouvelle; & l'aventure la plus ſimple paraît bientôt habillée des couleurs les plus noires, dont l'infamie rejaillit ſur vous; & une coquette qui ſe voit entiérement perdue de réputation, ne ſe fait pas beaucoup prier pour ſe venger de l'auteur de ſa honte, & lui confirmer réellement un titre qu'il a bien voulu ſe faire donner injuſtement lui-même, car les femmes aiment véritablement la ſageſſe, mais encore plus à paſſer pour ſages; & quand elles ont une fois perdu l'honneur, ſelon

(11) Aſſurément l'apparence eſt chez les femmes ce qu'il y a de plus trompeur; telle femme qui livre avec empreſſement ſes appas les plus ſecrets aux regards avides d'un amant, tremble toujours devant ſon mari, & ne manque jamais de rougir devant ſon médecin.

l'opinion

l'opinion commune, elles ne s'obſtinent pas long-temps à le conſerver (12) : ce n'eſt pas que ce malheur ſoit inévitable ; & ſi vous ſuivez les préceptes que je vais vous donner, vous garantirez votre nom des taches dont votre emportement l'aurait fait menacer.

Après que les premiers mouvements ſeront calmés, & que vous poſſéderez votre eſprit, attachez-vous à lui exprimer, par des paroles douces & obligeantes, mais toujours viriles, le chagrin dont vous êtes pénétré, à cauſe du trouble que vous aurez ſuſcité : accuſez-en votre jalouſie inſéparable d'un grand amour, condamnez le ſoupçon qui vous a fait ſi injuſtement douter de ſa fidélité ; avouez-lui que tout le monde a blâmé vos alarmes,

(12) Quand une femme a pris toutes les précautions qu'elle pouvait employer pour rendre ſes amours ſecretes, ſi malgré ſa prudence elle eſt découverte par le haſard ou par la perfidie de celui qu'elle aimait, elle mérite d'être plainte ; mais peut-elle mériter l'indulgence de l'époux offenſé ?

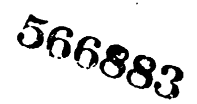
& que ſa vertu eſt ſi univerſellement reconnue, que perſonne n'a reçu aucune impreſſion déſavantageuſe de ſon mérite, par ces marques de votre repentir & ces aimables diſcours, vous diſſiperez toute l'amertume de ſon cœur, qui deviendra encore ſenſible à votre affection, & ſa vanité la fera revivre dans les bornes de la bienſéance, pour ſe conſerver l'eſtime générale dont vous l'aurez flattée.

N'obligez pas votre coquette à ne vivre qu'avec des prudes (13); la trop grande contrainte qu'elle ſouffrirait avec

(13) Les femmes diſpoſées à la galanterie, ne ſont pas toujours celles qui aiment le moins à ſe trouver avec des femmes ſages, ni à blâmer celles qui paſſent pour ne l'être pas; elles reſſemblent preſque toutes à ce muſicien dont parle Plutarque, qui, pour mettre ſa gloire à couvert, ſe faiſait accompagner par de mauvais chanteurs, ou, ſi vous l'aimez mieux, à ce bouffon que l'on applaudiſſait d'autant plus vivement, il y a quelque-temps, au théatre de l'opéra, qu'il avoit avec lui des hommes ſans talents.

elles, la rendrait plus ſenſible aux galanteries des amants; le plaiſir d'être quelquefois avec des femmes enjouées, ſatisfait ſon eſprit, & ne lui laiſſe rien méditer de plus réel; mais ſon trop long commerce avec elles ſerait dangereux: les paroles n'ont pas grande autorité ſur l'eſprit des coquettes, mais les exemples les entraînent; & comme les coquettes, qui ont des commerces galants, n'en font pas grand myſtere à leurs amies, je crois que celle qui ſerait expoſée à de pareils aſſauts, ne ſerait pas long-temps ſans ſe rendre; ainſi vous devez empêcher qu'elle ne forme des liaiſons trop étroites avec elles; & gardant ſur toutes choſes la fidélité à votre coquette, vous garantirez infailliblement votre honneur du naufrage.





LA CONFIDENCE,
OU
LES AMOURS DE L'ABBÉ D**.
ANECDOTE IV.

ANGÉLIQUE éprouvait un desir général de plaire & d'être aimée ; elle était toujours environnée des hommes les plus aimables ; on la voyait dans toutes les assemblées ; elle était la premiere à toutes les fêtes, & la derniere à tous les spectacles ; elle était jeune, jolie, habile dans l'art de la parure : en un mot, c'était une franche coquette ; elle avait sur-tout la manie d'être adorée des grands seigneurs, des étrangers, des beaux-esprits, de tous ceux qui font de l'éclat dans le monde. Elle était peu sensible, mais ardente dans ses caprices, & trouvant un plaisir toujours délicieux à se faire aimer, à se laisser séduire par un amant nouveau.

Depuis quelques mois l'abbé D** lui

faifait la cour; mais comme fon état exigeait de la retenue, il n'avait encore obtenu que des paroles tendres, de légeres faveurs : un inftant fuffifait pour triompher d'elle, mais cet inftant il fallait être prompt à le faifir; l'abbé n'avait pu le trouver encore; peut-être il n'était pas encore venu, car l'Abbé était homme à en profiter aussi habilement qu'un officier de dragons.

Mais enfin elle arriva cette heure fortunée ; l'abbé voulut la marquer le mieux qu'il lui fût poffible, dans les faftes de l'amour. C'était un lundi au foir : monfieur n'était point encore revenu de Verfailles, où fes affaires l'avaient appellé : madame était reftée feule de bonne heure ; l'abbé vint lui lire la premiere partie d'un roman qu'il avait compofé pour lui plaire : les caracteres étaient tendres ; l'abbé, qui avait de l'ufage, avait fu les bien exprimer ; il avait la voix fi féduifante : ah! s'écria-t-elle, charmant abbé, quelle fituation divine ! & l'abbé la lui fit partager un

ment; mais que ce moment fut court! l'émotion d'une coquette eſt auſſi faible, auſſi paſſagere, que ſon imgination eſt rapide, c'eſt l'éclair du plaiſir; elle paſſa l'heure qui reſtait, à plaiſanter ſur elle-même, ſur l'abbé, ſur ſon amour, à le gronder, à rire, & nesvoulut pas entendre le reſte du roman. Déſormais, lui dit-elle, vous avez des droits, je vous aime, & je ne ferai plus rien ſans vous le dire. Oh! nous rirons, je vous en aſſure! Je veux que vous ſoyez mon confident; l'abbé dégradé le jour même de ſon couronnement, fut obligé de ſe contenter de ce rôle.

Elle fut le jeudi dîner à la campagne chez la marquiſe de **. M. d'Alibert américain, qui avait loué une jolie maiſon dans les environs, y dînait auſſi ce jour-là. C'était en ſecret l'amant de la marquiſe; il était honnête homme, il était magnifique, il avait de l'eſprit, des manieres nobles & galantes; Angélique deſira lui plaire: elle était, de toutes les dames qui ſe trouvaient chez la marquiſe, la plus jeune, la plus belle & la

mieux parée; elle ſe fit remarquer, il parla des embelliſſements qu'il avait faits dans la maiſon qu'il habitait; toutes les femmes deſirerent voir cette maiſon, & la marquiſe fut la premiere à propoſer de s'y rendre; Angélique témoigna qu'elle avoit cru paſſer toute la journée chez la marquiſe, & d'Alibert trouva des difficultés: Angélique changea de ſentiments, & il ne s'en trouva plus.

Elle loua beaucoup les peintures, les ameublements; elle voulut reſter à les examiner encore pendant que toute la compagnie prenait la route du jardin: madame, lui dit d'Alibert, ces lieux ſont devenus plus agréables depuis qu'ils ont trouvé grace à vos yeux. Pourquoi faut-il que vous n'y demeuriez qu'un inſtant? Ce n'eſt que pour un inſtant, lui répondit-elle, qu'une femme paraît aimable, c'eſt une impreſſion paſſagere qu'elle a du moins le plaiſir de faire naître, mais qu'elle ne ſaurait faire durer: la converſation s'engagea; la coquetterie l'avoit me-

née plus loin qu'elle ne le croyait; l'étourderie fit le reste, & l'égarement fut complet. D'Alibert se crut heureux.

Qu'ai-je fait, lui dit-elle? mais n'en parlons plus, si vous voulez que je vous aime; je tremble qu'on ne s'apperçoive... elle avait déjà rejoint la compagnie, que d'Alibert se croyait encore dans ses bras; mais l'illusion du plaisir, & celle qui l'avait causée, s'étaient enfuies du même vol. D'Alibert ne rougit point d'être infidele à la marquise qui l'adorait, & se mit dans la tête de fixer la coquette Angélique.

Mais le samedi elle fut au bal que donnait l'ambassadeur de Russie, & se trouva assise auprès de milord Somberbrut, qui faisait tant de bruit à Paris; le milord lui dit des choses grossiérement galantes; elle lui trouva l'air gauche & peu d'esprit; mais la duchesse de ** l'avait eu, & la marquise de C. passait pour l'avoir; c'en était assez pour qu'il fût écouté: milord vint le lende-

main chez elle; & comme elle crut se rendre plus intéressante & le mieux enchaîner en se trouvant seule avec lui, elle renvoya ses femmes; Somberbrut lui parla beaucoup moins que la veille; croyant l'occasion favorable, il la renversa sur une chaise longue, & lui fit les dernieres violences que jamais présidente ait eues à repousser; son mari n'était point encore sorti, il était dans son cabinet; elle avait l'esprit vif, il ne lui fallut pas une minute pour calculer le risque d'une scene, avec le désagrément d'être déconcertée par un milord anglais, elle s'évanouit. Elle le congédia bientôt après, & il lui demanda la permission de revenir.

L'abbé survint: ah! lui dit-elle, mon cher abbé, qu'une jolie femme est à plaindre! je ne reviens pas de tout ce qui m'est arrivé cette semaine, vous savez que j'aime beaucoup mon mari, & je le dois, car il est plein de bonnes qualités.

Il y avait deux ans que je me faisais

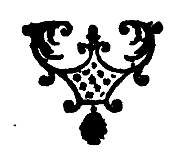
aimer à crédit par un grand nombre d'amants, dont les attentions & les prévenances faiſaient mon amuſement, & à qui je n'accordais rien. On ſe plaignait de ma rigueur : eh bien ! on n'a plus rien à me reprocher. Je viens d'être une des femmes de France les plus violées par un vilain milord anglais, Somberbrut, qui ſort d'ici. Jeudi je m'en vais à la campagne chez la marquiſe, ſon amant m'idolâtre toute la journée ; nous allons voir ſa maiſon, & je n'y vois que ſon triomphe & ma défaite : j'ai la manie de recevoir un petit frippon d'abbé qui me fait des chanſons : il vient par un jour de migraine pour me lire un roman de ſa compoſition, & voilà qu'il abuſe d'un moment d'enthouſiaſme pour en venir aux dernieres extrêmités ; je ſuis au déſeſpoir ! ... Mais cela eſt plaiſant, un abbé, un Anglais, un Américain, un auteur, un colonel, un milord.

L'abbé n'en pouvait plus de rire ; il ne faut jamais, dit-il, ſe conſumer en regrets ; mais, madame, vous auriez

dû attendre la ſemaine prochaine ; j'ai encore un frere qui arrive de chez les inſurgents, & vous auriez eu toute la famille à votre char. Ceux dont vous me parlez, ajouta-t il, ſont mes freres, nous ſommes tous nés en Irlande. Somberbrut, qui a toujours vécu parmi les Anglais, a fait fortune dans le commerce de l'Inde. A préſent qu'il eſt riche, il demeure à Paris & ſe fait appeller milord. D'Alibert, qui étoit catholique, eſt paſſé dans les colonies françaiſes de l'Amérique ; il y a été procureur ; mais comme tout eſt militaire dans ce pays-là, il étoit auſſi capitaine de milice ; & depuis ſon retour à Paris, ſon argent & la date de ſes ſervices lui ont procuré la croix de ſaint Louis, & le brevet de colonel. Pour moi, madame, qui ſuis le plus jeune, j'ai fait tout ce qu'un abbé peut faire pour s'avancer dans le monde ; mais n'étant pas devenu ſi riche qu'eux, ils me négligent ; il y a pluſieurs années que je ne les ai vus ; & hors vos bontés, madame, il n'y a rien eu depuis long temps de commun entre nous.

L'abbé ſe retira en diſant ces derniers mots, & la préſidente confuſe, n'oſa lever les yeux ſur lui. On aſſure que depuis cette aventure, les leçons diſcretes de l'abbé, & les ſoins tendres & prévoyants de ſon mari, l'ont guérie pour toujours de la coquetterie (1).

(1) On prétend que l'héroïne de cette anecdote étoit l'épouſe de l'auteur de l'Art de rendre les Femmes fidelles.





CHAPITRE V.

Des Prudes.

De toutes les femmes, les prudes ſont celles dont nous devons nous défier le moins, & il faut qu'il y ait bien de la faute de leurs maris, lorſqu'ils en reçoivent des affronts ſignalés ; ce n'eſt pas que leur vertu ſoit la plus ſolide ; mais c'eſt qu'elles ſont eſclaves de la renommée, & à moins que tout ne concoure à une intrigue ſecrette, jamais elles ne s'y engagent ; les cadeaux qui amorcent les autres femmes, ne tentent pas celles-ci ; elles s'offenſent même lorſqu'on veut les traiter comme Danaé ; grand avantage pour les maris ! car les amants ennemis des longs ſoupirs néceſſaires pour toucher les prudes, veulent d'abord avancer leurs affaires par des ſecours étrangers, & dès que leurs galan-

teries ſont mépriſées, leurs préſents refuſés, ils ſe défient de toutes leurs autres qualités, & ne veulent pas acheter une eſpérance incertaine par les avances d'un long ennui & des peines réelles; ainſi déſeſpérant du ſuccès, ils abandonnent leurs entrepriſes.

Un demi-philoſophe, dont l'âge a mûri la raiſon & la diſcrétion, eſt le plus dangereux ennemi que vous ayez à craindre; la prude l'écoute volontiers (1), parce

(1) L'amour n'a qu'une ſaiſon, & c'eſt dans la bouillante jeuneſſe; il eſt fils de la beauté & paſſager comme elle; les jeunes colombes ne s'arrêtent point ſur les chênes arides, ni les ramiers amoureux dans le nid des corneilles. Un des chefs d'accuſation de Xenophon contre Monon, eſt d'avoir fait l'amour à des femmes qui n'étoient plus en la fleur de jeuneſſe [*]. C'eſt en général porter l'indulgence bien loin, que de permettre aux femmes de chercher à plaire juſqu'à quarante ans; & à cet âge les parures recherchées, & les

[*] D'avoir embeſogné, dit Montaigne, des objets paſſant fleur.

qu'il eſt conforme à ſes maximes, ainſi qu'elle l'eſt aux maximes de ce ſage; & & il ſe forme, par le temps, une étroite

---

afféteries trompeuſes de la toilette les trahiſſent & ne ſervent qu'à les faire paroître plus laides; c'eſt alors qu'elles deviennent ce que l'on appelle des prudes, & cachent leurs paſſions irritées ſous des dehors auſteres. Sitôt qu'elles quittent un moment ces dehors de pruderie, leurs paſſions s'échappent comme un torrent trop long temps contenu par des digues; ces paſſions, autrefois douces, deviennent méchantes & noires, ſouvent elles dégénerent en fureurs.

Il ſembleroit, d'après notre Auteur, que ce ſerait un bonheur d'avoir des prudes pour femmes; mais ces prudes ſont ordinairement prêtes à immoler à leur dévotion, à leur vanité, aux déguiſements de leur impuiſſante coquetterie, ou de leur amour mépriſé, le bonheur & la tranquillité de leurs familles; ſemblables à Ameſtris, femme de Xercès, qui, au rapport d'Hérodote, fit enſevelir tous vifs quatorze jeunes garçons des meilleures familles de la Perſe, pour ſe concilier les bonnes graces de quelque dieu ſouterrain.

amitié entr'eux, que les épreuves réciproques de sincérité, de discrétion, d'estime, sont enfin dégénérer en amour, dont un mari a bien de la peine à triompher lorsqu'il n'en a pas empêché la naissance, ni le progrès; ce n'est plus un feu allumé au hasard, tel que celui d'une coquette; c'est un embrâsement qui pénètre & qui enveloppe le cœur d'une prude, avec d'autant plus de violence qu'il a été long-temps préparé par des soumissions, des respects & des louanges naïves & sinceres, & d'autant plus durable, qu'il est fomenté par des assurances de constance & de fidélité.

Cet accident est facile à prévoir & à éviter; empêchez seulement que madame ne contracte des habitudes en recevant des visites régulieres de la même personne; car la seule longueur du temps peut faire valoir auprès d'elle des services amoureux, & avant que son cœur soit prevenu, non seulement vous la ferez renfermer dans ce genre de vie que la raison vous lui fera prescrire;

mais elle se condamnera elle-même à la plus austere ; si l'estime que vous aurez pour sa vertu, vous inspire du respect pour sa personne ; & si vous lui savez insinuer adroitement que tous les maris la donnent pour modele à leurs femmes, ce seront autant d'obligations indispensables que vous lui imposerez d'être sage ; & elle aimerait mieux mourir en Lucrece, que de laisser donner la moindre atteinte à sa vertu (2).

---

(2) Notre auteur a raison de vouloir conduire les femmes par l'opinion ; c'est la reine du monde. Quels miracles n'a-t-elle pas faits ? témoin ce que dit Plutarque dans son Traité des vertueux faits des femmes, en parlant des femmes de l'Isle de Cio. S'il faut l'en croire, il s'y passa sept cents ans sans mémoire que femme ni fille y eût fait faute à son honneur. Certes, c'est la chose la plus surprenante qu'il y ait au monde ! Plutarque est le seul écrivain qui l'ait racontée ; mais peut-on douter d'un fait attesté par cet écrivain véridique ? Hélas ! il n'existe plus de Ciennes !

Les femmes qui se piquent d'être chastes

Mais ſi votre longue négligence a permis à ſon ami de jeter inſenſiblement

---

& fidelles ſont payer bien cher à leurs maris le prix de leur vertu ; elles ſont généralement jalouſes & acariâtres ; elles reſſemblent à ce fanatique de la Grece, qui faiſait tant valoir l'auſtérité de ſa vie, & qui diſait: j'aimerais mieux être furieux que voluptueux. Elles pourraient dire avec lui : notre choix eſt fait, & *nous aimons mieux être furieuſes que voluptueuſes.* Toutes les jolies femmes trouveront cependant, avec raiſon, que l'un eſt plus convenable que l'autre.

Notre auteur a oublié, dans ſon Chapitre des Prudes, l'article le plus important : celui des querelles & de la colere. Gronder & médire ſont leurs plus doux plaiſirs, ſur-tout quand, ainſi qu'elles ont coutume de dire, elles n'ont rien à ſe reprocher.

Si-tôt que la médiſance ſe taît, elles commencent à quereller ; ſi ce n'eſt pas leurs maris qu'elles grondent, elles grondent leurs domeſtiques ; & ſi les domeſtiques ſont abſents, elles s'en prennent au mari de leur humeur chagrine.

La colere des femmes eſt terrible ; il n'y a pas de moyens de l'appaiſer ; prend-on le parti

dans ſon cœur des ſentiments oppoſés à la délicateſſe des vôtres, appellez la prudence à votre ſecours, pour guérir une maladie qui menace votre honneur : vous connaîtrez ſes bleſſures à ſes rêveries & à ſa nouvelle froideur pour vous ; tout au contraire de la coquette, qui paroît plus enjouée, & careſſe davan-

---

d'oppoſer à leurs cris le ſilence & la froideur, dédaigne-t-on de nourrir leur courroux, leur colere ſe tourne en rage. « Quoi ! tu veux » me faire périr, ſcélérat, diſait une femme » en pleurs ». Je vais mourir, je me meurs.... Les voiſins accourent, croyant que ſon mari l'égorgeait ; ils la trouvent ſe meurtriſſant la figure & s'arrachant les cheveux, & le mari tranquille, aſſis auprès d'une table, regardant avec pitié un livre qu'il tenait à la main, & dont elle avait déchiré la moitié. « Qu'eſt-» ce donc, madame, lui dirent-ils, nous avons » cru qu'on vous tuait ? nous venions à votre » ſecours ». Ne voyez-vous pas qu'il m'a mis en colere : regardez s'il répondra ſeulement un mot. N'eſt-ce pas me faire mourir ?

tage son mari, lorsqu'elle a conçu quelque passion, que son devoir condamne, la prude plus profondément blessée, & entiérement occupée de son objet, est ensevelie dans ses nouvelles pensées; de plus, comme ce sont certaines bonnes qualités qui ont surpris son cœur, elle ne laisse guere passer d'occasion sans parler du mérite de son amant, croyant par l'éloge qu'elle fait de sa vertu écarter de l'esprit du mari toutes les idées du crime dont elle a dessein de se rendre coupable; servez-vous de la connaissance que ces indices vous donneront, pour en empêcher l'accomplissement : expliquez en courroux vos alarmes à votre femme, marquez-lui la derniere surprise de vous voir contraint de douter de sa fidélité ; écriez-vous : « moi qui pensais avoir droit de vivre dans une entiere tranquillité sous la garde de votre vertu! moi qui croyais que votre religion avait rendu votre cœur inaccessible à toutes les passions criminelles!.... je me trouve

réduit à la néceſſité d'en craindre tous les dangers & les ſuites ; mais non, reprenez-vous un moment après, mes ſoupçons ſont injuſtes, vous êtes la plus ſage de toutes les femmes, & au-deſſus des foibleſſes de votre ſexe, mon amour en croit trop légérement aux apparences.... Cependant je ſuis en proie à une aveugle jalouſie qui vous demande l'éloignement de ſon objet : accordez, madame, cette juſtification à votre ſageſſe, & cette ſatisfaction à mon cœur ».

Ce retour doux & flatteur en obtiendra ce que votre colere lui aura demandé, ſa prudence ne refuſera pas ce ſacrifice à ſon orgueilleuſe modeſtie ; ſon cœur ne ſera pas d'abord libre de ſon amour ; mais le temps l'affaiblira peu-à-peu, & vous n'aurez plus lieu de vous en plaindre. Si vous voulez pourtant tout prévoir & tout prévenir, voici ce qui vous reſte à faire :

Quelques jours après que vous aurez obtenu le congé de ſon amant, comme ſi vous veniez d'apprendre qu'elle conti-

rue à la voir en ſecret, venez vous plaindre, d'un air agité & indigné, de ſa mauvaiſe conduite, de ſon extrême foibleſſe, & de ce qu'elle oſe trahir votre confiance juſqu'à ce point : menacez-la du dernier mépris, du dernier déſordre, & même de l'abandonner. Si ſa conſcience ne juſtifie pas vos alarmes, la prude, d'un air aſſuré, ne ſe plaindra que de ſon ſort, qui l'expoſe ſi injuſtement à ces reproches & à ces menaces; mais ſi trop aveuglée par l'amour, elle s'eſt trouvée, ou a eu deſſein de ſe trouver en quelque lieu particulier avec ſon amant, toute ſon aſſurance tombera à vos plaintes ; interdite & confuſe, elle voudra ſuppléer par des larmes au défaut de ſes raiſons, & ſon trouble détruira tout ce que ſes paroles mal arrangées tenteront de vous perſuader. Toutes les fois que vous la voyez innocente ou criminelle, rendez-vous à ſes défenſes, ou feignez de vous y rendre, & de rentrer dans les ſentiments que ſa vertu vous avoit inſpirés ;

accuſez des femmes que vous ne nommerez point d'avoir voulu troubler votre repos; afin que ſe croyant enviée & ſi bien épiée, elle n'ait garde de vous donner occaſion de ſe laiſſer ſurprendre dans une faute qui la feroit décrier dans le monde, par les reſſentiments dont vous l'aurez menacée dans votre colere. Pour mieux démentir ces prétendues médiſances, elle recherchera avec ardeur les femmes vertueuſes dont vous lui conſeillerez la ſociété, & renoncera à ſon amant, de peur que le voulant conſerver inutilement, elle ne perdît encore l'amitié de ſon mari, ou ſon mari avec ſa réputation : deux biens qu'une prude tâche d'acquérir & de conſerver aux dépens de ce qu'elle a de plus cher au monde.

Voilà une partie des avis que la raiſon peut faire donner aux maris pour rendre leurs femmes fidelles, & il eſt vraiſemblable que l'exacte pratique de ces leçons ne leur ſera pas infructueuſe;

mais ils fixeront encore bien mieux leurs époufes dans leur devoir, fi remplis du véritable efprit du Chriftianifme, ils favent leur infpirer de vrais fentiments de religion : ils ne doivent pas les cathécifer en miffionnaires, ni leur prêcher les auftérités en pénitent affreux, mais leur faire comprendre, d'un vifage ferein, les étroites obligations que la foi nous impofe (3), toujours compatibles avec

---

(3) Quelque refpectables que foient les idées qui nous viennent immédiatement de la foi, on pourrait objecter à notre auteur que cela n'eft pas de fon fujet, ou il devoit fe borner aux fages leçons de la morale civile, fans entreprendre d'ajouter à celles de nos prédicateurs ; car s'il avoit commencé par employer une autorité fi puiffante, il eft évident que toutes les précautions qu'il a ordonnées dans les chapitres précédents, auraient paru moins importantes. Quelle eft la femme capable de redouter moins un châtiment éternel, que la colere & l'indignation momentanée de fon mari ? Et fi elle eft affez endur-

la

la nature, & il faut que ces propos paraissent amenés dans la conversation, & comme débités d'abondance de cœur au sortir d'un sermon ou de la lecture d'un bon livre, soyez toujours prêt à fortifier les impressions de morale qu'elle aura reçues. Son esprit déjà ébranlé se laissera tourner plus aisément. Représentez-lui quelquefois la vertu chrétienne à couvert de l'envie, de la médisance, des remords & de toutes les fins déplorables de la vie; suivie de l'estime, de la tranquillité, de mille douceurs secrettes, & de la douce espérance de posséder un jour un Dieu, dont les perfections alors visibles & connues, embrâseront les ames de l'amour le plus ardent, d'un amour toujours nouveau : opposez à ces images celles de l'éternité malheureuse, dont la plus simple pensée devroit jeter le dernier effroi dans les impies les plus

---

cie pour mépriser les obligations que la foi lui impose, quels moyens restera-t-il au mari pour la contenir?

endurcis, & rendre généralement tous les cœurs inaccessibles aux plus légeres idées du vice (4).

---

(4) Si les chapitres de ce livre étaient moins lumineux, si notre respectable auteur n'avait pas pris tous les moyens de déconcerter les méchants, ils diraient sans doute qu'il a recours à l'autorité de la foi, après avoir épuisé inutilement les ressources de son éloquence ; rien n'est plus ordinaire en effet à de certains écrivains, que d'invoquer l'autorité divine, même dans des choses purement humaines, & lorsque leur esprit est en défaut : semblables aux faiseurs d'opéra, qui ont recours aux Dieux lorsqu'ils ne peuvent trouver un autre dénouement [*].

[*] *Ut tragici poëta confugiunt ad Deum cùm explicare argumenti exitum non possunt.* Cic. de nat. Deor.



LUCE MIRANDA,

ANECDOTE V,

Tirée de l'Espagnol (1).

NUNO DE LARA, chef des premiers Espagnols qui aborderent au Paraguay, ayant fait alliance avec Mangora, chef de la nation sauvage des Timbués, ce Cacique ne tarda pas à ressentir un des traits de l'amour; il partit des yeux d'une Espagnole. C'était Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine

(1) L'auteur de *l'Histoire philosophique & politique du commerce des Européens dans les deux Indes*, dit qu'il suffit de conserver le ton & le style de cette anecdote historique, pour en faire voir l'imposture; mais il ne croit pas à l'Evangile; à plus forte raison peut-il révoquer en doute les preuves les plus authentiques de la fidélité conjugale.

Sébaſtien Hurtado. Dès ce moment le Cacique bleſſé ſentit que l'Amérique eſpérait en vain réſiſter à un peuble dont chaque ſoldat détruiſait des armées, & dont chaque femme mettait à ſes pieds tous leurs chefs. Il invita Hurtado à venir recevoir, âvec Miranda, les hommages de toute ſa nation, lui faiſant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, attacherait à l'alliance des Eſpagnols, ceux de Timbués qui pourraient douter de la ſupériorité d'un peuple ſi renommé, lorſqu'ils verraient à quelle ſource les Européens puiſaient ce courage invincible qui les rendait ſi aiſément les maîtres de la terre. Mais Hurtado, que ſa chaſte compagne avoit inſtruit de la funeſte paſſion de Mangora, crut devoir ſe refuſer à ſes empreſſements. Le Cacique éclairé par l'amour, vit bien que l'Eſpagnol ſe jouait de ſa paſſion ; & ſentant qu'il ne ſerait heureux que par la mort de ſon rival,

il résolut de le perdre ; ce devait être par une trahison : Hurtado ne pouvait craindre que les lâches.

Le Cacique apprit que ce brave capitaine était sorti de sa garnison avec cinquante Espagnols pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée, il forma bientôt un camp de quatre mille Indiens ; il les cache bien armés dans un marais couvert, voisin de la citadelle. Ensuite marchant aux portes de la place, avec trente des siens chargés de subsistances, il fait dire à Nuno de Lara qu'ayant appris que ses amis les Espagnols manquaient de vivres, il s'était empressé de leur en apporter. Lara ne soupçonnant point la perfidie, reçut avec reconoissance les présents de son allié. Il joignit pour le régaler ce qui lui restait de provisions, aux mets naturels du pays, & des plaisirs de la table ; on tomba dans les filets du sommeil, c'étaient ceux de la mort.

A peine les Espagnols furent endor-

mis, que la lueur des flammes qui dévoraient le magaſin, avertit les Timbués de marcher au ſaccagement de la place; Mangora ouvre les portes aux Indiens, réſolu d'enlever Miranda, & tous enſemble fondent le poignard à la main ſur les Eſpagnols encore mal éveillés. Lara mortellement bleſſé, ſonge moins à retirer la flêche de ſes flancs, qu'à enfoncer ſon épée au cœur de Mangora. Le Cacique & lui tombent en ſe déchirant mutuellement: ils expirent enſemble dans un torrent formé du ſang des Eſpagnols & des ſauvages, de ce ſang qui ne pouvait ſe mêler & ſe confondre que dans le carnage.

Il ne reſtait dans la place que quatre femmes & quatre enfants avec Miranda, cauſe innocente & malheureuſe d'une ſcene ſi tragique. Ces triſtes victimes furent emmenées à Siripa, frere & ſucceſſeur du perfide Cacique; l'amour de celui-ci paſſa dans le cœur de ſon frere, comme un feu échappé de ſes cendres.

Semblable au ſoleil même qui luit ſur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvait briller aux yeux ſans embrâſer tous ceux qui la voyoient. Siripa ſe jette à ſes pieds, lui déclare que non ſeulement elle eſt libre, mais qu'elle doit régner ſur le chef & le peuple; que ſes charmes ſoumettraient plus ſûrement que les armes d'une nation victorieuſe.

Miranda aurait mieux aimé la mort que la couronne de la main d'un ſauvage. Avait-elle traverſé les mers avec ſon époux pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devaient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnaient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une eſpece auſſi extraordinaire, crut que le temps affaiblirait ce ſentiment dans un ſexe qui n'était pas fait pour une longue réſiſtance.

Cependant Hurtado revenu de ſon

expédition, ne trouva plus qu'un amas de cendres ensanglantées. Ses yeux cherchant par-tout Miranda, sans découvrir même l'ombre de cette épouse fidelle, ni les traces de ses pieds, il apprend enfin qu'elle est chez les perfides Indiens; aucun danger n'arrête la résolution qu'il prend d'arracher Miranda à ses ravisseurs. Sa présence allumant toutes les fureurs de la jalousie dans l'ame du Cacique, sa mort est ordonnée sur le champ. Miranda fléchit le cœur du barbare, elle fait révoquer l'arrêt prononcé contre son époux: elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils osent écouter l'amour & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le Roi des enfers accabla le malheureux Orphée!

Comment posséder une épouse adorée & ne pas la voir; comment la voir long-temps sans jouir une seule fois

de ſes embraſſements ! Qu'eſpérait Siripa du tourment où il avait condamné ces époux ? Après avoir paſſé les jours à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuient & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres épanchements d'un amour vertueux & perſécuté, les deux époux oſerent ſouhaiter un de ces moments délicieux qui rachetent des années de ſouffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refuſé, dans l'eſpérance de ſe revoir encore pour acquitter les droits & les ſerments de l'hymen, l'amour, plus fort que les fers, les yrans & la mort, exigea ce doux tribut du plaiſir dont la vertu même fait hommage au ciel dans les bras de la félicité conjugale ; ils jouirent enfin de ce bonheur que les Anges béniſſent autour du lit nuptial, en ſe couvrant le viſage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un plaiſir inconnu dans le paradis.

Hélas ! un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda ; il ordonna sa mort : fidelle jusqu'à son dernier moment, cette chaste épouse voulut mourir avec lui : & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirerent à la vue l'un de l'autre, dans les soupirs d'un amour éternel.





CHAPITRE XI,

Ou Supplément de l'Editeur.

NOTRE auteur a oublié le chapitre des femmes ſavantes ; il eſt vrai que la comédie de Moliere montre aſſez combien on doit peu compter ſur leur fidélité. Le mari d'une femme ſavante n'oſe parler dans la maiſon : entourée d'auteurs, de précepteurs & de philoſophes, il ne peut oppoſer les regles de ſon ménage à la doctrine de ces meſſieurs, & les économiſtes même ceſſent de reſpecter à ſon égard le principe fondamental de la propriété. Enfermée avec eux pour vaquer à ſes études, le mari n'a point d'autorité pour l'en ſéparer. Oſerait-il s'oppoſer au progrès des lumieres dont elle veut s'éclairer ? On le traite à tout moment comme un

ſot en pleine compagnie : jugez des titres qu'on lui donne en particulier.

Les femmes ont tant de plaiſir à ſe ſervir des manieres de parler nouvelles & ſavantes, elles ſont ſi jalouſes de faire paraître leur ſcience, qu'elles s'en ſervent pour exprimer leurs frayeurs, leurs emportements, leur joie, leur chagrins, leurs penſées les plus ſecretes, elles l'étalent enfin juſques dans leurs plaiſirs amoureux [*] : ſerait-ce avec leurs maris qu'elles apprendraient, en cédant, à répéter les vers d'Ovide ou de Catulle ?

Elles citent l'Abbé Morelet à côté de Socrate ; & Marmontel auſſi-bien que Solon ; elles vous iront chercher Platon & Saint Thomas, aux choſes, dit Montaigne, où le premier rencontré

[*] *Hoc ſermone pavent, hoc iram gaudia, curas,*
Hoc cuncta effundunt animi ſecreta, quid ultrà.
Concumbunt doctè.

JUVENAL. Sat. VI. V. 199, &c.

ſervirait auſſi-bien de témoin. *La doctrine qui n'a pu leur arriver en l'ame, leur eſt, dit-il, demeurée en la langue* : & c'eſt une arme bien cruelle que cette langue contre le courroux ou la patience d'un mari. Il ne peut ni donner des ordres, ni faire des repréſentations ſans s'expoſer à être victime de l'éloquence de madame; il ne lui reſte d'autre parti que d'abandonner ſa maiſon.

C'eſt pourquoi je conſeillerai à tout mari ſage de s'oppoſer de bonne-heure à cet rage de ſavoir, à cette vanité d'érudition qui pourrait s'emparer de ſa femme ; de ne point ſouffrir que ſa maiſon devienne le rendez-vous des prétendus eſprits-forts, ni de ceux qui ſont attachés à quelque parti dominant, quelque nom que le public leur donne. A plus forte raiſon, je ne conſeillerai jamais d'épouſer une fille qui ait lu l'encyclopédie. Je veux que ma femme s'inſtruiſe uniquement à plaire & à remplir les tendres devoirs que lui impoſe

la nature. Les ſavantes, qui, ſous la direction des ſages de nos jours, ſe mêlent de vouloir éclairer le genre humain, ne valent pas ſûrement les femmes aimables qui en font le bonheur.

Les femmes ont un eſprit facile, naturel, fait pour enflammer le nôtre ; c'eſt une grande folie d'y joindre des lumieres fatiguantes, & dont le faux éclat ne luit jamais ſans cauſer des ombres déſagréables. Quand elles ſont attachées à l'aſtronomie, à la politique, à la juriſprudence, on doit trembler que ceux qui leur enſeignent ces ſciences, ne les aſſerviſſent, ſous prétexte de les inſtruire, & qu'elles n'abuſent de ce prétexte pour cacher leurs amours; car quelle autre raiſon pourrait les engager à ſe rompre la tête de choſes ſi étrangeres à leurs occupations, à leurs beſoins? puiſqu'elles peuvent ſans cela nous faire lire dans leurs yeux la gaiété, la ſévérité, le plaiſir; qu'elles ſavent joindre

à leurs refus les charmes de la faveur; qu'elles ont assez de science pour nous persuader bien mieux que l'académie françoise, & pour régenter en souriant les Pontifes & les Rois.

Si elles veulent exercer la supériorité de leur esprit, loin de s'attacher au pédantisme de nos savants, qu'elles s'amusent à le corriger par les graces; les meilleurs vers sont toujours ceux que l'on fait pour elles, & la poésie naïve & légere peut leur servir d'amusement. C'est un art ingénieux, éloquent, tout en illusions, en plaisirs, & folâtre comme elles. Si quelque mémoire académique ose mêler sa poudre à celle de leurs toilettes, mettez vîte à la place ou Bernard, ou Chaulieu. Si la philosophie s'empare de leur ame, tâchez de n'y point laisser entrer celle de nos pédants. Qu'une philosophie aimable leur apprenne seulement à observer & à tempérer nos passions, à régler leurs desirs, à se former une liberté douce & à ne point gêner celle des autres.

Que cette philoſophie leur ſerve à prolonger la durée trop courte des plaiſirs, à ſupporter l'inconſtance d'un ami, la rudeſſe d'un mari, l'importunité des ans & le chagrin des rides, à les rendre enfin plus heureuſes pendant toute leur vie.



POLIDOR ET ROSINE,

ANECDOTE VI.

ROSINE, née avec de l'eſprit & de la beauté, épouſa un Fermier-Général : il l'aima pendant ſix mois ſans le lui prouver autrement que par les dépenſes énormes qu'il jugea à propos de faire pour elle. Elle n'en était pas amoureuſe, mais elle l'aimait aſſez pour deſirer de ſa part plus de ſoins & moins de libéralités ; elle n'était pas la ſeule qu'il comblait de préſents ; il était trompé par une jolie bourgeoiſe, aimé d'une actrice de l'opéra, & eſclave d'une belle marquiſe.

Ne vous verrai-je donc pas ce matin, lui écrivait Eléonore ? vous ſavez que vous m'êtes cher, que je joue ce ſoir, que je ne puis chanter quand je ſuis affligée ; & que je ſerai bien triſte, ſi vous

ne venez pas tout à-l'heure me promettre de ſouper avec moi. Je vous renvoie ces diamants, n'en ai-je pas aſſez ? Pourquoi voulez-vous ſans ceſſe me donner? Ne ſuis-je pas aſſez riche ? Vous m'avez fait dix mille livres de rente, & mes talents ſont aimés du public. Enchaînée par état au ſpectacle le plus brillant, je me montre rarement à d'autres. Je ſuis trop occupée de vous & de l'art que je cultive, pour avoir le temps de dépenſer tout mon revenu, & cependant ſavez-vous que depuis trois mois vous m'avez envoyé plus de quarante mille francs. Vous êtes riche, jeune, vous avez encore de grands biens à prétendre, mais êtes-vous en état de faire de ſemblables généroſités ſans vous incommoder ? venez me voir plus ſouvent, & point de préſents.

C'eſt la meilleure créature que cette Eléonore, je ne ſais comment Polidor pouvait ne pas l'aimer ! il eût été au déſeſpoir de ſe la voir enlever par un autre, ſa vanité voulait qu'il la gardât,

& il la rendait malheureuſe. Il croyait être quitte envers elle en lui permettant des caprices qu'elle ſe défendait toujours, & en l'accablant de dons qu'elle ne ceſſait de rejeter. Qu'elle eſt aimable ! qu'elle eſt belle ! c'eſt l'eſprit le plus agréable, le plus orné des choſes faites pour plaire, le plus fait pour enchanter ceux qui ſe trouvent avec elle !

Polidor fut touché de ſa lettre ; la pauvre enfant, dit-il, elle m'aime toujours : depuis quatre ans, c'eſt une conſtance, c'eſt une vertu, tout le monde voudrait l'avoir, mais elle m'ennuie ; tout en parlant ainſi, il courut chez elle & promit de lui ſacrifier ſa ſoirée.

Il y avait un mois qu'elle ne l'avait poſſédé, elle invita tous ſes amis, & Polidor, en venant s'excuſer le ſoir de ne pouvoir tenir ſa parole, & d'être obligé d'aller ſouper chez la marquiſe, eut un triomphe complet. Eléonore pleura, mais que pouvait-il faire ?

La marquiſe, l'impérieuſe marquiſe, lui

avait écrit auſſi, & il avait reçu le billet au moment de ſe rendre à l'opéra.

« Je ſuis fort étonnée, Monſieur » Polidor, que vous m'ayez ſi affreu- » ſement négligée depuis hier, car j'avais » beſoin de vous; j'ai perdu conſidéra- » blement, & ſans vanité, vous me laiſſez » dans un abandon : il s'en faut deux » cents louis que je n'aye de quoi » payer. Ne me parlez donc plus du » petit Comte, vous avez tort, conve- » nez qu'il eſt charmant : il eſt vrai » qu'il eſt homme de condition, & il » en a les manieres ; mais quand on » veut vivre avec des gens d'un certain » rang, il faut ſe faire à cela : d'ailleurs » que voulez-vous, je lui ſuis fort atta- » chée, & je veux que mes amis m'aiment » avec mes défauts; je vous attends » après l'opera ».

La bourgeoiſe avait auſſi ſes droits, c'était même elle qu'il préférait en ſecret. C'eſt, diſait-il, une ame toute neuve & qui m'eſt prodigieuſement atta-

chée : il voulut la ſurprendre & lui fit porter les diamants qu'Eléonore avoit refuſés.

Roſine ne tarda pas à être informée de toute cette vie. J'aime mieux, dit-elle, me livrer à l'étude & me déſennuyer, s'il eſt poſſible, avec des ſavants, que d'imiter un ſi dangereux exemple : elle était ſage par tempérament, par orgueil & par principe ; vingt amants avaient inutilement tenté de la ſéduire. Elle s'enferma pour lire des jours entiers, elle ne paraiſſait que rarement aux ſpectacles & toujours pour entendre la piece, ſans chercher à ſe faire voir : elle ſe fit une ſociété de philoſophes, d'académiciens ; c'était pour eux un tréſor que Roſine, elle n'avait que vingt-deux ans, une excellente maiſon, jamais de mari dans ſon appartement. O le charmant diſciple ! tous lui parlerent de ſcience, l'un lui donnait des leçons de géometrie, l'autre de phyſique & d'Aſtronomie, l'Abbé lui montrait l'économie politique & rurale, &

tous lui parlerent d'amour. L**, répondit doucement qu'il l'avait, M***, assura qu'il l'avait eue; tous la regarderent comme leur patrimoine, & il s'éleva entr'eux des disputes à son sujet qui firent tant de bruit qu'elle ne put les ignorer; elle vit la premiere lettre de son nom, avec je ne sais combien d'étoiles à la tête de plusieurs panphlets, & le Courier de l'Europe annonça comme certaine une anecdote qu'il lui attribuait.

Qu'il est fâcheux pour une jolie femme de voir sa réputation déchirée sans l'avoir méritée, encore si on lui reprochait quelques fautes aimables, mais de noirs pédants, des algébristes, des poëtes glacés, des critiques & des économistes! Il est vrai qu'elle avait été appellée Uranie & Sapho, qu'elle était de la société libre, d'émulation & même du comité: mais quelle honte!....

Elle chassa de chez elle tous les savans, il ne resta que Léandre dont ils affectoient de mépriser les talents, & que cependant elle avait remarqué.

Léandre joignait aux avantages que donnent une naiſſance & une fortune honnêtes, un talent décidé pour les vers, & cette philoſophie douce qui fait le bonheur de la vie. Lorſque les femmes, lui diſait-il, ſont prudentes & réſervées, bonnes meres de famille & attachées aux bienſéances de leur ſexe, elles méritent ſur tout le reſte l'indulgence de leurs maris & des honnêtes gens. Les préjugés ne peuvent rien contr'elles, parce qu'elles ont des vertus réelles à leur oppoſer : elles ont droit d'être traitées comme ces ſages de la Grece que le philoſophe Antiſtêne diſpenſait de l'obſervation des loix. Nos eſprits ſéveres, nos rigoriſtes ont-ils raiſon de ſe gendarmer contre les douces erreurs de nos belles ? Je ne ſais, diſait Laïs, quels livres, quelle dévotion, quelle ſageſſe ; mais ces gens-là frappent à ma porte auſſi ſouvent que les autres ; & quelle eſt la moderne Laïs qui n'en pourrait pas dire autant ? Laiſſons donc murmurer ces hommes auſteres, ces femmes

respectables qui font consister l'honneur à résister aux tendres penchants de la nature, & qui la plupart y résistent si peu. Rosine goûta cette philosophie.

Léandre n'avait pas trente ans, il aimait, il fut aimé, & les circonstances enfin conduisirent la sage Rosine à manquer à la fidélité qu'elle avoit promise à son mari; mais jamais Polidor n'eut sujet de s'en appercevoir. Il se trouva bientôt ruiné par ses folles dépenses, il était au désespoir.... sa femme engagea pour lui une partie de sa dot & saisit ce moment pour essayer de le rendre raisonnable. Elle y parvint par le secours & l'amitié de Léandre qui était devenu le meilleur ami du mari comme celui de la femme. Eléonore, toujours généreuse & fidelle, voulut aussi lui rendre service & choisit l'instant de sa ruine pour faire sur lui un placement de cinquante mille écus: il finit par s'attacher à elle & par l'aimer autant que Rosine aimait son cher Léandre.

Polidor devenu sage & laborieux, ré-

tablit

tablit ſes affaires en s'inréreſſant dans celles du Roi, & les deux époux, vieilliſſant dans un bonheur tranquille, ſe diſaient quelquefois : conviens que ce ſont deux choſes bien folles que l'amour du faſte & la vanité ; --- conviens auſſi que l'amour des pédants & l'étude de leur langage ſont dans une femme une plus grande folie : -- oui, repliquait Roſine, mais je ne ſaurais m'en plaindre, puiſque je lui dois la connaiſſance de Léandre, dont l'amitié & les conſeils ont fait le bonheur de nos jours, puiſque je lui dois le bon ordre que cet aimable ſage a mis dans ta raiſon : --- mais diſait Polidor, je ne me plains pas davantage de mes extravagances paſſées, puiſque ſans elles je n'aurais jamais eu l'occaſion d'être aimé de la belle Eléonore, & d'éprouver auſſi ſon bon cœur & le tien.





CONCLUSION.

QUE faudra-t-il conclure des préceptes & des faits rassemblés dans ce livre? nos meilleurs traités ont le défaut de n'avoir point de conclusion; si donc celui-ci manquait par cet endroit, on serait trop févere de nous en blâmer. Vous avez lu le livre de l'esprit, vous avez lu l'esprit des loix, & vous en avez conclu que ces deux ouvrages avaient été faits, l'un, par un homme de beaucoup d'esprit; l'autre par un homme de beaucoup de génie. Mais vous n'y avez pas trouvé ce que c'est que l'esprit de l'homme, ce que c'est que l'esprit des loix. Serait-il donc étonnant qu'après que M. le Président de C** a voulu vous enseigner l'*Art de rendre les Femmes fidelles*, vous pussiez croire encore que les regles de cet art difficile ne sont pas aussi sûres que celles de la géométrie?

Cependant ne vous hâtez point de prononcer ainſi, c'eſt l'expérience ſeule qui vous apprendra à connaître l'erreur ou la vérité des enſeignements de ce bon auteur que nous avons rajeuni. Nous faiſons des vœux bien ſinceres pour que cette expérience ſoit plus heureuſe que celle que lui-même en eut en ſon vivant; car il faiſait conſiſter ſon bonheur dans la fidélité de madame la préſidente ſon épouſe, & il éprouva que la prudence humaine eſt bien peu de choſe; qu'il eſt un Dieu devant qui nos projets ſont vains,

Il était fort pieux comme ſon livre l'annonce; il réſolut d'offrir en holocauſte à ce Dieu tout-puiſſant les chagrins qu'il avait eus dans le mariage, & mourut dévotement dans ſon Temple, à l'âge de ſoixante-ſix ans, en faiſant de vains efforts pour arriver au ſanctuaire.

La véritable concluſion de ſon livre, c'eſt que la fidélité des maris eſt une vertu recommandable, que la fidélité des femmes envers leurs maris eſt

une excellente & très-rare vertu, & que l'amour eſt bien dangereux. Vous ſaviez peut-être tout cela avant de lire ſon ouvrage; & que vous importe, pourvu que vous ne ſoyez point fâché de l'avoir lu?

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

